N° 284 — Tome LXXVIII 16 Avril 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, MAURICE BEAUBOURG,
R. DE BURY, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY,
ABBÉ V. ERMONI, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS,
PHILÉAS LEBESGUE, MARIUS-ARY LEBLOND, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, MARCEL MONTANDON, CHARLES MORICE,
JACQUES MORLAND, ARMAND PRAVIEL, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE, SYBIL, JOSÉ THÉRY

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 284 — 16 AVRIL 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'ART SOCIAL

—

L'homme moderne s'est, par son inconscience et son indifférence, retranché quelques-uns des plus précieux motifs qu'il puisse avoir de vivre. L'accroissement des facilités et des échanges borne les recherches de ses efforts ; il admet les agréments de l'art par surcroît, et ne les tient pour essentiels ni à son bien-être ni à son développement. Pourtant, dès que se sont satisfaits ses appétits de lucre et d'immédiat confort, dès qu'il éprouve le désir de se détendre et de se reposer, dès qu'il veut jouir en paix, que cherche-t-il lorsqu'il s'éloigne de la cohue en rumeur, lorsqu'il s'isole à la campagne ? Ses nerfs se calment, sa suractivité tombe, et, très doucement, très doucement, avec un bonheur indicible, il ouvre les yeux aux caresses harmonieuses du paysage, il ouvre les oreilles aux rythmes purs du silence universel, il ouvre les narines aux parfums de la brise en fête, il ouvre les mains à l'haleine fortifiante des saisons.

Puis, dans ses jours de turbulent labeur, que fait-il? lui-même donne ses soins à multiplier les causes de souffrance dont il portera le juste châtiment ! Il ne se souvient plus de l'ivresse passagère ; il ne pressent plus qu'un jour il cherchera en vain le bienfait des renouveaux. Il permet qu'on souille la vue du paysage dont il a tant joui par l'édification de bâtisses prétentieuses et lourdes; il permet que des sirènes d'usines rompent avec leur fracas strident la tranquillité champêtre

des atmosphères; il permet que des fumées empuantissent l'air des vallées ; il permet qu'un envol perpétuel de poussières et de cendres ternisse la pureté des soirs.

Il ne faut pas, certes, que la progression continue des désirs, des exigences et des besoins humains soit retardée ou entravée par la nécessité momentanée et inévitable du repos qui en interrompt la marche. Soit! Que l'industrie établisse en mille lieux nouveaux de la terre, de jour en jour, ses ateliers sans cesse plus puissants et plus mouvementés; qu'un peuple, plus nombreux chaque jour, d'ouvriers blottisse, aux alentours les maisonnées qui, la nuit, les abritent. Mais pourquoi donc faudrait-il que tout ce qui est le signe de notre grandeur corrompe, profane et abolisse l'universelle beauté des choses de la nature, au lieu d'en tirer parti, au lieu de leur conférer, aussi, un charme irrévélé?

Sans doute, la plupart des mortels s'épuisent, pour assurer à leurs enfants une apparence de subsistance, en des fatigues si durables et si effarantes qu'il ne leur reste le goût ni le loisir de songer qu'ils pourraient exiger davantage. Le triste bétail prend conscience, cependant, de sa force, et le jour n'est pas bien loin où il saura s'évader enfin de l'immémoriale et immonde servitude. Alors, il est à supposer que l'immédiate satisfaction des seuls intérêts matériels ne suffira plus; l'esprit sera en éveil, et exigera, à son tour, quelque pâture.

Où la trouver? Tout le monde ne se grise pas voluptueusement de science transcendantale, d'art éperdu et novateur. A côté, ou au-dessous, n'importe! des plaisirs plus aisés à la portée de chacun devront entr'ouvrir des fenêtres sur l'horizon paisible des pures joies. Quoi de plus simple, de plus naturel que de trouver partout où se dirigent les regards, partout où écoutent les oreilles, partout où se pose la main, des motifs à se réjouir, à s'exalter, à se sentir pénétrer de sérénité et de bonheur?

L'art est pour tous le refuge suprême. Il ne l'est pas seulement pour ceux qu'une préparation savante a rendus aptes à pénétrer les intentions et les réalisations de certains esprits, au plus haut degré, sensibles et novateurs. Il doit à jamais, et pour tous, être, selon la pensée du poète anglais John Keats, une joie, *la joie!*

A thing of beauty is a joy for ever.

Si l'Art, selon la conception du plus grand nombre, existe seulement pour procurer à des oisifs un futile délassement, si, en réalité, il ne renferme pas en lui le signe de tout l'idéal humain, s'il n'est pas la grande source d'énergie où le monde puise le goût de se renouveler et de grandir d'âge en âge, s'il ne constitue pas, en même temps, le témoignage extasié de toutes les gloires et de tous les efforts valables du passé, comme aussi les fécondes promesses d'un avenir transfiguré; si l'homme ne trouve en l'Art le miroir fidèle de sa pensée diverse et de sa sensibilité frémissante, d'heure en heure plus éprouvée et plus consciente, pourquoi nous attacher à des leurres imaginaires, à des mirages inconsistants ?

L'ardent appétit du beau sommeille au cœur de tous les vivants, fût-ce à leur insu ! La preuve s'en trouve dans le fait qu'il n'existe pas sur la terre un taudis si dénudé qu'il ne soit, au gré de la créature misérable qui y trouve son refuge, égayé par le charme d'une fleur ou de quelque objet brillant. Le goût en est barbare; la recherche de ce qui n'est pas un luxe, mais une nécessité pour les yeux qui s'y posent, pour l'esprit qui y reconquiert du calme et de la fraîcheur, demeure d'inspiration hasardeuse et grossière; c'est elle cependant qui a donné naissance à tous les raffinements de l'invention et de la jouissance esthétiques, et, au fond d'eux, on retrouve son principe. Elle est un élément considérable de la force mystérieuse qui pousse l'homme à s'éprouver, à se connaître, à s'accroître; elle est le germe et le ferment des civilisations successives.

Comment se peut-il concevoir que, durant des époques où le culte du bien-être matériel s'est impérieusement établi sur tous les peuples de l'Europe et de l'Amérique, le souci d'harmonie et d'agrément qui charment, purifient et distraient ait presque été perdu? Une lutte implacable de surproduction industrielle, la tourmente affolée des spéculations financières semblent avoir au cœur de la plupart anéanti la possibilité de sentir et de vraiment vivre. Les victimes lamentables dont la misère laborieuse, savamment entretenue, offre une base certaine à notre système formidable de déprédation inique et de honteux orgueil ne réclament en tremblant que la maigre

pitance journalière et un abri où leurs enfants grelottent. Pour obtenir si peu, avec la faveur accordée de prolonger ainsi leur existence hébétée, ils répètent de l'aube au soir sans interruption le même geste utile à leurs maîtres ; ils ignorent le loisir de vivre leur propre vie, ils n'ont aucun répit pour voir, jouir et penser. Que ce troupeau servile ait perdu avec la joie la conscience de la grandeur à laquelle il peut prétendre, on le conçoit trop bien ! Cependant un sourd réveil s'annonce parmi l'amas des énergies engourdies ; des rumeurs de saine révolte bruissent de tous côtés ; le soleil luit pour tout le monde.

Les agioteurs impavides et stériles, qui n'ont de fièvre que pour entasser plus d'or ou plus de papier fiduciaire, délibérément aveuglés sur les conséquences des appétits qu'ils mettent en éveil, dorment sur leurs valeurs accumulées, ou ne veulent exhiber, comme un signe de leur opulence, qu'un étalage luxueux de mobiliers anciens et d'œuvres d'art dès longtemps réputées. Ainsi ils n'ont pas à prendre la peine de se découvrir un goût hésitant et chanceux ; ils ne courent pas le risque que soient un jour dépréciées leurs richesses ; ils ont fait de l'art un placement, et quand ils prétendent en garder la jouissance, ils spéculent encore.

Ils sont ainsi responsables, avec la complicité des archéologues et des professeurs, du désarroi actuel en toute matière esthétique, et, en particulier, de l'énorme avortement du mouvement tenté, voici plusieurs années, vers un renouveau des arts décoratifs, ou industriels, ou mineurs, si l'on préfère : de l'art populaire et social.

Autrefois, en France, tout objet d'utilité pratique se parait d'élégance simple et d'un charme aisé de forme et de couleur, approprié à la fois à la matière d'où on l'avait tiré, à l'usage auquel on le destinait. Les maisons mêmes, les chaumières rustiques étaient disposées, non seulement pour qu'on s'y abritât des intempéries, mais pour qu'on y goûtât, le mieux du monde, la douceur du foyer domestique.

Mais à présent toute invention d'ordre architectural avorte. La généralité des gens ne souffre pas de vivre en d'incommodes logements, resserrés, étouffés, mal distribués, peu éclairés, peu aérés, tous semblables les uns aux autres, et conçus seulement en vue d'assurer aux propriétaires des revenus faciles et abondants, en même temps qu'ils ouvrent, au profit des

entrepreneurs et des architectes, des sources de gain inépuisables. Les façades monotones de nos casernes civiles et laïques en vain se sont enjolivées d'ornements : ils attirent et forcent le regard, plus souvent qu'ils ne le charment. Et c'est une façon de se distinguer, tapageuse et réclamière, plutôt qu'une recherche réelle de goût. Qui se soucie de pareilles balivernes? Nos longues rues toutes droites, sinon par la diversité du mouvement qui les anime, se présentent uniformes, sans caractère propre, à moins d'offrir l'aspect brutal d'une maison neuve à tourelles absurdes : qui de pareilles misères peuvent-elles intéresser?

Certes, des concours ont été institués ; on décerne des primes aux constructions estimées les plus hygiéniques et les plus belles. La Ville et l'Etat encouragent, dira-t-on même, les efforts valables. Ajoutera-t-on que la Ville et l'Etat les stimulent aussi par l'exemple, en construisant le Grand Palais, ou les pavillons d'accès aux gares du Métro, — ou peut-être, en laissant démolir la Galerie des Machines? La Galerie des Machines n'était point, à l'extérieur, parfaitement belle, soit ! encore que l'aspect en fût ignoblement alourdi par l'adjonction d'éléments, officiels et imposés, étrangers aux matériaux, verre et fer, dont elle était faite ; mais, du moins, l'intérieur montrait l'audace d'une invention neuve et féconde, dont la leçon va être perdue.

Les monuments désespérément prétentieux qui ont enlaidi Paris à la fin du xixe et au début du xxe siècle ne seront autre chose qu'un témoignage de médiocrité arrogante. Dépenser sans compter, entasser les blocs sur les blocs et violer, sous prétexte d'art, les traditions séculaires de mesure, de proportion et d'adaptation, c'est étaler le faste le plus niais et le plus encombrant. Le goût implique plus de finesse dans l'agencement et dans la recherche.

Quelques travaux d'ingénieurs, outre la Galerie des Machines, les palais de M. Formigé à l'exposition de 1889, des ponts, des usines, des gares (pour autant qu'elles ne soient pas gâtées par l'odieux placage de façades imperturbablement Louis XVI), voilà ce que notre temps aura édifié. Aucune maison, aucun palais ne compte ; on n'y trouve que redites, à une échelle généralement disproportionnée, imitations plus ou moins gauches, plus ou moins composites, incertitudes de

plan et de méthode, affectations insolentes et inutiles lourdeurs. Les architectes à tâtons se réclament des particularités de styles qui, si délicieux qu'ils fussent, répondaient à des exigences différentes des nôtres; les ingénieurs sont directement soumis à des nécessités actuelles. Aussi rien de plus disparate que les entreprises où ingénieurs et architectes collaborent; regardez le Pont Alexandre: quoi de plus superbe, de plus neuf, de plus hardi que la courbe du large et haut tablier métallique; quoi de plus disgracieux, de plus incohérent et de plus trivial que le revêtement et l'ornementation des parapets, les pylônes, les candélabres et tout ce qui s'ensuit?

Les architectes ne savent rien de l'époque où ils vivent. La fièvre de gagner beaucoup d'argent les égare, et le désir de s'employer au gré des folies capitalistes. Mais les formes sociales évoluent; toutes les classes se transforment, appètent à l'air et à la lumière; il leur faut, à toutes, des salles pour se réunir, des logements salubres et gais pour y vivre enfin d'une vraie vie, intelligente, ouverte et féconde. Les besoins sont nouveaux, ils n'osent encore se manifester qu'avec une grande retenue, n'ayant pas pris de soi-même une conscience suffisante. Pourquoi les architectes ne voient-ils, ne comprennent-ils pas? Il se lève une force neuve à quoi il faudra bien que leurs travaux se plient et se soumettent; que ne prennent-ils les devants?

La nuée des gens de qui dépendent le confort et le charme des logements à l'intérieur est aussi avilie et bassement mercantile que les architectes. Pas un qui ose, pas un qui essaie, pas un qui attache à créer le goût quelque importance. Ce qui a plu, pensent-ils, doit plaire; ils reproduisent donc ce qui a été et ce qui est périmé, puisque les exigences de notre temps ne sont pas les mêmes. Sans doute s'appuient-ils sur l'excessif et exclusif engouement que les minutieuses trouvailles de l'archéologie ont créé, mais même l'objet de nos admirations averties ils l'industrialisent à tel point par une reproduction hâtive, hasardeuse et innombrable, qu'il en est aussitôt destitué de tout agrément rare, raffiné, expressif!

Je sais: des artistes se sont préoccupés de cette déchéance; ils ont tenté d'y remédier dans la mesure de leurs forces; ils ont innové quelque décor dans le papier peint, dans le mobilier, dans la tapisserie, dans la céramique, dans la verrerie,

dans les étoffes d'ameublement et de vêtement, dans le bijou. Ils ont produit exceptionnellement et à des prix inabordables. Ils ne disposaient pas des ressources industrielles nécessaires; ils gardaient le tout naturel désir de ne pas permettre que leurs modèles fussent trop souvent et trop mal répétés. Le mouvement de renouveau des arts mineurs, inauguré de cette façon, aboutit aux plus déplorables conséquences. Ce qui fut un bien, quant aux principes et au dessein poursuivi, l'admission dans les salons annuels de ce qu'on y dénomme : *objets d'art*, la création du musée des Arts décoratifs, n'a donné naissance, en réalité, et n'a encouragé qu'un art somptuaire, qui reste pour la masse dépourvu d'intérêt. Aux temps abolis désormais où Paris fournissait au monde sa parure de goût, les bibelots d'importance usuelle et quotidienne qui s'y vendaient n'y étaient pas sans doute fabriqués toujours, mais tous, dans la présentation au moins, se rehaussaient d'un fini délicat et agréable qu'on eût rarement découvert ailleurs. Ce n'étaient point, à l'égal des statues ou des tableaux, des objets d'art, c'étaient des bibelots, auxquels aucun artiste n'attachait son nom, qui ne portaient pas de signature. C'était l'œuvre anonyme d'une masse ouvrière, confuse et ignorée.

Au profit de tous, tous travailleront et inventeront encore. Voilà ce qu'il faut entendre par un renouveau souhaitable de l'art social. Il n'est pas indifférent, pour le bonheur, que l'on soit entouré de décorations à tons agréables et chauds, de tentures ni criardes, ni banales, de vases à arabesques amusantes, comme il n'est pas indifférent qu'on habite une maison largement aérée, hygiéniquement disposée, ouverte sur le bienfait d'un jardin, des prairies, des bois ou d'un fleuve. C'est l'artisan, par conséquent, chez qui le désir devrait être excité, de façon qu'il s'épanouît en un besoin impérieux; il faut qu'il comprenne la nécessité de se créer à lui-même, chez lui, de la joie par tous les sens ; il faut qu'il y entrevoie l'éclosion d'une sérénité, d'une paix, d'un bonheur familial et facile. Et quand il aura compris enfin, quand ce désir opportun, ce besoin se seront manifestés par une exigence légitime, quels patrons fanatiques, quels industriels attardés pourront y résister ? Comme le pain auquel tout être vivant par cela seul qu'il vit et veut vivre a droit, quiconque veut penser, s'accroître et

goûter quelque bonheur a droit à une part de joie pour le cerveau, les yeux et tous les sens.

Pour l'art — pour l'art appliqué, pour l'art industriel, pour l'art social, aussi sûrement que pour ce qu'on a trop longtemps cru uniquement le grand art, l'art pur, l'art par excellence, alors que ce n'est en réalité qu'une branche, très raffinée, très savante, très intellectuelle, de l'art total, la loi reste, comme Michelet l'a formulée : « Inventer ou périr. » Et M. Roger-Marx qui, après des années de dévouement inlassable, a repris avec une ardeur nouvelle le combat nécessaire, signale justement à quel degré le problème du renouvellement artistique intéresse, outre l'esthétique, la sociologie et l'économie politique.

Les Saint-Simoniens, chez nous, Auguste Comte à maintes reprises, Proudhon, Guyau n'ont pas dédaigné d'y attarder leur attention, et M. Charles Gide, esprit éminemment positif et pratique, réunissant aux préoccupations d'art les exigences de l'hygiène moderne, conclut par cette indiscutable constatation : « La joie des yeux est un des éléments de la santé. » C'est, au surplus, l'opinion à laquelle se rangent des hommes politiques notoires, en France et à l'étranger, c'est aussi le sentiment de purs artistes. C'est dans cette pensée qu'ont fait tant d'efforts désintéressés MM. Jean Lahor, Gustave Kahn, Charles Morice, Robert de Souza; en Angleterre, Ruskin, Wiliam Morris et M. Walter Crane; en Belgique, MM. Edmond Picard et Jules Destrée.

Tout ce qui sert à la collectivité, tout ce qui tend à rehausser l'existence de l'individu, dans son foyer, à l'école, dans les lieux de réunion qu'il fréquente, doit porter la marque d'un choix éclairé et attentif, un signe de beauté. L'art « se dédie libéralement à tous, sans distinction de rang ou de caste », s'écrie M. Roger-Marx, et c'est à tous d'en tirer parti, de le créer et d'en jouir.

Certains peuples commencent à comprendre ce devoir et ce droit, à perdre un peu la hantise du convenu, du traditionnel de forme et de signification, de la redite stérile; ils s'émancipent et se préparent. Pourquoi n'apportons-nous rien de cette liberté dans nos recherches, pourquoi restons-nous asservis à des formules surannées ? Nous avons balbutié, nous avons tâtonné, nous avons fait fausse route, et nous avons reculé.

Faisons effort de nouveau, ressaisissons-nous; ne nous laissons pas devancer, annihiler. Etudions ce qui a été essayé chez nos voisins, profitons de leurs trouvailles en les accommodant à nos besoins personnels.

Comme eux, instituons de vraies écoles d'art libre et fécond; mettons les ouvriers à même de connaître les œuvres de beauté; convions-les, non tant à visiter superficiellement les galeries de nos musées, qu'à y étudier, à y apprendre les éléments de leur métier. Ce *Musée du Soir* que réclamait, il y a plus de dix ans, M. Gustave Geffroy, se restreindra-t-il à n'être que le musée du Petit Palais livré, de certains soirs, à des conférenciers, distingués sans doute, mais qui ne sont pas même des professionnels? Dans les quartiers populaires surtout, il faut réunir, pour l'usage du peuple, des collections de photographies, de reproductions de toute espèce, d'originaux même dans la mesure du possible, et là laisser le peuple se faire à soi-même son éducation, se dessiller les yeux, se former instinctivement un goût nouveau. Des échanges, des prêts de musée à musée permettront de compléter les connaissances que chacun pourra acquérir de la sorte, sans sortir, pour ainsi parler, de chez soi; et, avec le grand essor des enseignements techniques, il serait, enfin, prodigieux et invraisemblable que, l'habileté manuelle aidant, il ne se forme pas, en France comme ailleurs, un goût nouveau, un goût vraiment populaire et, si complexe qu'il soit par ses origines multiples, mais inconscientes, réellement spontané.

En France, cet avenir de grandeur inévitable est mal ou bien peu pressenti! En d'autres contrées, au Nord de l'Europe principalement, en Danemark, en Finlande, en Suède, en Norvège, même en Hollande, en Belgique et jusqu'en Angleterre et en Allemagne, plus ou moins obscurément, quelque progrès se dessine déjà dans les arts trop longtemps considérés comme mineurs. On s'est penché avec un abandon plus attentif vers les conseils de l'art originel et naïf, de l'art populaire qu'ont inspiré si souvent des nécessités locales, mystérieuses autant qu'inéluctables. Et des constructeurs, des ornemanistes de toutes sortes se sont délivrés des contraintes d'éducation officielle, ont persévéré dans des recherches désintéressées parfois à tâtons, et ont su y triompher de la routine, et se faire prendre en considération.

Quelle raison pourrait valoir pour qu'un identique mouvement ne se forme pas chez nous ? Attendrons-nous toujours que, avec une amère évidence, nous paraissions distancés par les autres pays ? Les commerçants, les industriels français ne gémissent-ils pas, depuis longtemps, à cause de la dure concurrence qui est faite de tous côtés à leurs produits ? Au lieu de rêver un salut imaginaire dans les prohibitions, dans les difficultés d'échanges, que ne songent-ils, un peu, à se renouveler, à se forger une indépendance, une personnalité, à fomenter des besoins nouveaux que leurs créations nouvelles seraient seules à même de satisfaire?

L'art industriel français qui périclite, le commerce qui se plaint gagneraient autant à cette orientation salutaire, que le bien-être de tous et le renom, chancelant aujourd'hui, de notre bon goût. Il n'est que temps qu'on s'en préoccupe. On eût pu, cependant, dès 1856, prêter quelque attention à un passage, pour l'époque, extraordinaire du savant *Rapport sur l'Exposition de Londres de 1851* : « Comprenez vous, s'y écriait Léon de Laborde, comment l'art n'a pas été tué sous deux générations de fossoyeurs qui se succèdent lugubrement depuis soixante ans, occupés exclusivement à fouiller les tombeaux des générations passées, à les copier aveuglément, servilement, sans choix et comme poussés par un fétichisme fanatique... Comprenez-vous quelle atmosphère sépulcrale plane sur ces hommes et combien est grande la nécessité d'aérer et de parfumer ces caves de l'art moderne ; combien il est urgent de constituer des hommes pratiques d'une génération saine, vigoureuse et qui sache faire une distinction radicale entre l'art créateur et les monuments du passé, comme on distingue la vie réelle de l'histoire? »

Depuis, bien des esprits différents ont envisagé le problème pour aboutir à une conclusion identique.

La réputation ancienne du goût parisien a si bien disparu que certains produits auxquels elle s'attachait sont, à présent, recherchés, meubles, tissus, cuivres, en Angleterre, — étains, dinanderie, en Allemagne, — verreries, en Autriche, etc.. Rien n'empêche de reprendre cette place usurpée; mais il faut vouloir, mais il faut évoluer.

En Italie on a bien senti cette nécessité. *L'Exposition internationale des arts décoratifs* de Turin, en 1902, *l'Exposition*

universelle de Milan, en 1906, ont produit, par l'exhibition et la comparaison de toutes les activités originales, des effets indéniables, déjà sensibles. Ne pourrions-nous, à notre tour, instituer un concours analogue? se demande avec raison M. Roger-Marx, et, tout aussitôt, il se trouve appuyé par les grands organes de la presse quotidienne, par *le Matin*, par *le Journal des Débats*. «Plutôt que d'assister, complices impassibles, à notre amoindrissement, le mieux est de se remettre à la tâche, de reprendre l'œuvre de régénération au point où elle était restée, mais en s'imposant d'en régler la conduite selon la logique d'un plan prémédité, mûri et qui préserve l'entreprise de tout risque d'avortement. Par l'émulation qu'elle provoque, par le déploiement d'énergie qu'elle commande, une exposition seule peut surexciter les activités et leur imprimer l'élan salutaire.» Seulement, il ne faut pas que cette exposition soit perdue dans le tohu bohu, la foire onéreuse et stérile d'une exposition universelle. Il la faut « spéciale, avec un programme restreint, nettement défini». Pourquoi ne pas fêter, par ce qui sera le renouveau, ou la définitive naissance de l'Art pour tous et à tous, le cinquantenaire de la troisième république, en 1920? Mais il la faut internationale, « parce que le concours est un stimulant actif; parce que plus d'une suggestion heureuse peut venir du dehors; parce qu'un exemple tout proche est là, et que de l'exposition de Turin date la résurrection artistique de l'Italie; nous voudrions aussi qu'elle fût moderne, que toute réminiscence du passé s'en trouvât exclue sans pitié, les inventions de l'art social n'ayant d'intérêt et de raison d'être que dans la mesure où elles s'adaptent rigoureusement au temps qui les voit paraître».

Référons-nous, en résumé, aux prescriptions esthétiques émises, dès 1851, par Ruskin, dans *les Pierres de Venise* : « 1° ne jamais encourager la fabrication d'un objet dans la production duquel l'invention n'a pas de part; 2° n'exiger jamais un fini minutieux pour le fini lui-même, mais seulement s'il tend à un but pratique ou noble; 3° ne jamais encourager une imitation ni une copie d'aucune espèce. » Et souvenons-nous enfin, ajouterai-je, qu'il s'agisse, comme dans Stendhal, d'architecture ou de toute autre sorte d'art usuel ou agréable, de la définition qu'il donne quelque part : « le beau est la saillie de l'utile. »

ANDRÉ FONTAINAS.

L'EXPANSION FRANÇAISE EN EUROPE ET LES RELATIONS FRANCO-ITALIENNES

—

On sait communément que l'influence de la France, prépondérante en Europe au XVIIe et au XVIIIe siècle, a gravement décru au XIXe, et surtout depuis 1870; mais on a moins souvent songé à considérer, en recherchant les causes de cette décadence, l'évolution sociale qui s'est poursuivie en Europe depuis 1789. Aux temps antérieurs ce sont les aristocraties des divers pays qui requièrent notre ascendant jusqu'à se franciser presque complètement : entichées de nos modes et de notre élégance, elles conversent, écrivent et se confessent dans notre langue; mais soudain Paris prend l'initiative des révolutions politiques : les aristocraties, ruinées et disgraciées, lui vouent leurs rancœurs, elles ne continuent plus à subir quelque culture française que par routine, par mondanité; la séparation de l'Eglise et de l'Etat acheva hier de restreindre l'empire de notre action par la fermeture des écoles et des couvents où les jeunes gens et jeunes filles des milieux conservateurs de l'étranger venaient encore recevoir une éducation empreinte du génie de notre XVIIe siècle.

Cependant les classes à qui profita le progrès de la démocratie, et qui doivent leur enrichissement à l'entreprise de l'élite républicaine française, ne lui avaient, en général, de leur côté, qu'une reconnaissance confuse, déclamatoire, quand elles ne répondaient point par une méconnaissance stupide, mal apprise, insolente, brutale. La nouvelle bourgeoisie, notamment, pressée d'accumuler les gains, d'accaparer les situations et d'assurer les conquêtes, s'affairait, surtout dans la seconde moitié du XIXe siècle, selon le mouvement positiviste, à une culture tout utilitaire et ne voulait s'embarrasser l'esprit que d'une instruction pratique, modérée ou médiocre, rapide, économique, simplistement méthodique à l'imitation de l'instruction militaire : la science superficielle et réduite à une nomenclature, la discipline de comptabilité, les procédés d'éducation

autoritaire de l'Allemagne, sa civilisation universitaire ne pouvaient que lui en imposer, et, au lendemain de 1871, l'Allemagne devenait définitivement la métropole intellectuelle (1) de l'immense petite bourgeoisie européenne, de la majeure partie de la grande bourgeoisie comme de l'aristocratie soucieuse de récupérer quelque puissance dans les affaires. La France restait à leurs yeux entachée de romantisme, mot générique sous lequel se confondaient les reproches de générosité peu pratique, de sacrifice maladroit à l'idéal, d'humanitairerie sans rapport, de fraternité partageuse parce que pouilleuse, de libéralisme brouillon et dilapidateur des finances publiques, d'égalitarisme concussionnaire, d'amoralité militante et dilettante jusqu'au cynisme, d'irréligion développée jusqu'à la dégénérescence cérébrale. On affectait de continuer à aimer pour sa grâce séduisante, tout en la méprisant, cette nation efféminée, aux arts galants, aux cités et aux femmes galantes, aux écrivains et aux officiers galantins. Les propos des émigrés, les romans pessimistes des naturalistes, les critiques d'académiciens qui en accentuaient la portée, les livres et journaux des néo-royalistes confirmaient dans ce sentiment : en ces dernières années encore des esprits fins, doctes mais anarchistes, comme MM. Maurras et Lasserre, travaillèrent plus efficacement qu'un Hervé contre la patrie (2), ils nous furent cités constamment à l'étranger comme proclamateurs — nécessairement impartiaux — de l'amoralité et de l'infériorité françaises ; à Florence, à Vienne, à Cracovie, comme sans doute à Bucharest et à Madrid, les petits fils des paysans et des citadins enrichis par le mouvement démocratique issu de 1789, jouvenceaux snobs ou étudiants gommeux à érudition sommaire et suffisante, savourent leurs articles, bréviaires des jeunes crevés cosmopolites, et apprennent d'eux à nous dénigrer avec une brillante argumentation de « néo » casuistique.

(1) Synthétiquement le mot *intellectuelle* est juste en sa généralité : quoique *Paris* reste la métropole *libérale* pour un grand nombre d'intellectuels dans tous les pays et que sur certains pays la pensée de ses écrivains exerce toujours la plus vive attirance, nos universités et milieux artistiques de provinces sont méconnus, les livres qui ont le plus d'expansion sont des traités ou manuels allemands. D'autre part le mot « intellectuels » désigne en même temps que les écrivains et lettrés indépendants, en majorité fidèles à la France, les diplômés qui tiennent la bureaucratie, les professions dites libérales, et font les programmes.

(2) Ils sont au fond aussi *antifrançais* puisqu'ils vilipendent en bloc non seulement la représentation de la forte majorité de la nation, mais son génie libéral et une activité républicaine qui poursuivent avec fidélité l'œuvre des meilleurs rois, des grands ministres et des généraux de l'Ancien Régime.

Il convient, dans l'intérêt de l'Europe même, que nous recouvrions notre ancienne influence intellectuelle en nous adressant vigoureusement à la faction régnante de la démocratie, en lui démontrant l'ineptie dangereuse de son ingratitude et de ses ignorances, en lui faisant connaître la France d'aujourd'hui dans sa variété laborieuse admirablement féconde et l'immense supériorité de notre culture sur la Kultur allemande comme sur toute anglomanie. Certes, on ne saurait nier ce que comporte de déséquilibre financier, de désordre intellectuel, d'anémie morale — dans certains milieux trop en vue, — d'ignorantisme politique et par suite d'impuissance parlementaire, à une époque de surmenage et donc de rapacité, le gros effort de la France vers un nouvel ordre politique plus stable et plus impartial que l'ancien régime, mais la France reste, entre toutes, une nation travailleuse, économe sans âpreté, savante sans prétention, forte sans arrogance, généreuse, digne, noblement soucieuse de sa mission internationale d'éducatrice.

Ce qu'il importe donc, c'est de révéler aux classes démocratiques de l'Europe la France d'aujourd'hui, pour cela de se mettre en relations amicales avec leurs élites dans les divers pays. Aucun organisme, à Paris, ne répond à cette nécessité. Certes, *l'Alliance française* a rendu de grands services, mais surtout dans le domaine de l'enseignement primaire ; par contre, elle se refuse systématiquement à agir dans les contrées où il serait le plus méritoire de combattre : ainsi, en Alsace-Lorraine et en Posnanie, elle néglige bien des villes qui sollicitèrent son attention, dans d'autres elle envoie des conférenciers qui se font une élégance ou un profit de décrier la France contemporaine : fort justement on l'a signalé pour l'Amérique dans *la Grande Revue ;* nous-mêmes avons recueilli dans chaque voyage des doléances : on l'accuse de s'embourgeoiser. Sans méconnaître la valeur de son œuvre — ce qui serait plus qu'injuste, — il faut s'empresser à son aide, créer une société de propagation adroite mais hardie, qui supplée en certains pays à son activité amollie ou prudente jusqu'à la pusillanimité. Elle pourrait grouper les énergies patriotiques des deux Frances en les conciliant, voire les réconciliant, pour l'expansion à l'étranger : parallèlement, sans perdre leurs forces à se dénigrer les uns les autres, les conservateurs s'y con-

sacreraient à vulgariser ce qui leur semble plus sain, dans les entreprises d'action française qui ont trouvé grâce devant leur critique, et les républicains, délaissant les vaines polémiques où s'embourbe un zèle digne d'autres efforts, feraient valoir le travail le plus positif des penseurs disciples de Rousseau et de l'Encyclopédie, construisant un idéal de bonheur collectif plus équitable et harmonieux que les réclamations individualistes des Ibsen et des Nietzsche, des historiens de la Sorbonne opposant aux épopées protestantes des Treitschke des œuvres où la vérité française s'élucide de l'impartialité scientifique, des ministres et des rapporteurs alertes qui élaborent des discussions oiseuses de commissions d'excellentes lois sociales ignorées des chroniqueurs prussiens. La meilleure façon encore de lutter contre ses adversaires compatriotes, c'est de communiquer son admiration pour les maîtres et les livres qu'on a élus pour directeurs.

§

Depuis quelques années, les relations entre l'Italie et la France se sont heureusement resserrées. A la guerre économique très âpre où, par la faute de Crispi, l'on s'acharna de 1888 à 1898 succéda une période d'échanges de plus en plus profitables : ils passèrent du chiffre de 254 millions à celui de 378 millions par an, enrichissant particulièrement les villes de Livourne, Gênes (1), Florence, Messine (2), des provinces comme celles de Bari dont la production agricole fut multipliée par l'entreprise française. Notre collaboration — et sur quelques points, provisoirement, notre direction — ne doivent pas être moins favorables à la production intellectuelle de la péninsule. Or il ne semble pas que de ce côté nos relations soient aussi intimes qu'elles pourraient l'être, ce qui résulte sans doute en grande partie de ce que l'on n'éprouve pas en Italie une sympathie aussi spontanée et prédominante pour nous que l'affection profonde, voluptueuse, mais aussi sentimentale et rationaliste, que nous portons à l'Italie : dans les salons de Florence ou de Rome comme dans les bureaux de Gênes et de Milan, on continue trop fréquemment à faire des

(1) Tous ces chiffres sont extraits d'un article de M. Lémonon à la *Dépêche de Toulouse* de janvier 1909. « A égalité de prix, la préférence est donnée, à Gênes, au produit français dont on apprécie le fini, la qualité, la solidité. »

(2) A Messine, au lendemain de l'accord franco-italien de 1899, le mouvement des affaires augmenta dans la proportion de 68 o/o.

réserves sur notre valeur, au profit de l'Allemagne et de l'Angleterre, alors que l'unanimité des Français aiment sans restriction les Italiens en leur souhaitant une prospérité toujours croissante.

C'est un des thèmes les plus heureux de la conversation parisienne de ces dernières années que notre attention est occupée avant tout par l'Italie ; on admire le développement de ses grandes industries sportives, on loue la confiance que la nation s'applique à prendre peu en peu en soi, on s'enthousiasme pour le relèvement certain de cette jeune puissance au premier rang à côté de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Russie et de la France, au-dessus de l'Autriche-Hongrie nécessairement divisée, indécise, anarchiste sous son unité de parade et son fonctionnarisme pangermaniste.

En de tels propos nous retrouvons évidemment le plaisir généreux qu'éprouve l'esprit français à vanter tout pays chez qui il sent la palpitation d'une activité nouvelle, mais aussi une sorte de fierté de race où se trahit la fraternité latine, celle même d'ailleurs qui nous fait observer avec un intérêt plus impatient depuis de récents désastres le réveil lent de l'Espagne. Quelque désintéressée que soit cette ferveur des Français pour leurs frères de la Péninsule, elle s'entretient et s'encourage du sentiment que, obéissant de plus en plus à la force de ses instincts ethniques, l'Italie se rapproche plus volontiers de la France par delà les combinaisons diplomatiques de telle camarilla démocratique inintelligemment utilitaire par mimétisme des Allemands.

Durant 1907 et 1908, les fêtes populaires à Paris en l'honneur des reines de ses marchés, déléguées de Florence et de Milan, les ovations aux compagnons de Garibaldi devant son monument, ont été pour ainsi dire représentatives de l'accueil que les grandes villes de France et de notre Algérie ont réservé depuis trente ans aux ouvriers italiens. L'Italie, où prospère aujourd'hui dans toute sa vigueur de méthode nouvelle la science de la statistique, ne peut manquer de constater la largeur de cette hospitalité si libre qu'on a même pu parler d'envahissement.

L'Invasion (1), tel est même le titre du dernier roman de

(1) Louis Bertrand, *l'Invasion* (Fasquelle éd.), *le Jardin de la mort* (Ollendorff), *la Cina* (id.), *le Sang des races* (id.).

Louis Bertrand, écrivain vigoureux et coloriste qu'a rendu célèbre *le Sang des races* (1), où il exaltait l'ardente fusion des races latines au rivage algérien de la Méditerranée. Cette fois c'est Marseille qu'il étudie, c'est la Provence française se laissant volontiers déborder par l'immigration des miséreux d'Italie. On y constate en le personnage d'Emmanuel, type moyen de notre ouvrier, avec ses dons de sentimentalité, de patience, de douceur et de crédulité, quelle attirance exerce sur le Français du Centre la femme italienne, plus courageuse, plus noblement humaine et plus délicate que le mâle italien. Le drame ethnique du beau roman solide et mouvementé tient dans l'amour contenu et fidèle de ce Français moyen et de cette Italienne institutrice qui tend à s'élever au-dessus de sa condition dans un milieu national supérieur. Il est vrai qu'autour de ces deux héros sympathiques, parce qu'ils caractérisent chacun les qualités de sa race, Louis Bertrand a fait vivre dans leur brutalité menaçante et criminelle les nervi italiens dont les bandes terrorisent les quartiers laborieux de Marseille. Mais de ce que, en auteur réaliste, il a dû montrer l'exaspération des mauvais instincts de la populace piémontaise ou toscane, poussée par la misère dans un grand port de France, il ne s'en suit nullement que la douceur hospitalière et plaisante des mœurs françaises ne puisse finir par humaniser et civiliser le caractère italien endurci par une sédentarité séculaire aux montagnes natales. Après les brutalités, toujours un peu guerrières, de l'invasion, s'accomplit en volupté le mélange intime et pacifique des races, et c'est ce que le voyageur se plaît déjà à constater dans les campagnes, toujours plus propices que les grandes villes à ces alliances, de toute la Côte d'Azur ou du département de Constantine. Le plus joli type d'humanité y fleurit, où l'âpreté provençale s'adoucit de molle beauté sicilienne ou s'y stylise dans un profil romain attendri.

Comme nos villes et nos plaines s'ouvraient à l'émigration, nos journaux, nos revues, nos maisons d'éditions s'ouvraient aux productions de la littérature italienne avec une cordialité spontanée. C'est Paris qui, il y a quelques années, imposait l'œuvre de Gabriele d'Annunzio à l'admiration de maints pays, du sien même; il donnait la notoriété mondiale à Mme Ma-

(1) Louis Bertrand, *le Sang des races* (Ollendorff, éd.).

tilde Serao et à Mme Grazzia Deledda au moment où les talents de la romancière napolitaine et celui de la romancière sarde étaient discutés dans la péninsule pour ce qu'ils pouvaient avoir de trop local, comme il va la donner à Mme Sibilla Aleramo dont M. Pierre-Paul Plan vient de traduire *Une femme*, livre féministe sobre, fort, angoissant de vérité, qui est la plus saisissante confession de la passivité de la femme en même temps qu'une revendication pathétique contre la juridiction italienne actuelle.

Avec quelle encourageante et clairvoyante attention la France suit le développement littéraire de l'Italie, on le discerne à la lecture de l'ouvrage récent de Jean Dornis, *le Roman italien contemporain* (1), qui complète la série de la *Poésie italienne contemporaine* et du *Théâtre italien contemporain*. L'année précédente, le public français — qu'un Scandinave au service de l'Allemagne, le brouillon teutonique Biœrnstierne Biœrnson, accuse d'être si peu curieux des œuvres étrangères — avait déjà fait le meilleur accueil à *la Littérature italienne d'aujourd'hui*, de M. Maurice Muret (2).

Nous ne sachons pas que dans la péninsule on ait, en quelques mois, publié tant d'aussi attentifs et bienveillants livres de critique sur notre production. Non seulement M. Maurice Muret analyse l'œuvre des écrivains les plus notoires, Verga, de Amicis, Serao, d'Annunzio, Fogazzaro, Carducci, ou encore les pièces sociales de M. Giacosa, les romans de M. Butti, les drames de M. Roberto Bracco, les poèmes de Mme Adda Negri, les essais de M. Ferrero, — nous en passons, — mais il étudie, avec un zèle minutieux et une impartialité érudite, de jeunes écrivains comme M. Enrico Corradini, M. Adolfo Albertazzi, M. Ugo Ojetti, des poètes nouveaux comme M. Angiolo Orvieto, M. Giovanni Cena, M. Domenico Tumiati, des esthéticiens comme M. Benedetto Croce, M. Angelo Conti et M. Mario Morasso, sans oublier les humoristes Luigi Pirandello et Alfredo Panzini. Nous serions curieux de savoir quel livre italien recueille parallèlement d'aussi intelligentes et probes études sur la jeune littérature française, par exemple sur les romans riches d'une si intense et sobre sensibilité de M. Charles-Louis Philippe dont cependant le *Bubu-de-Montparnasse* est célèbre,

(1) Jean Dornis : *le Roman italien contemporain*, 1908, Ollendorff, éditeur.
(2) Maurice Muret : *la Littérature italienne d'aujourd'hui*, Perrin, éditeur.

sur l'œuvre déjà considérable de M. Charles-Henry Hirsch, qui passionne les Parisiens et se signale brillamment dans la grande presse, sur *les Suppliants* et *l'Enfer* de M. Henry Barbusse, proses rares et fortes, sur les récits délicats et pénétrants de M. Jean Viollis, sur les romans de M. Gaston Chérau, de M. John-Antoine Nau, de M. Eugène Montfort, de M. Jean Vignaud, de M. Regismanset, de M. Robert Randau, de M. Max-Anely, de M. Francis de Miomandre, que toute la presse analyse lors des délibérations pour les prix annuels (1), ou encore, notamment, sur les volumes que la seule désignation de *prix de Rome* littéraires devrait signaler de façon toute particulière à la presse italienne : *Les Familiers* du fastueux poète Abel Bonnard ou *l'Homme de peine* de Charles Géniaux, émouvante épopée héroï-comique de la misère aventureuse des paysans bretons écrite avec autant de truculence réaliste que de générosité romantique. Sitôt leur parution en librairie, les romans pathétiques et délicats, d'un lyrisme amoureux de lumière, de M. Charles Géniaux sur *la Riviera* ou sur cette Tunisie qui fut l'objet de si bouillante préoccupation (2), ne devraient-ils pas être traduits à Milan ou à Naples? Mais parmi les maîtres mêmes, si sans doute, nous voulons le croire, un Anatole France est vénéré à Florence comme il fut acclamé à Rome, d'autres grands écrivains que nous pouvons avec fierté opposer — comme supérieurs — à un Nietzsche non seulement pour la haute nouveauté de livres prestigieux comme *le Bilatéral*, *Vamireh*, *l'Impérieuse Bonté*, *les Xipehuz*, chefs-d'œuvre d'un génie démocratique et latin, et leur lyrisme scientifique plus altier et ensemble délicat que tout surhumanisme, mais par leur morale (3) vraiment puissante, ample et harmonieuse, synthétiquement individualiste et socialiste, généreuse et forte par un égal éloignement du tolstoïsme asiatique et du nietzschéisme anglomane, beaucoup plus salutaire aux Italiens, les Rosny sont-ils lus en Italie autant que

(1) Sur la jeune littérature, les étrangers consulteront avec fruit l'*Anthologie des poètes*, de MM. Léautaud et Van Bever (Editions du Mercure de France, 1909), *la Littérature contemporaine*, de Vellay et Le Cardonnel (Ed. du Mercure 1906), *la Nouvelle Littérature*, 1895-1905, de MM. Casella et Gaubert (Sansot, 1906), qui se complètent heureusement.

(2) *Les Musulmanes*, éd. du Monde Illustré, 1909.

(3) Cf., pour cette morale scientifique humanitaire, *Daniel Valgraive* et sa préface, *l'Impérieuse Bonté* et sa préface, *l'Indomptée*, *les Ames perdues* et sa préface, *les Origines*, *les Profondeurs de Kyamo*, *la Charpente*, *Sous le fardeau*.

l'auteur de *Zarathoustra*? Nous pourrions encore parler de M. Camille Lemonnier, de M. Elémir Bourges, des frères Margueritte, pour ne citer que quelques-uns parmi les romanciers; nous nous arrêterons seulement au nom de M. Paul Adam, qui s'est dévoué, en un labeur magnifique, à la défense, à l'illustration et à la propagation d'un glorieux panlatinisme : ne devrait-il pas être célébré avec enthousiasme par toute la péninsule ?

Considérons le roman italien contemporain.

L'œuvre critique que lui a consacrée Jean Dornis est un livre réfléchi, clair, méthodique, qui nous fait assister pour ainsi dire à l'effort par lequel l'Italie s'attache de plus en plus à se construire une littérature nationale, aspirant à réaliser, après son unité politique, une sorte d'unité artistique. « L'Italie, dit Jean Dornis, a déjà donné à l'Europe le surprenant spectacle d'un Etat qui tire ses finances du chaos, les ordonne d'une façon qui est, pour le reste du monde, une leçon et un modèle. Sans doute, à la fin d'une rapide revue du roman contemporain d'outre-mont, le lecteur sera-t-il d'avis qu'un événement du même caractère est à la veille de se produire dans l'ordre des lettres. Les romanciers italiens que l'on a vus si longtemps « disciples des étrangers » se préparent peut-être à se révéler, une fois de plus, les fils des inventeurs de presque toutes les connaissances dont s'embellit l'esprit humain. » Cette aspiration à l'originalité nationale fait déjà la noblesse artistique de la littérature italienne ; une préocupation constante d'élever la nation au-dessus d'elle-même, chez un Manzoni sentimental et religieux se vouant à mettre la foi au-dessus de l'amour, chez un Fogazzaro jaloux d'élever l'amour à la spiritualité et de reconstituer la foi avec les données de la science, chez une Mathilde Serao inspirée d'un persévérant amour des humbles, même chez un Edmondo de Amicis, humanitaire d'âme quoique dilettante, en constitue la noblesse morale. Même les romanciers de l'école terrienne, le sicilien Capuana, poète païen de la force du désir au soleil, G. Verga, rude et fataliste, Mme Deledda, tendre et quelque peu indolente, qui semblent, moins que les autres, soucieux d'exalter au-dessus de la sensualité de tempérament l'âme italienne, travaillent à son relèvement par l'application qu'ils mettent à révéler l'Italien à lui-même dans l'intensité

héroïque de sa nature. Il n'est pas jusqu'à la doctrine de G. d'Annunzio tendant au surhumanisme par le culte de la Beauté qui n'offre au caractère italien un idéal susceptible de le rehausser.

Catholique, morale, humanitaire ou purement esthétique, toute la littérature italienne palpite, si l'on peut dire, d'une intention, d'une volonté nationales. Or, coïncidence expressive de la fraternité des races, à mesure qu'elle s'efforce de se dérober aux influences, étrangères — jusqu'ici la seule durable et réelle fut celle des auteurs français, celle des Allemands étant superficielle et accidentelle, — elle arrive à présenter avec notre littérature, pour son ardeur à la beauté et à la vérité par le réalisme, une ressemblance profonde, plus essentielle et plus caractéristique que celle due aux imitations ou aux adaptations, un grand air de famille. Cette concordance, cet accord entre les deux pays latins par la littérature, il appartient à Jean Dornis de les préciser et de les resserrer : comme il nous dévoila dans ce livre varié, aussi attachant que substantiel, l'effort d'une race travaillant à sa renaissance par une littérature originale, qu'il révèle aux jeunes générations d'outremont les forces nouvelles de l'art français collaborant à un indéfini « relèvement » de la France en esthétique et en moralité.

§

Nos revues et nos éditeurs ménagent également le plus large accueil aux historiens et aux savants, publiant les principaux ouvrages et analysant toutes les productions de Villari, Ermanno Ferrero, Ettore Païs, G. Salvemini, G. Ferrero, Colajanni, Ferri, comme de Lombroso, Mosso, Marconi, Righi, Murri, Schrönn, Perroncito, Golgi, Marchiafava, Baccelli (1).

Les uns et les autres eussent certes beaucoup gagné à mieux connaître la science française ; presque tous ceux qui ont fait leurs premières études supérieures avant 1900 sont

(1) A elle seule la librairie Alcan a publié 6 volumes de Lombroso, un de Mantegazza, *les Exercices physiques et le développement intellectuel*, et 3 autres ouvrages de Mosso, *les Latins et Anglo-Saxons* de Colajanni, *les Criminels dans l'art* de Ferri et sa *Sociologie criminelle*, *la Psychologie de l'association* de Louis Ferri, *la Psychologie du Beau* de Pilo, *les Lois psychologiques du symbolisme* de Ferrero, *la Criminologie* et *la Superstition socialiste* de Garofalo, *la Foule criminelle* de Sighele, *l'Économie du Moyen âge* de Cibrario, *l'Économie publique* de Minghetti, *le Socialisme catholique* de Nitti.

intoxiqués d'un germanisme qui déforme chez eux le génie latin subtil aux intuitions pénétrantes et vif aux investigations inspirées. On est peiné de voir leurs idées les plus fécondes s'alourdir dans des méthodes d'enquête pesamment prudente où tout est rangé mathématiquement sur le même plan, où la même valeur intrinsèque est accordée à tous les faits notés sans considération des valeurs extrinsèques par une fausse assimilation des sciences expérimentales et même sociales avec les sciences abstraites. Ainsi, notamment, dans la statistique qui les a tant séduits, un Alfredo Niceforo (1), parce qu'il vint étudier à Paris et y réside, peut s'affranchir de plus en plus de l'influence allemande, de l'esprit de catalogage minutieux et flegmatique, pour emprunter aux Français cet esprit subtil *de choix*, d'interprétation sans cesse en éveil et même d'improvisation, qui seul rend la vérité de la vie si complexe où tout ne peut être encore mesuré par des chiffres, à cette science en la rapprochant, si l'on peut dire, de la physiologie tandis que les Allemands en avaient fait exclusivement une anatomie. C'est encore cette ingéniosité, créatrice parce qu'elle est souple comme la nature qu'elle observe, que donne l'observation psychologique vive, avisée et même spirituelle, c'est la méditation libre des faits offerts par l'expérience quotidienne dans l'enchaînement complexe de la réalité vivante, c'est l'intuition — dont les Allemands ont tant médit parce que quelques-uns en avaient mésusé — qui crée le prix et le charme des travaux et des Italiens résidant à Paris, notamment pour citer le plus récent de cette si curieuse *Théorie de la Faim* (2) du Dr Guelpa. Animant son raisonnement d'images originales et persuasives, il prouve que la faim ne trahit la plupart du temps non un besoin impérieux du corps de se reconstituer, mais une intense intoxication des organes digestifs, et recommande le jeûne périodique comme

(1) Il a paru de lui en français *les Classes pauvres*, Giard et Brière, 1906, *la Police et l'enquête judiciaire scientifique*, Librairie universelle, 1907, avec des études dans *la Revue Blanche*, *la Revue* et les périodiques scientifiques qui affirment la préoccupation dominante de créer une anthropologie des classes sociales et spécialement des classes pauvres, avec celle de déterminer une enquête judiciaire vraiment scientifique.

(2) *Revue* du 1er janvier 1909. *La Revue* a tout particulièrement publié les travaux des sociologues italiens, Cesare, Paola et Gina Lombroso, G. Ferrero, Ferri, Sighele, Niceforo, Paulucci di Calboli dont M. Jules Claretie vient de préfacer *les Larmes et Sourires de l'émigration italienne* (1909).

méthode de réfection, de « liquidation » pour remise à neuf de l'organisme.

Nous voyons, au contraire, un homme de la valeur de Ferrero, parce qu'il fut imbu de la supériorité allemande, publier ces aveugles *Europa Giovane* et *Militarismo* — dont M. Maurice Muret a donné une excellente critique — où on le voit célébrer sur une argumentation si fallacieuse l'hégémonie matérielle et spirituelle des Anglo-Saxons résultant de leur pacifisme transcendantal. Dans un voyage en Angleterre et en Prusse, il avait noté les faits apparents et les propos sans tenir compte des forces cachées qui devaient bientôt déterminer entre autres l'expédition contre les Boers.

Regrettons encore, avec M. Croce et M. Morasso, que, pour l'esthétique, les Italiens se soient mis avec tant d'ardeur à la remorque des penseurs germaniques, mais avertissons-les qu'il ne serait pas moins dangereux de s'en tenir à Vico par un irrédentisme qui n'est plus de mise dans aucun domaine à l'heure où l'Italie n'aspire plus seulement à son unité, mais à une expansion mondiale : l'approfondissement des essais de Guyau par la science des néo-lamarkiens peut seul rendre à l'esthétique une valeur positive, créatrice.

*

En art, il semble que la sympathie française pour les récentes découvertes de la technique italienne n'échappe point aux jeunes artistes d'outre-mont. Deux années de suite, 1907, 1908, 1909, l'école divisionniste est venue exposer à Paris des recherches de lumière fébriles et minutieuses près de l'œuvre de son maître Segantini, dont l'Europe put admirer dans l'ampleur d'une exposition cyclique la vision spacieuse, grandiose et tendre à l'exposition de 1900. Nulle part Segantini — que M. Robert de la Sizeranne révélait dès 1895 dans *la Revue des Deux Mondes* par une étude enthousiaste — n'a été aussi puissamment compris, lucidement admiré et efficacement célébré pour un art d'un haut et pur évangélisme que dans ce Paris traité de Babylone moderne par les cuistres prétendus idéalistes de l'Allemagne (2). M. Péladan, l'an dernier, exalta l'idéalisme de M. Previati comme ne le saurait faire, certes,

(1) *L'Art et les artistes* vient encore de lui consacrer une étude en ce sens, février 1909.

aucun esthéticien de Breslau ou de Dusseldorf. Aujourd'hui l'on accueille, parmi dix autres (1), M. Andreotti, modeleur fiévreux et ferme de la femme moderne en ses gestes d'un décoratif à la fois naturel et symbolique, en ses atours de parade sensuellement mouvementés à sa cambrure, qui vient demander à Paris la renommée prématurée que depuis quelques années il a faite à M. Rembrandt Bugatti pour son art d'animalier dont la fraîcheur et la tendresse tout alpestres s'élancent par la simplicité jusqu'à la distinction.

Il faut féliciter de cette exposition l'initiative italienne. Aucun syndicat des marchands de la rue Laffitte et de la rue Richepanse s'est-il, hélas ! formé pour faire circuler par Gênes, Milan, Florence, Naples et Palerme une exposition des toiles des jeunes peintres qu'ils vendent le mieux à Paris, MM. Charles Guérin, Laprade, Lacoste, Dufrénoy, Marquet, Manguin, Picasso, Sue, Camoin, Girieud, Friesz, Vlaminck, Puy, Mmes Cousturier, Marval, Brémond, Delvolvé, Druon, pour leur faire connaître les œuvres vigoureuses des Seyssaud et des Bouche d'un si ardent accent latin, pour leur montrer comment s'est enrichi, exalté et affiné à Paris le talent des Diriks, des Anglada, des Tarkhoff et des Slavona ? Et cependant, s'il est un portraitiste opulent et voluptueux, élégant et spirituel devant lequel se plairaient à poser les dames de Venise et de Sienne, c'est Charles Guérin, héritier de Monticelli, subtil conciliateur du grand art plastique italien et de notre vibratile impressionnisme ; Dufrenoy, avec une magnificence savoureuse et digne des grands siècles, a peint cette Venise que, après Chateaubriand et George Sand, illustrèrent nos Maurice Barrès, nos Anna de Noailles et nos Henri de Régnier (2) ; Mme Cousturier est parmi les femmes le poète le plus chaleureux de la lumière méditerranéenne. M. Valtat, qui laisse les chaudes ondulations de l'atmosphère provençale se prolonger et chanter dans un dessin à la fois tumultueux et caressant en ces brûlants paysages de la Côte d'Azur où la terre avec ses pins et ses oliviers se met au diapason de lumière de la mer

(1) Catalogue du Salon pro-Musée Segantini, organisé dans la galerie d'art italien Grubiey, 14, rue de Richelieu, Paris.

(2) Maurice Barrès : *Du sang, de la volupté et de la mort*, Fasquelle, éd. ; — Comtesse Anna de Noailles : *la Domination*, C. Lévy, 1907 ; — Henri de Régnier : *la Peur de l'amour*, Editions du *Mercure de France*, 1908.

avec ses lames et ses écumes, mériterait que les Italiens le reconnussent pour maître : la bouillonnante sensualité de ce coloriste, dont le goût inné des Latins pour la mesure fait aussi un harmoniste du soleil, enseignerait le mieux quelle peinture correspond à la nature mi-européenne, mi-africaine de la péninsule.

Evidemment aussi il faut toujours se plaindre — pour le stimuler — de l'Etat, de nos systèmes parlementaristes de protection et de propagation de l'art : on ne peut manquer ici de déplorer une fois de plus que la villa Médicis ne recueille pas des hôtes plus capables de faire apprécier en la cité cosmopolite les facultés de notre race. Mais, au moins, en attendant d'agir avec quelque entente pour obtenir un meilleur rendement des institutions actuelles, faut-il féliciter nos députés avides d'économies d'avoir maintenu à Rome la maison de France : c'est une occasion de regretter que près de notre Luxembourg le gouvernement voisin n'entretienne point une maison d'Italie où elle réunirait des boursiers d'art : autant que nos futurs Carolus et la clientèle des Lefebvre d'admirer les Raphael et les Corrège, ils ont besoin d'étudier nos Gros, nos Delacroix, nos Géricault, nos Courbet, dont la verve héroïque correspond à l'âme moderne de l'Italie : ils y gagneraient plus de consistance dans le mouvement, plus de substance dans le coloris, plus de véracité dans l'inspiration.

Récemment l'on a même institué un prix de Rome littéraire : a-t-on entendu parler d'un prix de Paris dans la cité tévérine ? Il y a quelques mois, M. Clemenceau consacrait en quelque sorte officiellement l'hospitalité française au génie italien en acquérant pour l'Etat des œuvres du sculpteur impressionniste Medardo Rosso auquel la presse parisienne prodigua toujours parmi les polémiques le plus réconfortant enthousiasme ; comment ne pas regretter, cependant, que, pour les innombrables statues dont s'est historié le sol transalpin affranchi, les comités n'aient pas une seule fois songé appeler à un notable sculpteur français : il eût été précieux aux deux nations sœurs de voir rendre un hommage au grand républicain par le génie français exprimant dans les formes propres à notre sensibilité l'enthousiasme de notre peuple pour la vaillance libertaire de l'Italie ; après avoir admiré son monument à Hugo, on souhaite, on imagine un Garibaldi de Rodin, et le superbe talent méridional — martial et lyrique — d'Emile Bourdelle, si ma-

gnifiquement déployé dans cette Marseillaise de bronze qu'est *le Monument à la Guerre* de Montauban, excellerait à dresser sur une place de Dijon le souvenir qu'on y garde du défenseur de 1870.

§

A quelque chose malheur doit être bon. Les désastres de Sicile ont ému la France autant que s'ils eussent désolé la Provence ou le Roussillon. Jamais on n'a si fortement senti à quel point les deux nations étaient une même famille. Tandis que les maisons de commerce participent à la souscription nationale, les hommes de lettres n'auront-ils aucune initiative? Ne verrons-nous point se constituer à l'instar du comité franco-polonais qui s'organise en ce moment pour resserrer les liens entre la France d'aujourd'hui et la Pologne un comité franco-italien d'intellectuels? Voici de la noble besogne pour un Marinetti qui dépense de si riches dons et manie les deux langues avec une égale virtuosité, comme le prouvait hier sa *Conquête des Etoiles*, scintillante méditerranée de rythmes et de couleurs. Les membres parisiens de la société Dante Alighieri, un professeur de faculté comme M. Dejob ou M. Hauvette et un poète répandu comme M. Pierre de Bouchaud qui conférencient tour à tour à la Sorbonne et à Rome pour la Société des Etudes Italiennes, peuvent-ils se refuser à élargir leur programme pour la propagation de la littérature et de l'art contemporains ? Au moment où l'on médit avec tant d'injustice des Romantiques, ne voudraient-ils aller parler à Florence ou à Milan de ce que les Hugo, les Lamartine, les Musset et les Sand ont écrit pour la glorification européenne de l'Italie ? On a imaginé depuis quelques années dans les lycées les correspondances internationales : n'est-il point singulier qu'à la même époque les poètes qui convoitent le plus le prestige de Hugo renoncent aux grands thèmes humanitaires qu'offrent à leur inspiration les anniversaires, les traités d'alliance, les nobles infortunes désastreuses, pour célébrer le génie d'un peuple fraternel ! A l'exemple de Victor Hugo et de Vigny proclamant l'héroïsme des Grecs insurgés, tandis que Delacroix émouvait le public par un visage pathétique de vierge patriote sur les ruines de Missolonghi, à l'exemple de Leconte de Lisle exhortant les courages civiques devant le sacre de Paris en 1871, comment se fait-il qu'aucun de ceux qui condamnèrent le sym-

bolisme pour le flegmatisme « inhumain » de son esthétique d'art-pour-art n'ait rien publié sur Messine encore toute fumante de la ruée marine ?

Des deux côtés des Alpes, les jeunes générations littéraires gagneraient à s'affranchir tout entières de l'élégance composée que commande notre byzantinisme bourgeois, de leur classicisme de décadence où la sobriété n'est que la stylisation de la pauvreté d'inspiration et de la sécheresse, de cette sorte de nationalisme ignorantin qui les laisse se confiner dans le petit cercle mondain ou demi-mondain où l'observation est plus facile. Il apparaît, quand on lit le livre de M. Maurice Muret, que la nouvelle littérature italienne s'embarrasse encore de dandysme sous quelque forme de « néomachiavélisme ». A Paris on s'est dégagé du petit-naturalisme circonscrit aux descriptions patientes d'impasses poisseuses et de chétives bureaucraties, mais les plus généreux talents s'attardent encore trop longtemps, s'étiolent dans la compagnie exclusive des filles, des souteneurs, des étrangères de garnis, des dames à orchidées. Les grands problèmes, plus pathétiques qu'une biographie de courtisane, voire d'homme de lettres, de la renaissance de notre commerce, de l'expansion de notre mentalité persécutée par la calomnie politique et luthérienne, de l'élaboration d'une morale pour la démocratie semblent ne pas retenir notre attention.

A participer à l'initiative des sociétés de propagation on élargira son terrain d'enquête littéraire, on connaîtra une vie plus complexe, seule fortifiante, seule belle. Il ne s'agit plus de descendre farnienter sur les eaux mortes de Venise, mais d'entrer en contact à Milan, à Rome, à Trieste avec les hommes nouveaux de la plus grande Italie, qui doit être notre alliée pour l'expansion latine dans le monde en loyale, mais énergique concurrence avec l'expansion teutonique. L'utilisation de la houille blanche rend la valeur économique maxima aux pays latins où dormaient les plus hautes montagnes à l'heure même où commence à s'épuiser la houille noire, qui assura la suprématie industrialiste des Anglo-Saxons : corrélativement, les intellectuels n'utiliseront-ils pas les forces d'action trop longtemps assoupies à propager contre l'individualisme des tribus gloutonnes des Germains dépeintes par Taine dans ses origines de *la Littérature anglaise* le génie démocratique hérité des Hellènes par les Romains ? MARIUS-ARY LEBLOND.

LES DÉBUTS DE MARMONTEL

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Vers la moitié du XVIIIe siècle, arrivait à Toulouse un pauvre diable de Limousin, mâtiné d'Auvergnat, dont les vingt ans avaient déjà connu bien des vicissitudes. Né le 11 juillet 1723, dans la misérable arrière-boutique d'un tailleur d'habits de la petite paroisse de Bort, Jean-François Marmontel avait travaillé d'arrache-pied dès son plus jeune âge. Son labeur patient, opiniâtre, tenace, l'avait tout de suite signalé aux bonnes religieuses chez lesquelles il porta ses premières culottes fendues, et, dès qu'il sut lire et écrire, un prêtre de son village lui ouvrit les douceurs de la grammaire latine : il y mordit furieusement. Jean-François annonçait pour l'étude d'extraordinaires dispositions. Si bien qu'un beau matin il partit pour Mauriac, où les Jésuites, fort charitablement, s'efforcèrent d'instruire le mieux possible le futur encyclopédiste. Ses succès s'affirmèrent, et quelque temps après, il passait au collège de Clermont dont il devenait un des meilleurs élèves. La fortune semblait enfin récompenser tant d'acharnement ; mais de nouvelles épreuves allaient surgir. Voici que le père Marmontel a la mauvaise idée de mourir, et notre fort en thème retombe des hauteurs de sa rhétorique dans la plus plate réalité : certes, il aurait pu s'isoler dans les lettres, accepter égoïstement un poste que lui offrait l'évêque de Clermont... Mais non ! Il était chef de famille, il ne devait plus rien coûter à sa mère, il devait même l'aider à élever ses cinq autres enfants. Jean-François n'hésita pas : il abandonna Horace et Virgile, et il redevint tailleur.

Toutefois, il décida d'aller tailler des habits à Toulouse. La grande ville méridionale lui apparaissait comme le centre intellectuel, où, peut-être, en maniant l'aiguille, il trouverait à tirer parti de son savoir. Il ne se trompait pas.

Placé comme garçon chez un certain Lamanière, tailleur des Jésuites, il allait souvent dans leur collège porter des vête-

ments aux élèves et aux professeurs. Or, un jour, l'ancien disciple des Pères de Clermont trouve un jeune pensionnaire fort en peine pour venir à bout d'un thème. Le thème! C'était le triomphe de Marmontel! En quelques minutes, il corrigea le devoir en un latin si élégant que le maître émerveillé voulut aussitôt voir l'auteur de la correction. Il lui démontra qu'il était déplorable de voir un latiniste de sa force se confiner dans un métier de cul-de-jatte, il l'engagea à continuer ses études, et, pour cela, lui procura une place de précepteur dans une maison bourgeoise (1).

Jean-François était rendu à la littérature. Il n'allait plus l'abandonner. Bientôt, il était chargé de professer la philosophie chez les Bernardins, et ses compatriotes, les étudiants limousins, l'appelèrent auprès d'eux, et lui donnèrent une place dans leur collège Sainte-Catherine : ce collège, fondé en 1382 par Pierre de Selve, cardinal de Pampelune, neveu d'Innocent VI, donnait le logement et 200 livres de revenu pendant cinq années d'études. Le futur auteur des *Incas* était à l'abri du besoin.

Mais c'était un bon fils : il trouvait qu'il n'avait jamais assez de subsides à envoyer à sa mère; et, pour augmenter ses ressources, il s'avisa d'un autre moyen.

Ce moyen, il nous l'a révélé dans ses *Mémoires :*

En feuilletant par hasard un recueil des pièces couronnées par l'Académie des Jeux-Floraux, dit-il, je fus frappé de la richesse des prix qu'elle distribuait. C'étaient des fleurs d'or et d'argent. Je ne fus pas émerveillé de même de la beauté des pièces qui remportaient ces prix, et il me parut assez facile de faire mieux. Je pensais au plaisir d'envoyer à ma mère de ces bouquets d'or et d'argent et au plaisir qu'elle aurait elle-même à les recevoir de ma main. De là me vint l'idée d'être poète.

En effet, quoi de plus naturel? Il avait bien taillé des habits, il avait fait des vers latins, quelle raison l'empêcherait de triompher dans la poésie française? Il suffisait d'en prendre les moyens. Pour cela, il courut acheter deux livres : un manuel de prosodie et, sur les conseils du libraire, un exem-

(1) Tous ces détails sont extraits de l'éloge funèbre de Marmontel, que l'abbé Ostende Taverne, prêtre marié, prononça, le 30 germinal an VIII, devant la Société littéraire de Toulouse, *le Lycée*.

place des *Odes* de Jean-Baptiste Rousseau ; avec cela, j'ose le dire, il était lesté.

L'ode est le genre le mieux récompensé aux Jeux Floraux : une amarante d'or, d'une valeur de 400 francs, créée par les libéralités de Louis XIV. Rien d'étonnant à ce que Marmontel s'évertuât donc tout d'abord dans le genre lyrique. Il nous l'a avoué lui-même, ce qui l'embarrassa surtout, ce fut le choix du sujet, car il aurait chanté n'importe quoi, à l'aide de sa prosodie et de son Jean-Baptiste. Enfin, de ses fécondes méditations sortit un chef-d'œuvre burlesque sur *l'Invention de la Poudre à canon.*

> Toi qu'une infernale Euménide
> Pétrit de ses sanglantes mains...

Il s'est bien gardé d'en léguer le texte à la postérité ; mais nous l'avons repêché dans les archives des Jeux Floraux et nous lui devons quelques moments de gaîté.

L'idée dominante de ce morceau lyrique est digne de la Palisse ; c'est celle-ci : Que se serait-il passé, mon Dieu, si l'Antiquité avait connu la poudre ? Tout Homère, tout Virgile, tous nos bons auteurs en auraient été bouleversés. Le terrible Diomède aurait été tué peut-être d'un coup de canon, « d'un globe homicide » ; la guerre de Troie aurait certainement changé de face, et le fameux cheval n'aurait pas été inventé... Quel dommage ! C'est ce que signifie sans doute le charabia suivant :

> Malgré sa fureur inflexible,
> Le Troyen, long-tems indompté,
> Eût été toûjours invincible
> Avec moins de crédulité :
> Mais jamais le vaillant Ulisse
> Eût-il employé l'Artifice
> Pour détruire ses Murs fameux,
> S'il eût eu l'usage funeste
> D'un don que le Courroux céleste
> Ne destinoit qu'à ses Neveux ?

Quand il eut achevé cette ode, Jean-François fut extrêmement satisfait de lui-même. « Je ne revenais pas de mon étonnement, dit-il, d'avoir fait une ode si belle. Je me la récitais dans l'ivresse de l'enthousiasme et de l'amour-propre, et, en la portant au concours, je n'avais aucun doute qu'elle ne remportât le prix. »

L'Académie des Jeux-Floraux n'en jugea pas ainsi. Elle estima que son auteur n'avait nullement inventé la poudre, et, au lieu de l'amarante d'or souhaitée, elle accorda une simple mention à l'œuvre de M. Marc Montel (*sic*), étudiant en philosophie à Toulouse, du lieu de Bort-en-Limosin. C'est ainsi qu'elle figure au palmarès de 1743.

La déception fut rude pour ce pauvre Marc Montel. Il s'indigna et en appela à Voltaire, qui, quatre ans plus tard, allait appartenir à l'Académie des Jeux-Floraux (1). Voltaire accueillait volontiers les jeunes poètes, et le rôle de juge suprême du Parnasse lui agréait. Il consola le candidat évincé en lui assurant que son ode était excellente, et il lui envoya même un exemplaire de ses œuvres corrigé de sa main. Ce fut une belle revanche, et le jeune professeur des Bernardins courut la ville et les collèges avec ces précieux documents.

Il dut les porter, sans doute, au milieu des étudiants qui composaient avec lui, à Toulouse, un singulier groupe littéraire, intitulé : « l'Académie des galetas. » Là, on commenta les éloges de Voltaire, et l'on déclara que les Jeux-Floraux étaient une assemblée d'aveugles chargés de discerner des couleurs.

Ensuite, cette effervescence calmée, Jean-François, avec la logique ordinaire de la vanité, commença à se préparer pour le concours de 1744.

§

Il voulut frapper un grand coup. Il adressa aux Mainteneurs une ode, un poème et une idylle.

L'idylle seule, intitulée *l'Eglogue*, remporta le prix, un souci d'argent, et l'on se demande encore pourquoi. Il est question, là-dedans, de Fontenelle (2), le moins bucolique des hommes, et il est peint sous les traits de Daphnis :

> Daphnis qui sur ces bords vainquit tant de cruelles,

et il est encouragé à chanter par une « Nimphe » qui le compare à Virgile et à Théocrite. On ne peut s'imaginer à quel point M. de Fontenelle excite cette « Nimphe » :

> Les tendres Mouvemens dont elle est animée,

(1) Des lettres de maîtrise furent, en effet, décernées à Voltaire, le 4 juin 1747.

(2) On connaît le mot de Mme de Tencin, qui lui disait en lui mettant la main sur le cœur : « C'est encore de la cervelle que vous avez là. »

Malgré ses vains efforts, éclatent dans ses yeux.
Daphnis le voit : l'Amour le rend Audacieux :
Tout semble le flater... Mais la Nimphe champêtre
Se dérobe aux Transpors que l'Amour faisoit naître.
Je suis tendre, dit-elle, et tes regards sont doux :
Tu serois indiscret : Berger, séparons-nous.

Tel est ce morceau, d'autant plus ridicule qu'à cette époque Marmontel poursuivait au collège Sainte-Catherine ses études sacerdotales, et que, s'il avait renoncé au noviciat des Jésuites, il n'en portait pas moins la soutane et se destinait à l'Eglise. Mais, en ce temps-là, de tels contrastes n'étonnaient personne, et les Jeux Floraux voyaient sans sourciller M. l'abbé Robin de la Tremblaye célébrer *les Charmes de l'Amour conjugal* ou rimer une épître intitulée : *Sur le Serin que j'envoyai à Julie*.

D'ailleurs, les deux autres envois de l'abbé Marmontel étaient plutôt austères : son ode, *la Vengeance*, écrite peut-être en souvenir de sa colère de l'année précédente, n'est qu'un obscur galimatias :

Son œil ardent et farouche
Darde au loin un mortel poison.

Vers la fin, il semble faire allusion à la peine de mort :

Le Ciel n'est point inexorable :
Vous permet-il d'être inhumains ?

La pièce fut laissée dans l'oubli ; elle le méritait. Le poème obtint la même destinée, et vraiment c'était injuste, car il sort de la banalité.

Hanté par les sujets scientifiques (1), comme M. Sully-Pru-

(1) Ce goût a dû être développé chez Marmontel par les travaux d'une Société des Sciences qui existait à cette époque à Toulouse, et qu'il estimait beaucoup. En juillet 1744, des couplets coururent contre elle. Aussitôt (8 juillet), il écrivit à cette Société pour se disculper :

« Je viens d'apprendre qu'on m'impute des couplets dirigés contre une Société respectable. J'ai été accablé de cette nouvelle sans en être surpris. Mes ennemis ont pu me rendre ce mauvais service. Je puis vous assurer que je n'ai aucune part à cette critique. Je respecte trop ceux qu'elle attaque pour oser jamais censurer leurs ouvrages. J'ai tâché d'exprimer, dans une épître adressée à Messieurs de la Société des Sciences, quels sont mes sentiments... L'impatience où je suis de vous dissuader m'empêche d'y mettre la dernière main. »

La Société le remercia, en lui affirmant qu'elle ne l'avait jamais soupçonné. Malheureusement, nous n'avons pu retrouver les vers que Marmontel adressa aux savants toulousains. Ils devaient être certainement réjouissants (voir à ce sujet les intéressants documents réunis par M. E. Lapierre, sur *l'Histoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, depuis les origines (1640) jusqu'à la Révolution (Toulouse, Privat, 1908).

dhomme, Jean-François y a doctement apothéosé... *la Phisique expérimentale !* Il en trace le plus séduisant portrait. « C'est une déité fort imposante », nous dit il ;

> Son front étoit chênu, ses Traits majestueux,
> Son Œil fixe et perçant, Son Corps mâle et nerveux.
> Auprès d'elle, on voyoit l'altiére Astronomie ;
> Sur elle, en l'embrassant, s'appuyoit la Chimie.

Après ce touchant début, défile toute une série d'extravagants rébus qui ont dû coûter beaucoup de mal au jeune étudiant ecclésiastique, et qui, par avance, défient toutes les périphrases de Jacques Delille. Tout y est : voici la « suspension des Liqueurs, que les Anciens attribuoient à l'horreur de la Nature pour le Vuide » :

> De la Main du Travail façonnez et polis,
> Mille Tuyaux divers sont dressez et remplis...

Voici le Baromètre :

> D'un Fossile inconstant la Colonne élevée
> Marque des beaux Jours la fuite et l'arrivée...

Le Thermomètre :

> ... Les fermens d'une Liqueur subtile
> Tracent de la Chaleur une Régle facile, etc., etc. (1).

— Mais voici bien autre chose ; ce poème de 1744 contient comme une esquisse grossière de la théorie microbienne ! Quand il arrive à nous parler du Verre, Marmontel nous expose en effet :

> Tu peux, dit la Déesse, avec un tel secours (b),
> Du Sang des Animaux connoître enfin le cours,
> Le voir fuir loin du Cœur, et détournant sa course
> Par un nouveau canal remonter vers sa source,
> Découvrir le Poison dont il est infecté (c),
> Et lui rendre le calme avec sa pureté (d).

Ce qu'il éclaire par les notes suivantes :

(b) Au moyen de la Réfraction de la Lumiére dans le Verre on voit circuler le Sang dans le Corps de plusieurs Animaux.

c) Quelques Médécins ont découvert avec le Microscope de

(1) Nous respectons scrupuleusement dans toutes ces citations la ponctuation, l'orthographe, l'emploi continuel des majuscules. On remarquera surtout la fréquence des accents aigus commandés peut-être par la prononciation languedocienne.

petits Insectes dans le Sang, et c'est à leurs mouvemens qu'ils attribuënt la cause des Maladies.

6° On a observé que les Insectes s'irritent lorsqu'on jette dans le Sang des Poudres vénimeuses; & qu'ils se calment, lorsqu'on y jette le Contre-Poison.

Quoi qu'il en soit des opinions médicales de Marmontel, l'Académie des Jeux-Floraux leur préféra les ébats de Fontenelle et des « Nimphes ». Et, malgré ses échecs, Jean-François se retira du Concours avec le Souci qui valait bien 200 livres. Il ne paraît point qu'il se plaignit.

§

Nous arrivons à l'année 1745, qui marqua pour lui une véritable victoire. Couronné par l'Académie de Montauban, il obtint en même temps aux Jeux-Floraux, à la fois, la Violette d'argent pour un poème immédiatement au-dessous de zéro : *la Jonction des Mers par Hercule*, une Eglantine d'argent pour un autre poème, *l'Incarnation du Verbe*, que le jeune clerc avait littéralement lardé, en notes, de citations des Livres Saints, et enfin le Souci, prix d'une idylle, *Philis à Mme la C. D. P.* (1), qui n'a rien d'ecclésiastique, et où l'on découvre plus d'intentions gaillardes que de jolis vers. On peut cependant citer ceux-ci :

Tout lui parle aux jardins des Charmes de l'Amour,
Un ruisseau qui s'égare et dans un long détour
Caresse en gazouillant les Plantes qu'il arrose,
Un Papillon caché dans le sein d'une rose,
Qui, par mille baisers en fane les couleurs,
Les Zéphirs empressés à colorer les fleurs
Sont aux yeux de Philis des leçons de tendresse...

Il faut passer vite. On trouvera plus d'intérêt peut-être aux autres morceaux, qui n'obtinrent qu'une simple mention : *l'Origine du Fard*, idylle, où, pour calmer Vénus qui craint de ne plus séduire Mars revenant de la guerre, l'Amour vole emprunter ses plus vives couleurs à l'arc-en-ciel pour en maquiller agréablement la déesse ; et enfin l'ode sur... *la Santé*. On voit que, cette année-là, le jeune lauréat avait criblé l'Académie de ses envois.

(1) La Comtesse de Peyre. Cf à ce sujet une remarquable étude de M. J. de Lahondès : *Marmontel aux Jeux-Floraux* (*Revue des Pyrénées*, 4e trimestre 1906, p. 507, Toulouse, Privat).

Cette ode sur *la Santé* paraîtrait tout à fait absurde, si l'on ne se rappelait qu'on était en 1745, et qu'à cette époque tous les poètes exaltaient à qui mieux mieux la convalescence de Louis XV. Marmontel finit, lui aussi, par y arriver, mais auparavant il développe le sujet général qu'il a choisi au moyen d'un lyrisme bouffon. Il invoque la Santé avec une heureuse naïveté.

... O Santé florissante,
A mon Ame languissante
Tu rends la Sérénité.

Reste auprès de moi, dans ma demeure, lui dit-il ; mais s'il m'arrive de partir en voyage,

Santé, vole sur mes traces !

Et les vers comiques se déroulent, reflétant encore parfois les idées médicales et philosophiques de l'auteur :

L'Embonpoint et la Jeunesse
Prennent soin de tes Appas...

Les « appas » de la Santé !

Sous un berceau de verdure
Tu vois de jeunes Amans
De l'Innocente Nature
Suivre les doux Mouvemens...

Il était hanté par ces « Mouvemens », le professeur des Bernardins !

Que sous des Lambris coupables (1)
Les Mortels effeminez
Aiment à charger leurs Tables
De Poisons assaisonnez ;
Que sur le Myrthe et la Rose
Un Sybarite repose ;
Le Luxe abrège ses ans.
Je me borne à la Nature :
Une Vie austère et pure
Me prolonge tes Présens.

L'Académie des Jeux-Floraux eut donc raison de refuser encore à Marmontel le prix de l'Ode. D'ailleurs, il ne lui en voulut point. Il retirait du concours, cette année-là, sept cents

(1) On a remarqué que Marmontel accompagnait ses pièces de notes minutieuses pour les défendre par avance contre toutes les critiques. Pour ce vers, il a mis au bas de la page : « Boileau a dit : *Un fat effeminé*, et on a justifié cette Epithète. »

livres de prix et une renommée provinciale dont il fut absolument enivré. On sait comment il l'a raconté dans ses « Mémoires ».

Je me rendis à l'assemblée, avec des tressaillements de vanité que je n'ai pu me rappeller depuis sans confusion et sans pitié de ma jeunesse. Ce fut bien pis lorsque je fus chargé de mes fleurs et de mes couronnes. Mais quel est le poète de vingt ans à qui pareille chose n'eût pas tourné la tête ?

On fait silence dans la salle ; et après l'éloge de Clémence-Isaure, fondatrice des Jeux-Floraux, éloge inépuisable prononcé tous les ans au pied de sa statue (1), vient la distribution des prix. On annonce d'abord que celui de l'ode est réservé (2). Or, on savait que j'avais mis une ode au concours, on savait que j'étais l'auteur d'une idylle non couronnée (3) ; on me plaignait et je me laissais plaindre. Alors on nomme à haute voix le poème auquel le prix est accordé (4), et à ces mots : *que l'auteur s'avance*, je me lève, j'approche et je reçois le prix. On applaudit comme de coutume, et j'entends dire autour de moi : « Il en a manqué deux, il ne manque pas le troisième ; il a plus d'une corde et plus d'une flèche à son arc. » Je vais modestement me rasseoir au bruit des fanfares, mais bientôt on entend l'annonce du second poème auquel l'Académie a cru devoir, dit-elle, adjuger le prix d'éloquence au lieu de le réserver (5). L'auteur est appelé, et c'est encore moi qui me lève. Les applaudissements redoublent et la lecture de ce poème est écoutée avec la même complaisance et la même faveur que celle du premier. Je m'étais remis à ma place, lorsque l'idylle fut proclamée et l'auteur invité à venir recevoir le prix (6). On me voit lever pour la troisième fois. Alors, si j'avais fait *Cinna*, *Athalie* et *Zaïre*, je n'aurais pu être plus applaudi. L'effervescence des esprits fut extrême ; les hommes à travers la foule me portaient sur les mains, les femmes m'embrassaient...

Ce récit ne peut exciter qu'un sourire. Cependant, il s'est trouvé dans le corps des Jeux-Floraux un homme pour le prendre au tragique, et sa bilieuse réfutation a doublé le prix des vantardises de Marmontel. Dans ses *Mémoires pour servir à*

(1) Cet usage continue encore de nos jours. L'année dernière, l'éloge de Clémence-Isaure a été prononcé par M. René Doumic, maître ès Jeux-Floraux.

(2) L'Ode sur la *Santé*. Il est exact que le prix fut réservé. Cette année-là, Marmontel, avec son triple succès, fut *le seul* poète couronné aux Jeux-Floraux. Il ne faut donc pas s'étonner de sa joie et des invraisemblances qui ont été relevées dans son récit.

(3) *L'Origine du Fard.*

(4) *La Jonction des Mers par Hercule.*

(5) *L'Incarnation du Verbe.*

(6) *Philis à Mme la C. D. P.*

l'histoire des Jeux-Floraux, publiés en 1813, M. Poitevin-Peitavi, secrétaire-perpétuel, a protesté avec indignation contre les dires de son collègue de l'Académie Française (1). Il prouve par a + b que la fameuse ovation du 3 mai 1745 n'a pas pu avoir lieu ; il en donne très sérieusement plusieurs bonnes raisons :

1° *La disposition de la salle.* Le grand consistoire de l'hôtel de ville, où se faisait la distribution des prix, dit-il, était une salle d'audience, semblable à celle de toutes les cours de justice, où sont les *hauts sièges* pour les juges, et les *sièges inférieurs* pour les gens du roi. Sur ces sièges inférieurs étaient placés le chancelier, les mainteneurs, les maîtres et les capitouls-badles (2). Dans le barreau et dans l'intérieur du parquet étaient les membres des autres académies et les autres personnes considérables invitées à la fête, et les auteurs qui devaient être couronnées. Les dames étaient sur les deux rangs de hauts sièges formant un amphithéâtre. Le reste de la salle hors du parquet était pour le public. La foule y était grande ; il devait être difficile de la traverser ; mais il n'y avait point de femmes, et ce n'était pas là non plus qu'étaient les auteurs qu'on devait couronner.

Après ces précisions, il est difficile de croire Marmontel ; placé dans le barreau réservé aux lauréats, il n'avait eu qu'à traverser le parquet pour arriver à l'angle où était placé le chancelier de l'Académie et recevoir les fleurs qui lui étaient destinées : à peine quelques pas à faire entre des rangées de sièges où le passage n'était ni pénible ni difficile.

Et, d'ailleurs, en supposant même que notre poète se fût placé par erreur hors du parquet ou qu'un mouvement irrésistible ait secoué l'assemblée à son aspect, son récit n'en est pas moins inadmissible, car M. Poitevin-Peitavi a d'autres objections à lui opposer.

2° *Les usages.* — « On conçoit, dit-il, qu'un enfant de six ou sept ans [pas davantage], qui, dans son école, a obtenu un grand succès, soit

(1) Philippe-Vincent Poitevin-Peitavi (1742-1818), tour à tour avocat et professeur de belles-lettres, avait été arrêté comme suspect sous la Terreur. Il employa ses seize mois d'incarcération à une traduction du Tasse qui stupéfia tellement le Comité révolutionnaire qu'il le remit en liberté en disant : « Ce citoyen peut rendre d'utiles services, s'il emploie ses grands talents au profit de la chose publique ». On n'en avait pas dit autant d'André Chénier. — Sous l'empire, Peitavi travailla énergiquement à relever les Jeux-Floraux, auxquels il appartenait depuis 1785. Il fut des amis de Soumet, de Chênedolle, de Millevoye, de Jules de Rességuier, de ceux qui préparèrent l'avènement du premier Romantisme; mais il mourut en 18[illegible] avant de connaître Hugo.

(2) Représentants de la municipalité.

embrassé par sa mère, ses autres parentes et leurs amies, appelées pour relever son triomphe et pour partager la joie de sa famille »... Mais, ici, s'est-on jamais permis de pareilles incartades, « dans une séance publique et solennelle, où tout le monde s'observe avec attention, dans une grande ville où chacun savait tenir son rang » ?

Allons donc !

3° *La décence des dames de Toulouse.* Ce qui horripile M. Poitevin-Peitavi, c'est que ce grand flandrin de Jean-François se vante d'avoir été embrassé par « les belles et honnestes dames » qui répondent aux invitations des Jeux-Floraux. « On ne concevra jamais, affirme-t-il, que des femmes, appartenant aux premières classes de la société toulousaine, se soient jetées au cou d'un jeune homme de vingt-deux ans pour le féliciter de ses succès littéraires. » Cet argument nous semble un des plus décisifs.

4° *La sévérité du clergé languedocien en 1745.* — M. Poitevin-Peitavi nous prie encore de considérer que Marmontel lui-même n'aurait pu se prêter à de pareils transports. « C'était un clerc tonsuré, en soutane et en manteau long ; il était astreint à des règles de décence et de réserve qui étaient plus sévères à Toulouse que partout ailleurs, sous la discipline de M. La Roche-Aymond (*sic*) et sous la surveillance de son promoteur M. Goutelongue, avec qui Marmontel nous apprend qu'il avait des relations particulières. » Ceci nous touche moins, car enfin ce clerc tonsuré, en soutane et en manteau long, ne s'était guère embarrassé de MM. la Roche-Aymond et Goutelongue, pour envoyer à Mme la Comtesse de Peyre des vers sensiblement égrillards...

5° *La médiocrité des succès de Marmontel.* Aussi voit-on apparaître un dernier argument. Il n'est pas plus juste que les précédents, mais il est certainement plus drôle. M. Poitevin-Peitavi nous dit : « Ce qui démontre que cette ovation inconvenante n'a pas eu lieu, c'est qu'elle n'avait pas sa raison d'être. Après tout, de quoi était-il question? Pourquoi tant de bruit ? Il ne s'agissait que de trois prix inférieurs, de trois fleurs d'argent ; et l'on savait que Marmontel avait fait trois tentatives inutiles pour conquérir l'amarante d'or. Mais on avait vu bien d'autres triomphateurs, plus brillants que cela, dans cette « lyce ». Tenez ! Le Père Théodore Lombart, jésuite, reçu maître ès-Jeux-Floraux en 1742, a remporté trois fois les

quatre fleurs d'or et d'argent... Eh bien ! Il n'a jamais été ni *embrassé, ni porté sur les mains!* »

L'exemple, évidemment, est fort. Mais il faudrait être sûr cependant que les dames de Toulouse ne préféraient pas un petit professeur des Bernardins à un Jésuite, et, avant d'embrasser, comparaient les palmarès.

§

Les dénégations tardives de Poitevin-Peitavi n'ont pas arrêté la gloire de Marmontel. Dès octobre 1745, il avait jeté le froc aux orties et, sur l'appel de Voltaire, il avait gagné la Capitale, où le succès couronna rapidement les efforts de l'ancien petit tailleur d'habits.

Lauréat de l'Académie Française en 1746 et 1747, il se décida à aborder le théâtre avec *Denys le Tyran*, tragédie que le Théâtre-Français donna en 1748, avec de tels applaudissements qu'on dut le traîner sur la scène à la fin de la pièce. L'année suivante, on lui jouait une autre tragédie, *Aristomène*, qui lui ouvrit à Paris les salons des financiers jaloux de montrer à leurs convives l'auteur du jour, et aussi les cercles intimes des dames qui se piquaient de littérature. Il avait à peine vingt-cinq ans et il était déjà largement payé de ses dures années d'enfance et d'adolescence.

Toutefois, au milieu de sa vie brillante et facile, un regret le poursuivait encore. Le croirait-on ? Cette amarante d'or, prix de l'Ode, qu'il avait ambitionnée tout d'abord en concourant aux Jeux-Floraux, il ne l'avait jamais conquise. Devrait-il donc se retirer vaincu de la lutte ? Non, il ne pouvait l'accepter. Et il rima des strophes lyriques sur *la Chasse*, qu'il présenta au concours de l'Académie Toulousaine en 1749

Oh ! ce n'était point un chef-d'œuvre, et cette ode n'était pas notablement meilleure que celles sur *la Santé*, *la Vengance* ou *la Poudre*. On y entendait de singuliers cors de chasse :

... Les bois gémissent
Des sons de l'airain tortueux.

Mais, vers la fin, on s'attendrit, comme il convenait alors, au récit des malheurs du lièvre, qui

tombe avec un cri perçant

et de la colombe, et du cerf et de la biche fidèle. Puis, on peut supposer sans calomnie que le secret académique fut mal gardé. Les Mainteneurs avaient, sans aucun doute, le droit et même le devoir de se montrer plus indulgents envers l'ami de Voltaire, l'auteur acclamé de *Denys le Tyran* et d'*Aristomène* qu'envers le petit Marc Montel, du lieu de Bort en Limosin. Ils lui donnèrent avec empressement l'amarante d'or qu'il convoitait.

Malgré cette victoire, Marmontel n'avait point un droit absolu aux lettres de maîtrise : mais sa rapide notoriété les lui méritait largement et l'on s'empressa de les lui accorder dès sa demande, le 6 juillet 1749.

— Il ne paraît pas avoir été très reconnaissant envers les Jeux-Floraux (1). Jamais il n'y reparut, et dans ses « Mémoires » il les persifle agréablement. Vers 1755, il revint à Toulouse, mais ne chercha à voir aucun Mainteneur.

Nous fûmes reçus, dit-il, par un ami intime de Mme Goulard, M. de Saint-Amand (2), homme de l'ancien temps pour la franchise et la politesse, et qui, dans cette ville, occupait un très-bon emploi. Pour moi je n'y retrouvai plus aucune de mes connaissances. J'eus même de la peine à reconnaître la ville, tant les objets de comparaison et l'habitude de voir Paris la rapetissaient à mes yeux.

Evidemment c'était un ingrat. Auteur de *Cléopâtre*, où rampa l'aspic de Vaucanson, des *Héraclides*, d'*Egyptus*, protégé de la Pompadour, choyé par les femmes, passant de Mlle Navarre, qu'il avait enlevée au maréchal de Saxe, à Mlle Clairon, pour passer à Mlle Verrière qu'il enlève encore au vainqueur de Fontenoy, joli garçon, le nez à l'aventure et le sourire avantageux, il n'aimait plus à se retourner vers son passé ; le Midi lui rappelait trop la petite boutique de Bort, et le pauvre collège où il se nourrissait toute la semaine « d'un gros pain de seigle, d'un petit fromage, d'un morceau de lard, de deux

(1) En tout cas, il conserva les meilleures relations avec l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Dès qu'il eut obtenu la direction du *Mercure de France* (1758), il écrivit à cette Académie pour le lui annoncer, et pour lui demander de vouloir bien lui faire part de ses travaux et de ses découvertes. On lui promit de lui donner la préférence sur les autres journaux (cf. *Histoire de l'Académie des Sc., Inscript. et Bel.-Let. de Toulouse* (1640-1793), par E. Lapierre, Toulouse, Privat, 1908).

(2) M. de Saint-Amand était receveur-général du tabac à Toulouse et en Languedoc. C'était aussi un savant numismate auquel l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse doit un fort beau médaillier conservé au Musée Saint-Raymond. Cette Académie possède de lui également un portrait intéressant.

ou trois livres de bœuf et d'une dizaine de pommes (1) » ; à Toulouse, il se revoyait arrivant à califourchon sur un mulet, à la fois ridicule et courbaturé, puis se privant de tout, cherchant sa vie comme il le pouvait, pour épargner à sa mère les quatre ou cinq louis qu'il coûtait par an ; les Jeux-Floraux eux-mêmes n'offraient à sa mémoire que le souvenir d'âpres devoirs « rimés malgré Minerve », source de plus de déceptions que de joies... Il ne tenait par aucune fibre à la province qui avait encouragé ses débuts. Décidément, je crois, avec Poitevin-Peitavi, que les dames de Toulouse ne l'avaient point embrassé.

ARMAND PRAVIEL.

(1) *Mémoires.*

CROQUIS D'ESPAGNE

—

GIBRALTAR

Lion dompté, couché dans la mer, et dardant
Le regard en feu de tes grands phares tournants,
Tu veilles! Gibraltar!
Mais les eucalyptus
Se balancent au vent salé de l'Atlantique
Et la nuit est déjà belle en Afrique.



CADIX

Elle semble posée sur les flots. Ile? Ville?
Immatérielle, toute blanche et fabuleuse.
— Mer! — Retiens l'assaut de tes vagues furieuses,
N'anéantis pas cette coquille de nacre...



A L'ABENCÉRAGE

Dans l'enchantement du palais mauresque
Doux comme l'oubli,
Je sais un jardin, où dort l'arabesque
Docile du buis.

Je sais une cour étroite, odorante
Et de grands cyprès...
— En vain, j'ai cherché ton ombre dolente
Par tout le palais.

Mais un tombeau blanc, sur une autre côte,
M'évoque soudain
Entre un figuier vert et des palmes hautes
Le ciel africain...



CORDOUE

Sur le porche, jadis si fier, de tes aïeux
Les lions sont brisés et l'écusson s'efface.
Le jardin, qui plaisait aux femmes de ta race,
Meurt, de mousse et d'ennui, sous des arbres trop vieux.

Mais qu'importe. Voilà, sous le ciel dur et bleu,
Une fille, portant sa jarre sur la hanche.
Elle est brune, cambrée, et sur la route blanche,
Elle passe, des géraniums dans les cheveux.



CORDOUE

L'herbe feutre nos pas, midi dort sur Cordoue ;
Sur les toits coloriés le soleil fait la roue ;
Les maisons sont en bleu, en rose, en jaune doux.

Les murs de la mosquée, ardents comme du cuivre,
Cachent des parfums si pesants et si troublants
Que tous les vents qui passent dans les orangers sont ivres.

Derrière les battants farouches, lourds de fer,
Des portes de palais, on sait des jardins verts
Abandonnés, touffus, pleins de roses grimpantes.

Une troupe d'enfants mime la corrida
Dans un patio fleuri. Le carton de Goya
Avait moins de couleur et moins de pittoresque

Et toi, fille drapée d'un châle, qui passais,
De ton chignon luisant s'échappaient des œillets,
Les œillets incomparables d'Andalousie.



TOLÈDE

Le soir a réveillé tous les feux de Tolède,
L'âpre ravin resplendit,
La ville en cuivre luit devant le ciel en fête,
Mais pourtant le jour fléchit,

Et, tout à l'heure, vers les ruelles farouches,
Le crépuscule va monter :
Le silence l'attend, une main sur la bouche,
Au seuil des palais outragés

Dont un mendiant a fermé la lourde porte...
Tolède, de pierre et de vent,
Comme une longue épine aiguë, je t'emporte
Enfoncée dans mon cœur ardent !



SAN FERNANDO

Toute la plaine était en salines,
En étincelantes montagnes blanches,
La ville était basse, fraîche, aérée,
Toute en grilles vertes, en façades blanches.

De l'herbe poussait dans toutes les rues,
Droites, nettes, claires, en pente légère,
Qui s'ouvraient comme des fenêtres imprévues
Sur ce bizarre paysage salé.

Plus que l'éclat vert et blanc, que la grâce de la ville,
La voix nostalgique du proche Océan
A ce pays d'implacable lumière
Prête un indéfinissable accent :

San Fernando! Du soleil et du silence!



CORRIDA

Le taureau est entré dans l'arène brûlée
Que les grands châles vifs parent de folles fleurs,
Les paillettes brillaient à l'ardente journée
Quand le taureau beugla de haine et de terreur.

Les flammes alternées de capes rouges lèchent
La bête, qui bondit, manque, fonce à nouveau ;
Le doux sable d'or clair et plein de soleil sèche
Le sang qui coule des blessures du taureau.

Voilà maintenant que le matador s'avance,
L'acier nu, dans sa main, est un mince rayon,
Il s'approche. L'arène halète de silence.

Les femmes sont debout, on s'écrase au balcon :
Un éclair, déchaînant les clameurs de la foule :
Lourdement, dans les cris, le grand taureau s'écroule.



AVILA

Avec toutes ses tours, avec ses murs massifs
Si puérilement farouche, elle a l'air
(Grâce à cette inouïe transparence de l'air)
Peinte dans un missel par quelque primitif.

O passionnément pittoresque guerrière, tu prends tout l'éclat
Du couchant pour parer tes sombres maisons,
Et le soleil est une boule d'or, au blason
(Qui porte treize boules) des seigneurs d'Avila.



FONTARABIE

Allons en automne en Fontarabie
Quand le soleil dort sur le pays basque,
Un jour où la folle mer a son masque
De sérénité candide et ravie.

Couchons-nous parmi l'ocre de la grève
Où viennent mourir les chansons d'Espagne...
... Les chèvres sont tout en haut des montagnes;
Le vent est tombé, et le jour s'achève.

Allons en automne à Fontarabie
Respirer l'odeur des pins sur la plage...
... Le soleil est bas, et mon cœur est sage...
Je t'écouterai, distraite et ravie. —

[illegible]



MAURICE BARRÈS

IMMANENCE ET TRANSCENDANCE EN MATIÈRE RELIGIEUSE

—

L'immanence et la transcendance ont déjà une petite histoire. Dans ces dernières années, elles ont défrayé, pour une bonne part, les polémiques religieuses et l'on peut même dire que l'apologétique s'y est en quelque sorte enlisée. En réprouvant ce que l'immanence peut avoir d'excessif, la dernière Encyclique ne pouvait manquer de souligner l'importance du débat auquel nous venons d'assister, et de frapper en même temps l'attention publique. On a sans doute protesté contre les malentendus, mais ces protestations mêmes montrent combien on s'était engagé à fond dans la question, et combien aussi on y avait suspendu la direction d'un vaste mouvement de pensée religieuse. Le public n'a peut-être pas saisi toute la gravité du problème. Et cependant il ne s'agissait de rien moins que de l'orientation à imprimer à la démonstration de la vérité chrétienne ; et si l'on s'accordait sur le but à atteindre, on ne s'entendait pas sur les voies à suivre. On aspirait à conjurer une des crises de l'âme moderne et, sous l'empire de cette préoccupation, on se demandait où l'on pourrait trouver le remède. La philosophie était le suprême espoir, mais comme elle est riche en solutions, on en utilisait les ressources avec beaucoup d'ingéniosité.

Il n'entre pas dans mes intentions de décrire les phases successives de la lutte. Cette tâche appartient à l'historien. Je me propose uniquement de donner un aperçu synthétique de la question et d'en coordonner, en une vue d'ensemble, les divers éléments. Le lecteur s'y intéressera d'autant plus qu'il pourra lui-même apprécier l'avantage des positions et la valeur des motifs, pour lesquels on s'y est établi.

I

La méthode est la première des conditions de toute discussion et de toute exposition scientifique. Elle est pour l'esprit

un fil conducteur qui le dirige à travers la masse des idées, qu'on soumet à son jugement et à son contrôle, et, en le dirigeant, elle lui facilite sa tâche et en garantit le succès. Les termes « immanence et transcendance » sont susceptibles de deux acceptions différentes, qu'il importe de mettre en lumière. Lorsqu'on parcourt les ouvrages de philosophie, on constate que leur signification change avec les auteurs qui les emploient et les problèmes dont on poursuit la solution.

§

Ces deux expressions indiquent d'abord un système de métaphysique, ou plutôt de théodicée. On a ainsi une théodicée immanente et une théodicée transcendante. Toute la théodicée consiste à déterminer, pour employer une formule chère à Cousin, le fini, l'infini et les rapports du fini et de l'infini. Et lorsqu'on entreprend de spéculer sur la réalité, où nous sommes et d'où nous sommes, on aboutit fatalement aux confins de deux mondes : le monde de l'expérience et le monde de la raison, celui de la science et celui de la foi. L'intelligence humaine paraît condamnée à tourner dans ce cercle, sans pouvoir ni le franchir ni en percevoir la coordination.

La philosophie est, avant tout, une science organisatrice. Elle s'applique à disposer, dans un ordre à la fois logique et rationnel, les divers éléments de la pensée ou de la réalité. Or, l'organisation des systèmes conduit nécessairement l'esprit humain à se demander sur quel plan il faut se représenter Dieu et le monde, et quel ordre il faut établir entre l'un et l'autre. Avons-nous affaire à deux unités irréductibles l'une à l'autre, ou bien l'analyse pourrait-elle réussir à absorber l'un dans l'autre ? Dieu apparaît-il comme un moteur actionnant le monde du dehors, ou bien est-il la force même, qui circule dans le monde, le pénètre et l'anime? Ces deux hypothèses sont les seules possibles et le penseur est obligé de choisir, s'il ne veut pas se réfugier dans l'abstention.

Mais ces termes posent toute la métaphysique de la transcendance et de l'immanence. Les partisans des deux systèmes règlent et déterminent autrement les rapports de Dieu et du monde. Ils adoptent des solutions opposées et antithétiques. Le transcendantalisme soutient que Dieu est supérieur au monde, comme l'Infini est supérieur au fini, l'Eternel au tem-

poraire, le Parfait à l'imparfait. Puisque Dieu réalise la plénitude de l'être et enferme la totalité des perfections, il dépasse infiniment le monde, limité de toutes parts et, en le dépassant, il le domine et le dirige. Pour les mêmes raisons, Dieu est distinct du monde, quoiqu'il ne soit pas extrinsèque au monde. Il est distinct du monde, car il possède son individualité propre, et concentre en lui-même une somme de propriétés qu'on ne trouve nullement dans le monde ou qui ne s'y projettent que comme des ombres. Il n'est cependant pas extrinsèque au monde, car il l'envahit complètement, le pénètre dans ses recoins les plus mystérieux, le contient, ou plutôt le monde est plein de sa présence. Dieu est intimement uni au monde, mais il en demeure distinct, comme l'eau demeure distincte de l'éponge qu'elle imbibe, ou comme elle demeure distincte du poisson qui y est plongé, y vit et s'y meut. Cette comparaison peut servir de formule à la théorie transcendantale.

L'immanentisme identifie au contraire Dieu et le monde, en absorbant le premier dans le second. Pour la métaphysique de l'Immanence, le monde implique Dieu, l'exprime et le réalise. Dieu s'y perd et fait partie de son contenu. Dieu n'est pas supérieur au monde, puisqu'il rentre dans la constitution de son essence. Il n'en est pas, non plus, distinct, puisqu'il forme une de ses perfections. Le monde et Dieu ne sont qu'une seule et même réalité. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils constituent comme deux aspects de cette réalité unique et fondamentale, dont le fond nous échappe et dont nous ne saisissons que la surface fuyante, éparpillée et fragmentaire.

On voit donc par là que le transcendantalisme est un dualisme, et l'Immanentisme un monisme. Le système de la transcendance a pour base le dualisme, puisqu'il regarde Dieu et le monde comme deux êtres individuels, définis et distincts, coexistants l'un à côté de l'autre ou l'un au-dessus de l'autre. Dieu et le monde constituent comme les deux pôles de la réalité, ils sont les deux étages de l'édifice, les deux formes de l'être. La théorie de l'immanence est, au contraire, moniste. L'unité en est la base. La réalité tout entière se ramène à un être unique. Dieu et le monde ne sont pas deux formes de l'existence, de l'universelle réalité. Ils sont la même chose. Mais pour la commodité du langage et la précision des idées, cette chose unique, nous l'appelons tantôt Dieu, tantôt monde.

Nous l'appelons Dieu lorsque nous voulons exprimer ce qu'il y a en elle d'actif et de puissant. Nous l'appelons monde lorsque nous voulons indiquer sa passivité et son inertie. La solution immanentiste est donc un monisme.

La théorie transcendante suppose le théisme, et la théorie immanente échoue dans le panthéisme. La première postule le théisme de la philosophie classique et traditionnelle, puisqu'elle superpose au monde créé et fini un Principe éternel et infini, qui en contient la raison d'être et en conditionne l'existence. La seconde échoue dans le panthéisme, puisqu'elle ramène Dieu au monde ou le monde à Dieu et supprime toute différence entre l'un et l'autre. Pour les transcendants, Dieu n'est pas le tout et le tout n'est pas Dieu. Pour les immanents, Dieu est tout ou tout est Dieu. La transcendance sépare Dieu du monde; l'immanence les unit et les fusionne. Et comme tout système est tenu de justifier ses doctrines, les transcendants intercalent entre Dieu et le monde la création et la Providence, et les immanents les confondent dans l'identité. Pour les premiers, Dieu a créé le monde et le gouverne après la création. Pour les seconds, le monde existe en même temps que Dieu et se gouverne par ses propres lois. Considérés comme des constructions métaphysiques, la transcendance et l'immanence sont donc deux systèmes explicatifs de l'ensemble de la réalité, et apparaissent plus ou moins à toutes les époques de l'histoire de la philosophie.

§

Pour les modernes défenseurs de l'idée religieuse, l'immanence et la transcendance se ramènent à une question de méthode. Pour se déplacer, la difficulté n'est pas diminuée, car on sort d'un mystère de métaphysique pour tomber dans un mystère d'épistémologie. Mais la révolution, qui s'est accomplie dans la science, devait rendre ce conflit inévitable. Nous l'avons vu se dérouler sous nos yeux, et il se poursuit encore avec des alternances d'agitation et de calme, de recul et de progrès.

Envisagées comme méthodes, l'immanence et la transcendance sont au service de la foi chrétienne. La tâche de l'apologétique a toujours consisté à défendre la religion contre ceux qui l'attaquent et à en démontrer la vérité à ceux qui en dou-

tent ou qui ont de la peine à y adhérer. Aujourd'hui, cette tâche est plus urgente que jamais, parce que la critique a accumulé des doutes dans les esprits et que l'épistémologie a déplacé ses bases d'opération. On sait que toute démonstration a besoin d'un principe, comme tout mouvement a besoin d'un point de départ. La méthode d'immanence et la méthode de transcendance se distinguent entre elles et s'opposent en ce qu'elles assignent à la démonstration religieuse un point de départ différent, en ce qu'elles partent de deux horizons contraires. La méthode d'immanence part du monde intérieur, du monde de la pensée, tandis que la méthode de transcendance part du monde extérieur, du monde de la nature. La première demande à l'âme les premiers éléments de la démonstration religieuse et la seconde les demande au spectacle de la nature. Les immanents rentrent en eux-mêmes, se replient sur eux-mêmes, descendent dans les abîmes de la conscience et y déchiffrent les titres qui accréditent le Christianisme. Les transcendants sortent d'eux-mêmes, inspectent le monde qui les environne et y trouvent les traces du doigt de Dieu. Pour les uns, l'âme tire d'elle même les preuves du Christianisme, pour les autres, elle les emprunte à une autre source. On a parlé tout récemment de l'*intrinsécisme* et de l'*extrinsécisme*. Il est facile de voir que la méthode d'immanence est une sorte d'intrinsécisme, puisque son point d'appui est ce qu'il y a de plus intérieur à l'homme, et que la méthode de transcendance est une forme de l'extrinsécisme, puisqu'elle s'appuie sur ce qui est en dehors de nous.

§

On doit supposer que chacune des deux méthodes a des raisons particulières. On ne conçoit pas en effet que l'on puisse s'engager dans un débat de cette envergure, sans qu'on n'ait des motifs de prendre telle ou telle attitude. La critique ne doit pas tant viser à résoudre le problème qu'à exposer avec une complète impartialité les arguments que l'on fait valoir de part et d'autre.

L'immanence s'adresse à l'observation psychologique et tire en même temps parti des nouvelles perspectives, que l'analyse de la connaissance a ouvertes devant nous. La recherche scientifique va toujours du connu à l'inconnu ou du plus connu au moins connu. La lumière sert à percer les ténèbres, mais les

ténèbres ne concourent jamais à éclairer la lumière. Or, nous connaissons bien mieux le monde intérieur que le monde extérieur. Ce n'est pas à dire que le premier soit absolument clair, mais il l'est bien plus que le second, car il nous met en face d'un objet, qui s'identifie avec le moi. Et comme le moi s'incruste et s'exprime dans chacun de ses actes, il y laisse quelque chose de lui-même. Descartes avait bien compris cette vérité, lorsqu'il ramena la philosophie au monde de la pensée et fit de la réflexion la pierre angulaire de l'édifice qu'il rêvait de construire. Dépouillé de tout artifice, et pris comme expression d'un procédé d'investigation, le « je pense, donc je suis » est éminemment riche et efficace. D'ailleurs, il semble que l'on puisse douter du monde extérieur. L'analyse a montré la complexité des opérations, par lesquelles on entre en contact avec les choses du dehors, et cette complexité est de nature à jeter une certaine suspicion sur leur infaillibilité. Mais comment douter de ce qui se passe en nous? Le contact que nous établissons avec le moi est un contact immédiat, qui exclut tout intermédiaire et tout détour et qui ne pourrait dès lors que très difficilement dévier de son but. La conscience est un sanctuaire, toujours ouvert au regard de l'esprit. Et lorsqu'il s'agit de nous, le doute, même s'il était possible, assurerait la véracité du moi et garantirait la confiance que nous avons en lui. Il y a plus. Le monde extérieur, en pénétrant dans le moi, se transforme, se dépouille en quelque sorte de lui-même, de son extériorité et y substitue l'intériorité. Ce qui revient à dire qu'il n'est connu qu'en fonction du moi et que, en tant que connu, il devient pour nous un état de conscience. On peut se demander si nous ne connaissons le monde extérieur qu'à titre d'état de conscience. Mais ce qui est certain c'est que sa connaissance, quelle qu'elle soit, enveloppe un état de conscience ou s'y insère et s'y exprime. Par conséquent, la conscience est à la base de la connaissance extérieure, la conditionne, la soutient et en assure le fonctionnement.

Regardons d'un autre côté. La démonstration immanente est comparativement plus large et plus riche que la transcendante. Dès lors que le monde extérieur entre dans la conscience principalement sous forme de représentation, il s'ensuit que la démonstration transcendante est presque exclusivement intellectuelle. Elle ne s'adresse qu'à l'intelligence et

n'agit que sur elle. Le reste du moi paraît lui être fermé. C'est probablement pour avoir pivoté autour du monde extérieur que l'ancienne apologétique ne mettait en œuvre que des raisonnements et négligeait tout un côté de l'âme : celui où s'épanouissent la vie, les émotions et l'action. Par cela même que la démonstration immanente tourne autour du moi, elle est au contraire tout à la fois d'ordre intellectif et d'ordre volitif, représentatrice et émotive. Elle utilise en effet toutes les ressources du moi, et comme ces ressources sont variées, elle met à contribution leur valeur, s'en enrichit et s'en prévaut. Le moi tout entier élabore cette démonstration et la pénètre de ses nombreuses virtualités. La volonté y a sa part comme la raison, et le cœur y contribue aussi bien que l'esprit. Elle est le produit de tout l'organisme intérieur. Elle surgit du domaine des idées et de celui des émotions, s'appuie sur la spéculation et la pratique et tire sa force de tous les ressorts de l'âme.

La méthode d'immanence convient mieux que la méthode de transcendance à l'objet qu'il s'agit de démontrer. L'une et l'autre se proposent évidemment de démontrer, comme nous l'avons déjà noté, la vérité du christianisme. La religion est donc l'objet de la démonstration, que toutes deux poursuivent. Or, qu'est la religion? Elle n'est exclusivement ni un ensemble de notions, ni un système de connaissances. Elle est aussi une direction, une conduite, une attitude de la conscience. Elle est un mouvement, un élan de l'âme, la vie de l'âme. Sans doute, en nous donnant une vue sur des mystères, dont nous ne soupçonnerions même pas l'existence, la religion illumine notre esprit et accroît la somme de ses connaissances. Mais en nous inculquant nos devoirs, et surtout, en correspondant comme un écho fidèle aux aspirations qui agitent notre conscience, elle apparaît aussi comme un besoin de l'âme, comme le seul aliment capable d'entretenir sa vie. L'homme religieux est celui qui non seulement courbe son intelligence devant les formules dogmatiques, mais qui donne aussi sa volonté et son cœur au régime que la religion lui impose, marche dans le sillage qu'elle lui trace et traduit ses prescriptions en termes de vie. Or la méthode transcendante n'envisage la religion que comme un système de connaissances, une lumière de l'esprit, tandis que la méthode d'immanence, sans négliger ce point de vue, considère aussi la religion comme un code de prescrip-

tions morales, comme une vie de l'âme, un ressort de la volonté. Elle est donc plus complète que la méthode de transcendance, épuise son objet dans la mesure du possible, exploite, avec une égale diligence, tous les éléments de la religion, et en adopte toutes les manifestations, toutes les germinations. Tandis que l'apologétique transcendante s'engage dans une seule voie, l'immanente suit toutes les sinuosités, toutes les inflexions de la religion, la presse de toutes parts, la comprime et appelle chacune de ses énergies à déposer en faveur de sa thèse. Sous l'effort de l'immanence, la religion dira : « Je suis la lumière de l'intelligence, la joie de la volonté, le repos du cœur. »

Des deux méthodes, celle de l'immanence est la plus opportune, parce que la pensée contemporaine la réclame ; sans être de tout point relative, une méthode de démonstration est cependant faite, d'une façon toute particulière, pour le public auquel elle s'adresse et qu'elle prétend conquérir à la foi. Or, s'il est une idée qui ait pénétré la philosophie de nos contemporains, c'est que, par la connaissance, nous sommes impuissants à sortir de nous-mêmes, c'est que par la connaissance l'esprit humain tourne sur lui-même et ne peut percevoir que les modifications du moi. Nous sommes enfermés en nous-mêmes comme l'écureuil est enfermé dans sa cage. Vraie ou fausse en elle-même, cette thèse n'en a pas moins envahi la philosophie moderne et rallié la grande majorité des penseurs, des psychologues. Les derniers travaux ne tendent qu'à l'accréditer et à la vulgariser. Dès lors, ne convient-il pas de suivre nos contemporains sur leur propre terrain, de s'y placer soi-même, et de les y forcer à capituler ? A quoi bon employer une arme qu'ils ne connaissent pas et dont les coups se perdraient dans le vide ? Et puisque l'apologétique possède contre la pensée moderne un remède très efficace, il serait inintelligible qu'elle ne consentît pas à l'employer. Cette pensée est peut-être malade. Mais puisqu'il importe de l'atteindre et de la guérir, on ne saurait suivre d'autre procédé que celui qui a toutes les chances de réussir. La méthode d'immanence est efficace pour agir sur la mentalité de nos contemporains. La méthode de transcendance est, au contraire, absolument stérile. L'apologiste n'a pas le choix. Il doit recourir à la première et se détourner de la seconde.

Sans aller jusqu'à prétendre que l'esprit humain ne puisse

sortir de lui-même, d'autres philosophes déclarent que la connaissance du monde extérieur suppose et implique toute une métaphysique d'un caractère très problématique, et qui n'offre que des garanties douteuses. La valeur de la méthode de transcendance dépend donc de la valeur de cette métaphysique, et l'apologétique, qui lui confierait ses destinées, lierait son sort à celui d'une construction toute hypothétique, branlante et qui n'est pas sûre du lendemain. N'est-ce pas d'une extrême imprudence de se confier à une métaphysique si incertaine et de donner à la démonstration chrétienne une base si chancelante? Il en est tout autrement de la méthode d'immanence. Employant l'introspection psychologique pour constater les phénomènes intérieurs et une analyse, en somme, assez facile pour les interpréter, le procédé d'immanence n'est lié à aucune métaphysique. Il ne dépend d'aucun système. L'œil de la conscience est son grand instrument et elle s'épuise intégralement dans une sérieuse auscultation de l'âme. On interroge loyalement la conscience. On en recueille le témoignage et ce témoignage suffit à convaincre l'esprit et à le gagner à la cause religieuse. Qui pourrait donc hésiter entre les deux méthodes? On n'a qu'à se réfugier dans l'immanence, pour y trouver la planche de salut et un abri contre les dangers qui menacent la foi.

Ce n'est pas tout. Un nouveau champ s'ouvre devant nous, et c'est à l'évolution de la psychologie, que nous devons cette découverte. Ce champ couve peut-être une abondante moisson qui pourra tourner au profit de la foi chrétienne. Deux idées tendent à l'heure actuelle à dominer l'une l'épistémologie, et l'autre la psychologie religieuse. Essayons de nous rendre compte de ce double mouvement.

Sur le terrain de l'épistémologie, on est en train de déplacer l'axe de la certitude. On connaît la théorie du *Pragmatisme*. Pour les anciens psychologues, la certitude était une forme de l'esprit et résidait tout entière dans l'intelligence. Le Pragmatisme subordonne la certitude à la vie, à l'action, à la pratique, c'est-à-dire que, pour les nouveaux théoriciens, la vérité est toujours en fonction de l'utilité que nous pouvons retirer d'une chose ou d'une action. Les choses ne sont pas vraies en elles-mêmes. C'est nous qui les faisons vraies, ou elles ne deviennent vraies qu'autant qu'elles peuvent servir à un usage

pratique, c'est-à-dire à nous diriger dans la vie. Quoi qu'il soit, quoi qu'il faille penser du renversement des rapports ontologiques opéré par les partisans de la nouvelle psychologie, une chose est à retenir pour le cas présent : c'est la primauté accordée à l'action sur l'idée, à la vie sur la contemplation, à la pratique sur la spéculation. Des avenues sont ouvertes, et l'apologétique ne peut pas, sans renoncer à vivre, se désintéresser des nouvelles tendances. Force lui est de tenir compte du mouvement pragmatiste, qui s'accentue de plus en plus, sinon pour se l'annexer, du moins pour le rejoindre et s'y juxtaposer. Mais la méthode d'immanence peut seule utiliser le pragmatisme et tirer parti des nouvelles directions de la pensée philosophique. Le for intérieur est son domaine propre. Elle y opère et y évolue. On n'ignore pas d'autre part que le pragmatisme est surtout intérieur. A vrai dire, nous ne saisissons l'acte que dans le moi. De l'acte extérieur, nous ne saisissons que les vagues, par lesquelles il vient frapper les rivages de la conscience. Tout ce qui est au contraire de l'acte intérieur, nous le percevons dans toute sa pureté et dans toute sa richesse. Nous le saisissons dans son jaillissement, dans sa marche et dans son terme. Nous le sentons naître, nous le voyons évoluer et nous en surprenons les conséquences. Ce n'est donc qu'en nous que nous pouvons étudier sérieusement l'acte, et le pragmatisme se concentre autour du moi. L'activité intérieure décide, en somme, de notre vie et de nos destinées, tandis que l'activité extérieure ne fait que nous effleurer ; elle reste étrangère à nos propres initiatives. La pratique est notre bien, et ce bien ne peut surgir que des profondeurs de notre personnalité. On peut en dire autant de l'utile. Entendu dans son vrai sens, l'utile est une commodité intérieure. Est utile tout ce qui avantage le moi, tout ce qui peut se mettre au service du moi, pour le perfectionner, l'agrandir, le développer ou même pour lui faciliter le fonctionnement de la vie. Tout ce qui comprime, perturbe ou dérange l'élan vital, dans son épanouissement ou sa marche, est nuisible ; c'est aussi une cause de souffrance et de malaise. Puisque l'utile est subordonné à la vie et se détermine par elle, et que, d'autre part, la vie est ce qu'il y a de plus immanent et de plus intime en nous, l'aspect utile du pragmatisme est tout intérieur. Pour le suivre sur ce terrain, on devra

donc se replier sur soi-même, agir du dedans, mettre en œuvre les énergies dont on est doué, en un mot utiliser le moi. La méthode d'immanence est capable d'accomplir cette révolution et de sauvegarder le caractère utilitaire de la certitude, qui est l'un des dogmes capitaux du pragmatisme. En rencontrant, par un mouvement de convergence, le pragmatisme, l'immanence s'approprie ce que ce système peut avoir d'exact et le fait servir à la cause de la foi. En même temps elle aplanit les voies à un grand nombre de personnes, qui n'ont de parti pris aucun préjugé contre l'idée religieuse.

La psychologie religieuse met de plus en plus en valeur l'expérience. Qui n'a pas entendu parler d'expérience religieuse? Les promoteurs de ce mouvement délaissent le raisonnement et s'abandonnent à l'expérience immédiate. Cette tactique n'est pas condamnable en bloc, car elle s'harmonise fort bien avec un des aspects essentiels de la religion. Envisagée dans sa partie vitale, la religion n'est qu'une expérience, que l'on fait en soi-même, ou que l'on s'approprie et reproduit. L'homme religieux est celui dont l'âme est un théâtre continuel ou intermittent d'expériences religieuses, comme l'homme moral est celui qui subit des expériences morales, et comme le savant est celui qui expérimente en lui-même les données de la science. Qu'est-ce qu'appartenir, se soumettre à la religion chrétienne, s'en pénétrer, sinon éprouver et susciter en soi-même les expériences religieuses qui se produisaient dans la conscience de Jésus, s'incorporer, s'assimiler la vie religieuse de Jésus? Si la vertu est une ressemblance avec Dieu, la religion est une intussusception, une aspiration du divin. Or, où peut-on éprouver et reproduire ces expériences religieuses, sinon dans son âme, dans sa conscience? Et comment constater ces expériences, prendre contact avec elles, sinon par un retour sur soi-même, en rentrant en soi-même, en descendant dans les profondeurs de sa conscience? A quoi serviraient tous les raisonnements logiques, destinés à subjuguer l'esprit, si, par hasard ils venaient se heurter à l'expérience interne? Et s'ils ne faisaient que s'accorder avec cette expérience, n'auraient-ils pas un rôle absolument secondaire? Mais si la religion est une expérience de l'âme, nous n'avons qu'un moyen de la constater, de l'étudier. C'est le procédé d'immanence, par lequel on explore le dedans de soi-même. Pour savoir ce qui

se passe au fond d'un abîme, il faut y descendre. Pour voir ce qui se produit dans l'âme, il faut y entrer, s'y installer et observer.

§

Les apôtres de la transcendance ne déploient pas moins d'ardeur pour défendre leur théorie. Comme ils ont hérité d'une longue tradition et d'une accoutumance presque générale, ils sont plus à l'aise que leurs adversaires pour impressionner l'opinion. Ecoutons leur plaidoyer.

La méthode de transcendance est plus conforme à la tradition chrétienne. Il serait, à tout le moins, bien téméraire de ne pas tenir compte de cette tradition. Que constatons-nous ? Dans le cours des âges, les apologistes pour établir la vérité de la religion, les polémistes pour la défendre contre ses ennemis, et les expositifs pour en organiser la synthèse, s'appuient surtout sur des faits extérieurs : prophéties, miracles, fruits de sainteté dans les individus et les sociétés. Ils ne connaissent pas les analyses psychologiques, dont on nous vante les mérites, ou, s'ils les connaissent, ils montrent, en les négligeant, qu'ils ne les tiennent pas pour efficaces. Comment serait-il possible de remonter un courant de cette ampleur, et de suivre une autre voie que celle qu'ont tracée ceux qui nous ont précédés, les créateurs de l'apologétique ? Or, en suivant une autre direction, on risque de s'engager dans une aventure pleine de dangers, de surprises et de déceptions, et de compromettre la cause que l'on veut servir et défendre. N'abandonnons pas la terre ferme, sur laquelle on marche depuis tant de siècles, pour entreprendre des voyages aériens.

La méthode de transcendance est aussi plus populaire et plus universelle. Ce point de vue n'est nullement à négliger, attendu que l'apologétique est faite pour la masse, et non pour une élite. Tout le monde est capable de comprendre la signification de certains faits. Qui ne sentirait pas instinctivement que des faits extraordinaires : une prophétie, un miracle, sont un signe de la divinité et accréditent la mission de celui qui en est l'objet ou l'auteur ? L'intelligence la plus ordinaire peut saisir la force de la démonstration transcendante. Elle n'a presque besoin d'aucune analyse. Elle n'a qu'à constater des faits ; et comme ces faits dépassent les forces de la nature, elle conclut sans peine qu'ils proviennent d'une puissance supé-

rieure. On n'en pourrait dire autant du procédé d'immanence, dont l'emploi exige une longue habitude de l'analyse introspective et dont la valeur ne s'impose ni avec le même éclat ni avec la même force.

Le procédé de transcendance est plus sûr que celui d'immanence. Comme il porte sur des faits extérieurs à la conscience, sur des matières objectives, il porte par là même sur un terrain stable. Les faits extérieurs peuvent se produire ou ne pas se produire, et sous ce rapport ils sont contingents, mais, une fois qu'ils se sont produits, ils ne peuvent ni changer, ni se modifier. Les prophéties et les miracles sont des actes libres. Il a dépendu d'une volonté libre de les réaliser ou non. Mais dès qu'ils ont été réalisés par une telle volonté, ils persistent toujours les mêmes et sont dans cette persistance indépendants de tout libre arbitre. Le terrain objectif est donc un terrain stable et consistant. Il n'en est pas de même du terrain subjectif. Intimement lié à la personnalité, le domaine subjectif est instable, changeant, variable, inconstant et capricieux comme les individus mêmes. Comment, dès lors, bâtir sur des aspirations subjectives, sur des mouvements de l'âme, qui dépendent des caprices individuels, et qui assez souvent traversent la conscience, comme des vagues ou des éclairs, sans y creuser aucun sillon et sans y laisser aucune trace durable ? On comprend par là que la transcendance soit plus efficace que l'immanence. Les faits extérieurs ne sont la propriété de personne et ils sont le monopole de tout le monde. Chacun, pourvu qu'il soit dans des conditions normales, peut les constater, les observer et en tirer parti. Mais est-ce bien sûr que chacun de nous éprouve ces besoins et ces aspirations de conscience, qui servent de point d'appui à l'immanence? Que pourrait répondre l'homme religieux à celui qui lui dirait : « Je respecte vos convictions, vos délicatesses de conscience, mais je n'en comprends ni la signification ni la portée, parce que je ne sens pas en moi de besoin religieux, parce que je n'éprouve pas ces mouvements intérieurs, sur lesquels vous voulez asseoir toute une démonstration, en vue de me ramener à vos croyances? » Le subjectif est, dans une large mesure, affaire d'éducation, de préjugés, de goût. Une cause aussi grave que celle de la religion ne peut pas s'y réfugier.

Le christianisme n'est d'ailleurs pas une simple vie de l'âme,

une pure psychologie. L'immanence suffirait à la rigueur à l'apologiste, si le christianisme se ramenait intégralement à une série de sentiments, d'impressions et de palpitations de l'âme. Dans ce cas, le raisonnement et l'analyse pourraient peut-être mettre en lumière une sorte d'harmonie préétablie entre la conscience et la foi, et prouver que ces ébranlements intérieurs correspondent à des actions extérieures et postulent des réalités étrangères à l'âme. Le christianisme est, sans doute, une psychologie, mais il est aussi une religion positive, une matière historique. Quelques-uns de ses dogmes sont tout simplement des faits historiques. Or, comment, de l'analyse des besoins de l'âme, pourrait-on passer à la constatation de faits historiques ? Aucun raisonnement n'est capable de franchir une telle distance, de relier l'histoire à la conscience, et d'en découvrir la justification dans le témoignage de l'âme.

Enfin, — et c'est là ce qu'il y a de plus grave — la méthode d'immanence est d'inspiration kantiste, car, s'enfermant dans le sujet, elle doute, qu'elle veuille ou non, de la possibilité, pour l'intelligence humaine, d'atteindre le monde objectif. De plus, elle paraît contredire l'enseignement de l'Église. Car si l'analyse subjective découvre le besoin du surnaturel, l'ordre surnaturel ne se distingue plus de l'ordre naturel, mais il se relie à l'ordre naturel, s'y soude, y plonge, et en est la continuation et le prolongement. D'autre part, le surnaturel est un don gratuit. Mais si l'exigence en est inscrite dans l'âme, si la conscience le postule, il cesse d'être *gratuit*, pour devenir un complément *dû* à la nature.

ABBÉ V. ERMONI.

(*A suivre.*)

LA SCIENCE ET LES HUMANITÉS

Un groupe de professeurs de notre Université, assemblé sous l'égide du vice-recteur de Paris, vient de pousser un cri d'alarme. Il paraît que les jeunes générations se détournent de l'enseignement classique à un tel point qu'une crise de la langue française serait à craindre. Certains assurent déjà que le mal est fait. M. Lanson et plusieurs de ses collègues ont organisé au musée pédagogique une série de conférences sur ce sujet. Ils sont à peu près d'accord pour rechercher je ne sais quel remède énergique capable d'imposer aux récalcitrants l'amour des vieilles humanités.

Ce mouvement peut surprendre à une époque où notre littérature se distingue par un retour à la forme classique. Il est indéniable que les écrivains préférés de l'élite la plus récente n'ont pas cessé de se rapprocher de cette clarté et de cette simplicité qui furent toujours les caractères essentiels du style français. Le dernier roman de M. Maurice Barrès, *Colette Baudoche*, en est un magnifique exemple. Si M. Anatole France fut, dès ses débuts, le puriste qu'il est resté, d'autres maîtres contemporains tels que MM. Remy de Gourmont, Henri de Régnier, Jean Moréas, Jules Renard, André Gide sont devenus, chacun à sa manière, de plus en plus fidèles aux vertus de notre prose traditionnelle. Parmi les plus jeunes écrivains, M. Marcel Boulenger n'a jamais perdu une occasion de prouver la richesse infinie de notre langue. Je songe aussi aux quelques livres de Coulangheon, mort si jeune et qui avait déjà les qualités d'un maître. Notre littérature n'a pas souvent offert de meilleurs modèles de bon style. Le moment semble donc mal choisi pour prétendre que notre culture littéraire soit en danger.

Beaucoup de professeurs négligent de se tenir au courant de ce qui se passe dans le temps qu'ils vivent. Le mouvement des esprits leur échappe. Ils savent trop par leurs livres comment le monde devrait être pour s'apercevoir de ce qu'il est. Aveu-

glés par des idées de l'autre siècle, ils ne comprennent rien à celui-ci. Parlez-leur poésie, ils répondront Hugo ou peut-être Sully-Prudhomme ! Parlez-leur prose, ils répondront Michelet, vanteront la grandeur de sa pensée généreuse. Ils applaudiraient encore Émile Augier ou Alexandre Dumas fils si le théâtre n'était, à leurs yeux, un genre tombé en désuétude. Ils sont kantiens, hégéliens, au grand dommage de cette culture française dont ils devraient être les propagateurs vigilants. On raconte que la plupart sont devenus socialistes sans doute parce qu'une forte réaction individualiste caractérisera notre époque. L'avenir ne s'arrange point selon le désir des hommes : la vie invente toujours de l'imprévu pour se jouer de la raison humaine. Lorsque, par métier, on passe son existence au milieu des livres où le mieux que l'on puisse faire est de méditer sur les leçons de l'histoire, on a forcément des surprises : dès qu'on met le nez à la fenêtre, on y trouve un sujet d'étonnement et de scandale.

Il ne faut donc pas se fier au jugement sévère de quelques professeurs sur la génération nouvelle. Si elle se désintéresse de l'étude du grec et du latin, le dommage n'est pas si grand qu'ils paraissent le croire. M. Jules Lemaître leur a répondu et il n'est point suspect d'indulgence à l'égard des idées nouvelles.

Ce que sait un rhétoricien ne lui permet guère de goûter la vraie beauté de Virgile ou d'Homère. Depuis la suppression de l'épreuve du discours latin, les vieilles humanités sont mortes. Et qui regrette le discours latin ? Puisqu'on s'entête à faire de tout enseignement la préparation à un examen, on doit s'attendre à une culture intensive qui ne laisse après elle que du dégoût. Plutôt que de médire de leurs élèves, M. Lanson et ses collègues feraient mieux de contribuer à une réforme de l'enseignement. On y songe. On y vient, mais il y a beaucoup à faire et ce n'est point dans le sens de la réaction qu'ils suggèrent.

§

Les classes de lettres sont donc désertées de plus en plus et c'est ce qui attriste les professeurs. La raison de cet abandon est bien simple : on n'y apprend rien.

Mais, me direz-vous, n'y enseigne-t-on pas l'essentiel, qui est de bien écrire et de bien penser ? N'y garde-t-on pas avec

amour les traditions de cette culture française, « qui répand des clartés de tout et façonne l'honnête homme » ? N'y inspire-t-on pas le respect des manières à la française qui sont notre meilleure gloire dans le monde? Si c'était vrai! Le malheur, c'est que ces belles choses ne s'enseignent point. Et soyez sûrs que l'on s'applique à corriger trop de contresens dans ces pauvres classes pour y goûter à loisir la beauté des muses !

Bien écrire, ce n'est qu'exprimer exactement sa pensée. Le bon style exige des idées claires, précises, élégantes. Il y a un rapport étroit entre le style et la pensée et il y en a un autre plus étroit encore entre la pensée et la sensibilité. Commande-t-on nos manières de sentir? C'est la vie et le hasard qui s'en chargent. La pédagogie n'y peut rien. L'expression de Buffon est toujours profondément vraie : « Le style est l'homme même. » Faites des hommes et ils auront un style à leur mesure. Donnez-leur le goût de bien vivre en leur fournissant des connaissances exactes sur lesquelles ils appuieront leurs rêves.

L'adolescent entasse dans son esprit des matériaux dont il ne profitera que plus tard de même que, s'il développe ses muscles, c'est pour devenir un homme solide et sain. Ce n'est pas à l'âge de ses premières études qu'il sentira le prix d'une discipline intellectuelle. Celle qu'on veut lui imposer à dix-huit ans ne lui paraîtra qu'une odieuse entrave et il la brisera, s'il a un peu d'âme. Il n'y verra que des formules creuses. Le mot *rhétorique* a pris à bon droit un sens péjoratif et restera la marque d'un enseignement désuet et ridicule.

L'élève bien doué ne peut qu'être gêné dans l'expression de ses sentiments par les procédés conventionnels catalogués doctement par ses maîtres. L'élève médiocre aura l'esprit gonflé de belles phrases et, comme le geai paré des plumes du paon, il apprendra trop tard qu'elles ne sont point faites pour lui.

Les lycées sont ouverts à tous. M. Lanson remarque qu'un grand nombre de leurs élèves appartiennent à des « milieux primaires » où l'on n'a point l'habitude du beau langage. Pense-t-il qu'il soit possible de soutenir le niveau des études à ce degré de désintéressement qui est la condition d'une véritable culture? Que valent les enseignements littéraires

donnés dans le but de satisfaire à un examen? Ils sont réduits à une sèche nomenclature, à un système étroit où tout est simplifié pour la commodité du candidat. Ces formules privées de vie ne peuvent qu'empoisonner le goût d'un adolescent.

Il est convenu que les humanités devraient fournir une culture générale Elles n'y suffisent pas aujourd'hui. Les études abstraites les mieux comprises ne peuvent déguiser l'ignorance. Toutes les sciences ont pris trop de place dans la vie pour qu'il soit permis de les négliger.

§

C'est un signe des temps. Elles sont devenues bien rares les citations latines que nos pères aimaient encore à faire dans leurs conversations et qu'ils étaient heureux de retrouver en italiques dans leurs journaux graves. Par contre, les comparaisons scientifiques abondent.

Sur la table de l'un de nos maîtres préférés, je voyais récemment un gros traité de géologie et, à portée de sa main, il gardait quelques volumes de la Bibliothèque scientifique dirigée par M. Gustave Le Bon. Il est devenu indispensable de se tenir au courant des explications nouvelles que les savants nous fournissent sur la nature et la vie. La science n'est plus, c'est certain, la déesse infaillible que nos positivistes avaient dressée sur un autel. Nous n'avons pas pour l'admirer les yeux fervents et éblouis d'un Renan. Mais nous l'abordons de plus près. On nous a familiarisés avec elle. Notre curiosité est tenue en éveil par les surprises que les savants nous ménagent. Ils ont le grand mérite de ne parler que de ce qu'ils savent à peu près : leurs mémoires sont courts, leurs livres substantiels. Quand on les quitte pour relire des œuvres littéraires récentes, on est bien obligé de reconnaître que ces savants écrivent au moins aussi bien que la plupart de nos littérateurs et qu'ils parviennent plus simplement qu'eux à exprimer fortement leur pensée.

La conclusion qui s'impose, c'est que les qualités d'esprit nécessaires à un homme de science sont exactement les mêmes qui font les bons artistes et les bons écrivains. La science est un art. Dans la complexité des systèmes, le savant doit faire un choix. Dans la multitude des faits et des expériences, sa tâche est de mettre de l'ordre et de la mesure : ensuite il peut

avoir la clarté de vision qui permet les découvertes. Aussi l'étude bien comprise de la science et de ses méthodes vaut-elle bien pour la formation d'une intelligence les enseignements de vieux textes privés de vie.

Mais ces qualités d'esprit qui rendent l'homme capable de bien vivre, c'est-à-dire de gaspiller le moins possible ses efforts et de tirer de lui-même le meilleur parti, on ne les acquiert qu'au contact des hommes. On ne les retrouve que plus tard dans les livres du passé quand on est devenu capable et digne de les connaître. Ce n'est pas donné à tout le monde. Beaucoup les possèdent sans s'en douter et les appliquent avec fruit inconsciemment. Ils y réussissent souvent mieux que les autres.

La grande erreur du dix-neuvième siècle fut d'accorder trop de pouvoir à la raison et trop d'importance à la logique. C'est que toute la science alors subissait l'autorité du mathématicien. Par lui, la formule fut toute-puissante. Elle l'est encore : bien des gens pensent de changer le monde par quelques décrets et quelques lois. Le paradis de Jean-Jacques sur la terre ne se réalisera-t-il pas par la vertu de la réforme sociale que M. Jaurès imagine? Auguste Comte sera tenu pour responsable de la tournure d'esprit qui autorise de telles illusions. Aujourd'hui, on commence à se méfier du mathématicien : qu'il lui suffise de développer ses abstractions dans le vide des théories, on ne lui permettra plus de régenter la science et de la compromettre par la plus dangereuse des méthodes. C'est que l'on a retrouvé que le véritable objet de nos recherches, c'est la vie. Le biologiste triomphe du mathématicien et, par lui, l'esprit de finesse reprend sa valeur devant l'esprit géométrique, selon le vœu de Pascal.

Le but de l'enseignement aussi, c'est la vie : toutes les formules creuses n'y préparent point. Quelques connaissances précises seront toujours plus utiles. Les méthodes d'observation et de recherche que doit suivre le biologiste sont plus précieuses que les méthodes déductives du mathématicien. Il faut apprendre à bien voir avant de pouvoir travailler à bien réfléchir.

§

Une autre erreur du dix-neuvième siècle, — et celle-ci a grandi par l'influence du Romantisme, — fut de croire à la

toute-puissance de la littérature. Nos classes de lettres semblent destinées à former des poètes, des romanciers ou des orateurs. Elles n'y manquent point. Mais ce résultat est-il celui que l'on désire ?

Puisque les élèves d'un lycée représentent toutes les classes de la société et ce qui sera plus tard le public, est-il souhaitable que leurs études leur fournissent seulement une conception livresque du monde? Le gros dommage, c'est que la plupart des jeunes gens sortis des classes de lettres n'en gardent que le mépris de toute lecture. Notez que le professeur est bien forcé de vanter Boileau et qu'il ne peut guère faire sentir la robuste verdeur d'un Saint-Amant ou les audaces délicieuses d'un Cyrano de Bergerac. Il expliquera le Voltaire du *Siècle de Louis XIV* et laissera dans l'ombre les romans, *Candide* ou cette histoire de *Cosi-Sancta*, dont la moralité est pourtant si humaine ! Tout ce qui dans les livres se rapproche de la vie réelle est mis de côté et soigneusement dissimulé, de sorte que rien, dans un tel enseignement, ne contribue à cet apprentissage intellectuel qui doit former le fonds de toute culture.

La jeunesse est un *apprentissage* : voilà le mot qu'il ne faudrait jamais oublier. Si la plupart des professeurs de lettres ne s'en doutent guère, il y a des parents de plus en plus nombreux qui savent, par expérience, que la vie est difficile et qu'il est utile d'y avoir de bons muscles et des idées nettes : donc il faut éviter le travail superflu, consacrer beaucoup de temps aux exercices physiques et ne pas perdre les heures d'étude à feuilleter des dictionnaires grecs ou latins qu'on n'ouvrira plus jamais.

Au lieu de s'alarmer de cet état d'esprit, il faut s'en réjouir : les jeunes gens ne croiront plus tout savoir au moment où la nécessité les obligera à se spécialiser. Il y aura moins de déclassés présomptueux. On arrivera peut-être à mépriser celui qui parle pour ne rien dire! Notre langage de France y gagnera au lieu d'y perdre. Et ceux qui, ayant réussi à organiser utilement leur existence, auront le loisir d'ouvrir des livres seront émerveillés de sentir que la beauté de notre littérature et sa grandeur dans le monde sont faites des mêmes qualités de sincérité et de mesure, d'élégance et de bon goût, qui font la vie d'un homme belle et heureuse.

JACQUES MORLAND.

COLLOQUES DES SQUARES

—

AVENTURES DU PETIT PRINCE DE ROUSSQUIQUI

ET DE SA ROUSQUIQUINE

(*Suite* [1])

—

Mais déjà, par les rues Réaumur, Volta, du Vertbois, le Môme venait d'atteindre le passage des Quatre Voleurs...

Tout contre battait la porte de sa chambrette...

Son cœur aussi battait si fort qu'il lui devenait impossible d'y porter la main..., de la pousser...

Si ce que lui avait annoncé son grand-père était vrai !... s'il était arrivé quelque chose !... qu'allait-il découvrir derrière ?

— Ah !... Mon Dieu !... murmurait-il... bien que, vis-à-vis de ses copins, il ne crût guère à ce Dieu !... Ah !... mon Dieu !.. tout de même !

Il se taisait, écoutait...

Rien !... C'était étonnant de calme et de silence !... On n'eût pas entendu une mouche voler !

Il prit son courage à deux mains... On doit toujours le prendre ainsi pour mieux le soutenir....

— Y a pas d'offense ?... demanda-t-il d'une voix légère,... frêle,... tout ce qu'il put trouver de tendre,... de délicat,...de câlin...

On ne répondait pas :

-- Y a pas d'off ?... réitéra-t-il, plus câlin encore...

Il n'y en avait pas, puisqu'on ne le lui disait pas.

Il s'enhardit,... poussa la porte...

Tout se trouvait dans la chambre ainsi qu'à la suite de l'affreuse scène de la nuit,... lit défait,... chaises de paille en cavalcade,... accordéon chevauchant la boîte à poudre de riz

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 282 et 283.

et la cuvette,... draps,... traversin,... couvertures par terre...

Personne.

La perdait-il, ce Surdab des Surdabs ?... ce Surloustic des loustics ?... de lui crier ainsi — Dare-dare !... Chaud les marrons !... à ta Nazareth !... à ton Vertbois ! — puisqu'il n'y avait rien de changé !... que sa Gosse, sa Môme, sa Môminette n'était même pas arrivée !

Curieux... Une des chaises de paille était encore près de la table... comme si l'on s'y était assis... si on l'avait reculée...

En évidence apparaissait sur celle-ci un bout de papier qui ne s'y trouvait pas le matin,... un bout de papier d'emballage,... avec des mots écrits au crayon,... les uns au-dessous des autres,... d'une grosse écriture...

On eût cru, de l'endroit où il le regardait, un compte de blanchissage : « Trois chemises de femmes, dont une de nuit ; trois caleçons d'hommes, dont un de couleur ; quatre faux-cols-d'idems dont un à retourner » ; toujours les « bains à quatre sous pour dames à fonds de bois » !... les vieilles farces !... les vieilles blagues !... quoi !...

Pourtant, ce n'étaient ni des chemises, ni des caleçons, ni des faux-cols — Où donc avait-il vu cette grosse écriture ?... Il ne connaissait qu'elle ! — c'étaient des heures !

Neuf heures !... y était-il écrit.

Dix heures !

Onze heures !

Pourquoi ?... Qué qu'ça voulait dire ?... A quoi qu'ça rimait ?

Au dessous :

Midi !

Puis :

Il n'ervient plus !... L'méchant !... L'méchant !

Puis :

J'voudrais mourir !

Non !... A part ça !... C'en était un compte de blanchissage !

Les heures :

Une heure !

Deux heures !

Trois heures !

Au-dessous :

R'viens !... Dis ?
R'viens !... R'viens !... Dis ?
R'viens !... R'viens !... Dis ?... Dis ?

Au-dessous :

C'est l'vieux qui vient !... J'lui ai r'proché sa trahison au milieu des gourgandins et galopines qui m'insultaient !... Il a baissé la tête !.. Qu'est-ce qu'il prenait pour son rhume !.. J'lui ai d'mandé s'il avait r'vu celui qu'il avait laissé fuir ?.. Il m'a fait signe qu'non !.. J'lui ai d'mandé s'il croyait qu'il allait r'venir ?... s'il espérait qu'il r'viendrait bientôt ?.. Il a r'baissé la tête !... Qu'est-ce qu'il prenait pour sa bronchite !

Et derrière :

Alors, s'il n'doit pas r'venir, qué qu'je fiche ici, moi?... pourquoi qu'je vis ?.. qu'est-ce que j'suis?... J'peux pas l'attendre tous les éternellement des éternellement !... C'est trop dur pour la p'tite fille qu'maman m'a faite !.. la p'tite fille qui peut plus lui r'prendre son cœur, puisqu'elle le lui a donné !

J'voudrais pourtant qu'il m'connaisse, lui qui, malgré tout c'que j'ai fait, n'me connaît pas !... qu'il voie d'quelle pure flamme j'brûlais, lui à qui j'peux plus prouver c'te flamme !.. qu'il sache qu'il n'y a jamais eu qu'lui pour moi, s'il n'y avait pas qu'moi pour lui !... afin qu'il répète plus tard, quand va arriver par sa faute c'qu'il faut bien qu'arrive : « Si j'avais su !... Si j'avais su ! »

C'est ça !... J'vas lui apprendre à m'connaître, puisqu'il m'connaît pas!.. l'forcer à dire plus tard : « Si j'avais su ! » puisqu'il veut plus rien savoir !... faire saigner sa pitié, puisqu'il veut plus m'donner qu'elle !...

Mais... Avant... Ah! J'suis toujours la même!... Y a pas mèche que j'm'en empêche !... Ça s'peut pas !... Faut qu'j'aille embrasser le p'tit oreiller du lit,... là,... parce qu'il y posait sa tête !... la couverture,... parce que d'ssous battait son cœur !... l'creux profond du milieu, parce que nous y célébrions chaque nuit la messe !... que nous y faisions chaque nuit... l'amour !... C'est pas qu'j'y tenais à c't'amour, ainsi qu'la grosse coquine des coquines.... l'potiron,... à qui qu'il a été l'offrir !... J'm'en fichais bien !... Et j'l'aurais laissé bien tranquille sur l'chapitre !... Ce à quoi j'tenais seulement, c'était à ses deux bras qui m'serraient si fort dans ces mo-

ments-là!... qui m'étouffaient!... qui m'écrasaient si fort!... que j'm'en sentais morte!... morte!

Et puis, faut qu'j'embrasse aussi ce p'tit rond maint'nant, que j'dessine sur c'papier, avec l'sang d'mon poignet que je m'pique!

Oui!... Tu vois?... Je l'pique mon poignet!... L'sang gicle!... J'y trempe ma plume dans c'sang!... J'en dessine l'rond que j'te dis!... un rond juste d'la grandeur d'ma bouche!... pour qu'un jour, si t'as par hasard l'idée d'y poser la tienne, t'hésites pas!... t'trompes pas!... saches bien l'endroit où se sera posée pour la dernière fois la mienne!...

Là!... J'l'y pose!... J'l'y colle!... J'l'y r'colle!... Je n'm'en détache plus!... Et c'est bon!... Oh!... C'est bon!... Ça m'soûle!... Et ç'aurait toujours été si bon!... Et ça nous aurait toujours tant soûlé tous deux,... si t'avais voulu, mon louloup!... si t'avais voulu, ma loulette!... si t'avais voulu, mon touloup!... ma toulette!... ma toutelle!... ma mémelle!... mon bébé!... mon mémé!... mon coq!... mon chéri...! mon mimi...!... mon mini!... mon mi...! mon ni!...

Non!... Non!... C'est fini!...
Je n'aime que lui!...
Et ne l'ai plus, ma mè-è-è-re!
Non!... Non!... C'est fini!...
Je n'aime que lui!
Et ne l'ai plus pour mon-on mari!

Ah!... J'pleure trop!... J'peux plus!.... J'm'en vas faire un tour sur les bords d'la Seine!... oùsqu'il m'emmenait autrefois... sur les bords....

C'était vrai!... Elle allait faire un tour sur les bords de la Seine!...

Comme ça!... Toute seule!... Malheur!

A droite ou à gauche... En amont ou en aval... A Issy-les-Moulinettes ou à Bercy-les-Tonneaux....

Une Môminuche qui savait rien de rien avant de le connaître!... qu'avait jamais monté à la première plate-forme de la Tour-Eiffel!... qui pensait qu'à amourettes et à chansonnettes!

Sur les bords de la Seine!... ainsi qu'un vieux roublard de pêcheur à la ligne!... avec son tromblon de chapeau de paille!... qu'a le pied marin!

— J'veux pas!... fit-il dégringolant comme un fou l'esca-

lier,... prenant son pas gymnastique... « Une, deusse!... Une, deusse!... » pressant ses lèvres contre le rond sanglant du papier,... les mordant au sang!... au sang!...

« Et j'sais pas pourquoi qu'j'ai été ainsi faire d'l'art chez les artisses!... d'la politique chez les politiques!... Car y a un fait certain d'puis c'te nuit où tu m'causais tant d'mal, sans qu'j'aie l'air,... c'est que j'te connais maint'nant, quoi qu'tu dises!... qu'j'ai compris qui qu't'étais, rien qu'en lisant tes mots écrits à la va vite sur c'papier!... qu'j'sais qu't'as un cœur encore plus bath et à la hauteur qu'dans les romans et dans les drames oùsqu'on pleure!... un cœur qu'hésite pas dans les grandes circonstances, mais qui prend des décisions à la hauteur comme lui, parce qu'il voit dans la vie qu'l'amour!... et qu'il sait qu'c'est plus la peine d'vivre, s'il y a plus d'amour dans c'te vie!

« Aussi, j'vas te r'joindre d'ici quelques minutes,... pas plus,... gosse à moi!... cœur à mon cœur!... vie à ma vie!... car j'd'vine bien la décision qu't'as prise et où qu't'es, bien qu'tu croies que j'le d'vine pas!

« T'es, où nous sommes allés rôder à notre premier soir d'rendez-vous,... les bras autour d'la taille et les cheveux mêlés... les nez rosis par l'air froid d'la Seine et les becs collés,... là bas,... à l'extrémité de c'boulevard à caserne,... en passant par c'pont oùsqu'on voit décharger des bateaux d'cailloux,... près d'cette estacade oùsqu'y a un grand lavoir amarré,... au bout de c't'île à arbres à fleurs violettes sentant la limonade, avec ses « cipaux » à ceintures blanches qui font du plat aux pucelles à galette,... ses coureurs-marcheurs qui tendent l'derrière et bombent l'devant,... et passé dix heures — faut-il qu'il en ait une couche, un enduit, c'malpropre à rien-là! — son vieil Arbicot qui descend au ponton des bateaux-omnibus, remplir sa marmite à ablutions....

« Et les v'là, l'boul'vard... Henri IV!... touche-moi la patte?... l'pont... Sully!... couche-toi dans mon lit?... l'estacade!... et les fleurs violettes sentant la limonade!... Ya qu'les Ceintures blanches et l'Arbicot qui sont absents, à cause de l'heure trop jeune!

« T'as r'pris ta respiration, et t'as voulu attendre encore avant d'accomplir ta décision!... Tu t'es dit que peut-être il allait r'venir... par un simple coup d'ton idée!... un miracle ines-

péré !... comme ceux des feux d'artifice qu'éclatent dans les ciels des Quatorze !... celui qu'allait t'empêcher d'l'accomplir !... Et tu t'es assise à l'attendre, mains jointes, bouche ouverte, ainsi qu'à la table d'communion les vieilles affamées qu'attendent l'Jésus d'l'hostie !... Et tu t'es donné un dernier quart d'heure d'grâce, espérant qu'il arriverait !

« Eh ben, ouvre tes quinquets plus grands encore qu'ta bouche !... Car il arrive !... il arrive !... Il va éclater l'miracle des miracles !... pire qu'ceux d'l'eau changée en vin !... des aveugles qu'en restent babas à r'guigner la lumière !... V'là ton Gosse-Jésus !... ton hostie personnelle qui s'amène !... Et t'as plus qu'à tout oublier !... à mettre tes lèvres sur ses lèvres, pour y boire l'baume qu'il vient t'verser !

« Mais pourquoi qu'tu réponds pas, puisque j't'appelle ?... Les bancs sont vides !... Et dissimulée par l'homme-cheval,... l'costeau à marteau d'sa croupe,... les troncs d'arbre,... l'urinoir,... les mectons sans place qui font l'quart,... j't'aperçois pas !... « Où qu't'es la Môme ? »... « Y a plus de Môme ! » que s'prépare à m'riposter l'écho terrifiant !... Oh !... C'te chair de poule qui m'court sur la nuque !... Mon sang n'fait qu'un tour !... coule j'sais pas où !... J'ai la tremblotte !... la secouotte !... Qui qu'y s'passe ? Bon Dieu d'Bon Dieu !... Mais non !... C'est c'sale hanneton !... c'sale cafard qui m'travaillent !... J'vas t'y leur clore leurs mandibules, pour les empêcher d'jacter ?... Puisque j'ai beau m'pencher sur l'parapet, j'vois rien que la Seine qui coule pacifique-heureuse !... qu'a toujours son vert !... son luisant !... ses mirettes à ciel, la coquette !... qui bouillonne même pas avec ses goujons d'argent cabriolant à la surface !

« T'es pas v'nue ici !... C'est pas vrai !... Les goujons sont trop gais !

« Et... r'garde ?... J'reprends mon pas gymnasto !... « Une, deusse, troisse, quatre ! » maintenant « Une, deusse, troisse, quatre ! »... les poings aux mameluches et l'mouchoir à la denture !... Les ponts défilent !... leurs piles, arches, tabliers !... Marie, Louis-Philippe, Arcole, Notre-Dame, au Change !... Et j'sais bien où qu't'es désormais !... Je l'sais bien !

« T'es dans un endroit encore plus loin,... en descendant l'courant,... plus enjôleur !... berceur !... Dans un endroit oùsqu'on s'est becquoté,... suçotté,... bu,... à en avoir la

gorge à la glace,,.. à en ruiner les marchands d'coco tout l'été!... A l'autre bout des îles!... Pas d'Océanie, Polynésie, Micronésie, Chinez-y!... Des îles d'Paris!... D'celle qu'a l'air d'un ver de terre!... D'celle qu'a l'air d'une limande!... Près du ch'val à c'même Henri IV!... à c'vieux Touche-moi la patte!... qu'on rencontre partout!... qu'est la tortue en or!... l'fétiche!... qui touchait celle à une belle Gabrielle, qu'il paraît!... comme j'vas toucher la tienne!... dans un square au bas d'un escalier!... son Vert-Galant!... un square oùsqu'il vous tombe un manteau d'fraîcheur sur les épaules!... près d'trois grands peupliers, l'noir, celui d'Californie et l'tremble perdeur de feuilles,...qu'a plus qu'un siècle à vivre!... au milieu des amoureux qui s'boivent, et s'reboivent comme nous nous sommes bus!... et naturellement, des coureurs-marcheurs-bombeurs d'grosseurs, que l'tout p'tit loupiot — est-il gentil c'loupiot-là! — s'amuse taut à r'garder tourner autour du grillage,... qu'les prenant sans doute pour d'belles demoiselles, il crie à en perdre son p'tit souffle, à chacun qui passe : « Encore une!... Encore une!... maman! »

« V'là l'Pont-Neuf, parce que c'est l'plus vieux!

« V'là Touche-moi la patte!

— Bonjour, Touche-moi la patte!... D'quelle couleur qu'était ton ch'val blanc, Touche-la-moi-la?

« Tu réponds pas?... N'empêche que v'là ton escalier!... ton square!...

« Vite à présent, Môme à moi?... Gosse à moi?... Toc à moi?... Vite la fifille à son fifi?... l'loup vert à son caniche?... la gironde à son costeau?... Que j'te la serre?... l'étouffe?... l'évente d'caresses?... l'époussète d'bécots?... T'es-t-y sur ces bancs?... derrière ces trembles?... près du kiosque au garde?... du p'tit mur avant la berge?... dans l'salon d'conversation?... l'confessionnal?... Pourquoi qu'tu cries pas « Coucou! » puisque j'm'y colle?... Sens-tu c'que tu m'ancres à nouveau dans la cabèche, si t'arrives pas?... Mon sang bout!... Les gouttes m'en dégoûlinent l'long d'la peau!... Vas-tu m'rendre tout à fait loufoque?... maboul?... marteau?

« Ah ça!... Qu'est-ce que j'ai encore?... J'vas t'y être homme à la fin des fins?

« Puisque j'ai beau m'pencher sur l'grillage, j'vois rien qu'la Seine qui r'coule pacifique-heureuse?... qui r'flète son même

ciel?..... ses mêmes cassures d'cristal?..... biseaux d'eau?

« Mais non!... T'es toujours pas ici!... C'est toujours pas vrai!... Les goujons sont toujours trop gais!... L'Vert-Galant trop galant!... Touche-moi la patte trop papatte!

« Et j'sais bien où qu't'es en troisième conjoncture!... Pourquoi qu'j'l'ai pas pensé en deuxième ou en première!... C'que j'ai perdu des minutes à m'blouser!

« J'lâche mon pas gymnasto pour prendre l'pas de course!... Kif-kif l'Tour d'Paris!... « Mets-z'y en!... Mets-z'y en!... Tu chauff'ras pas la crève en arrivant! »

Encore un kilo d'passé,
V'là l'kilomètre qui passe!
Encore un kilo d'passé,...
V'là l'kilo!... V'là l'kilo!...

« T'es dans une espèce... d'manière... d'endroit!... en sous-sol, à la manque!... à ronces, à débris!... à fleurs d'chicorée, à cailloutailles!... d'endroit oùsqu'on s'est aussi becquoté une soirée!... proche l'Pont d'l'Alma!... avant l'Point du Jour!... que d'grands soldats d'pierre,... l'chacal au poing à la hanche,... l'biffin appuyé sur son flingue,... gardent!

« Tout l'long des Champs-Elysées nous nous étions assis sur les bancs,... pas pour ramasser des marrons,... c'est pas ma nature, Arthur!... ni ta compétence, Hortense!... pour nous y chatouiller d'caresses d'cils d'yeux!... nous y rafraîchir d'baisers à la gelée : « Gobe-moi c'lui-ci! »... « Gobe-moi c'lui-là! »... « Encore! »... « Ta bouche, bébé!... T'auras un sorbet! »

« En nous r'tournant au hasard d'hasard,... zut!... nous dégottions ces sales agents cyclistes!... pis qu'les Prom'neurs d'Tripes!... feutrés, caoutchoutés, sans lanternes!... qui s'dissimulent derrière les couples,... les épiant!

« C'que ça nous la coupait!

« Nous allions quérir un banc plus loin, r'commençant à nous poser les lèvres aux bords des gobelets!... à nous r'gargariser l'gosier!

« En nous r'tournant au hasard d'hasard, nous les r'dégottions!

« Qu'est-ce qu'ils guignaient donc, ces sales curieux?

« Même quand nous aurions fait l'pire s'lon eux?... Aurions

travaillé à la r'populatpul ?... Et la liberté du travail, alorsss ?... Est-elle plus sacrée ?

« Nous r'partions,... détalant,... décanillant,... faisant l'taxi-auto,... l'dirigeable,... l'métro,... pour être seuls,... sans témoins,... à nous dorloter à notre aise!... à la douillette !... à la papa !

« Ça leur en bouchait un espace, aux mouches à roulettes !

« On allait s'reboire la bouche à la fraîche!... à la piquante!... à l'eau d'Seltz !... tandis que la nuit nous entôlerait d'tous ses éventails, vents du Nord !... nous soûlerait d'toutes ses grenadines, framboisettes !... qu'on en s'rait fou de s'sentir si frais!... si lavés!... de s'frôler en anguilles d'eau vive!... sous la brise d'marronniers légère !... les étoiles palpitantes d'Dieu !

« Quand :

— Ha !... Ha !... Ha !...

— De quoi ?

— Chauffés !... Pincés !

— De quoi ?

— Au poste !.. Oust !

— Au poste ?

— Pas d'rouspétance !

— Pourquoi qu'on rouspéterait avant d'pét... ?

— Hein !

— Lâche ma Môme, toi, l'Engliche !

— Ta Môme !

— Toi, l'Alboche !

— Ta Môme !

— Parfaitement !

— Notre Môme,... qu'on dit !

— Macaroni !

— Notre...

— Tu veux que j'te décolle ?

— T'mets pas en colère !

— Y a peut-être moyen de moyenner !

— C'est-y qu'on a gardé les troupeaux d'habillés d'soie ensemble ?

— Ouvre ton comprenoir !

— Vous faut d'la galette et des pépettes ?

— Galette !

— Pépettes !

— Il nous insulte, 236 !
— Passons-le à tabac, 342 !
— Plutôt sa Môme !... Elle est plus soyeuse !
— On l'laiss'ra au 420, qu'aime les gas rugueux !
— C'est ça !... J'le passe à tabac !
— Tas d'maîtres-chanteurs !... d'maq... ! d'tat... !
— Gare à nos rigolos !
— On rigol'ra !

« Ils tirèrent leurs blagues d'leurs étuis... j'les m'naçai d'une vieille clé trouvée au fond d'ma poche... t'entraînai dans la direction des ponts Alexandre,... des Invalides,... l'long d'la piste cavalière du Cours-la-Reine,... qu'ils pussent plus y pédaler d'leurs clous...

Viens, poupoule !... Viens, poupoule !... Viens !

que j'les narguais,

Loin des grrred...iens d'la paix,
Faire l'amour en douceu... eur...

« Et t'enlevant au milieu des arbres, palissades, Serres d'la Ville...

Viens, poupoule !... Viens, poupoule !... Viens !
Loin des flics et des chiens
Nous aimer bien !

« A un moment, comme ayant déjà pas mal ébréché leurs médailles,... ramassé leurs jeux d'quilles sur la terre d'étoupe de c'te piste cavalière,... ils la quittaient pour l'avenue d'droite,.. et qu'à la hauteur d'la seconde Serre, nous passions sur l'avenue d'gauche,... et qu'comme ils quittaient celle d'droite pour celle d'gauche, nous nous élancions sur l'trottoir à parapet,... pataraph et patatras !... nous sentîmes à la soudaine son bitume fondre, s'volatiliser sous nous !... déboulâmes par une sorte d'montagne russe,... d'toboggan,... au bas d'un escalier noir,... qu'nous n'avions pas vu !

« Tout à coup,... il n'y eut pas plus d'mouches à roulettes qu'sur la main !... on avait soufflé d'ssus !... on les avait effacées à la mie d'pain !... et on aperçut quatre ou cinq types,... plutôt purotins et couche-sous-les-ponts,... mais qui d'vaient être d'bons types tout d'même,... puisqu'ils nous aidaient à nous r'lever !

— Sûr, qu'vous êtes des zigs !... qu'on leur dit... Mais qui

qu'vous êtes nonobstant?... qu'on puisse faire déjà quasi-connaissance?... vous r'mercier?

— Ça fait rien, va!... qu'ils dirent.... On est c'qu'on est!... On roule sa bosse!... On porte sa musette!... Suffit qu'on vous ait arrachés à vos poursuivants!... Et comme y a pas d'pet, à cause d'la frousse qu'ils ont d'nous, qu'ils viennent vous r'lancer ici.... Allez-y, les p'tites perdrix amoureuses!... Couchez-vous au bord de c'te balustrade à étoiles!.... Aimez-vous!

« Et nous nous trouvâmes couchés, étreints, serrés, au bord de c'te balustrade à étoiles,... avec nos cœurs chantant à en faire vibrer les fermes d'fer des Serres d'verre d'la Ville, les r'frains d'la rue Sainte-Apolline : *Délire sans trêve!... Râles d'la Colombe!... Sanglots des Bécots!...* tandis qu'les points rouges des becs d'gaz, s'miraient plus rouges sous les arches!... qu'l'eau d'moire vert-sombre froufroutait doucement au-d'ssous d'nous!... et qu'un petit rigoleur et chatouilleur d'vent-coulis — T'as pas fini, rigoleur?... Non, mais, t'as pas fini? — nous prenait en écharpe!.., en mantille!... nous entêtait!... nous endormait!

« Et comme... nature!... après... on rouvrait ses quinquets d'amour,... r'joignant ces bons poteaux,... leur z'y d'mandant :

— V'nez-vous avec nous chez l'troquet d'l'Alma?... qu'on s'réconforte d'gobelets?... d'verres?... d'glasses?...

— Pas b'soin d'glasses!... qu'fit l'plus âgé, qu'était encore tout jeune.... Mais comme on n'a pas d'amour nous autres.... qu'on sait pas où qu'on va!... où qu'on couch'ra!... on vous d'mand'ra seul'ment votre aurevoir d'amoureux,... afin qu'ça nous porte chance!... qu'nous r'trouvions plus d'force pour bouffer notre route!

— Vous voulez not'aurevoir d'amoureux?... que j'dis.

— Oui!.. qu'il dit.

— Au revoir alors!... que j'dis.

— Garde ta joie!... qu'il dit.

— Trouve la fortune sur ton ch'min!... que j'dis.

— A Paris ou à Pékin!... qu'il dit.

— Ça fait rien!... à Paris!... à Pékin!

— Ta main encore!

— La tienne aussi!

— C'est tout ?

— Quoi ?

— Et ta gonzesse ?

— Ma gonzesse !

— Ta gonzesse ?

— Hein !

— C'est y... qu'on l'embrasse ?

« J'eus comme un mouv'ment d'recul... mais aussitôt :

— C'est ça !... T'as raison !... Embrasse-la !... Il l'faut !... Et ceux-ci après toi !... Es bons frangins qu'embrassent leur frangine, avant d'partir pour Pékin !..

« Et lui s'avançant :

— J'm'appelle Mimile !... qu'il fit... Donne-moi un peu d'force pour continuer ma route, ma sœur !

« Et t'embrassas ton frère Mimile, pour lui donner la force d'continuer sa route.

« Et l'second s'avançant :

— J'm'appelle Totor !... qu'il fit... Donne-moi aussi d'la force, ma sœur !

« Et t'embrassas aussi ton frère Totor, pour lui donner sa force.

« Et l'troisième s'avançant :

— Je m'appelle Jujules, ma sœur !

« Et t'embrassas aussi ton frère Jujules.

« Et l'quatrième, qu'était pas beau, s'avançant :

— J'm'appelle Chat-huant-des-fortifs !

« Et t'embrassas ton frère Chat-huant-des-fortifs.

« Et l'dernier suivant :

— J'm'appelle Tête-à- Deibler !... puis, craquant une allumette... R'garde !... Derrière mon cou !... à même ma peau !.. C'est écrit !

« Et penchant sa tête,... pour voir derrière son cou,... à même sa peau.... tandis qu'il craquait son allumette,... tu pansas c'dernier frère d'ton baiser d'sœur,... à l'endroit où y avait écrit Tête-à-Deibler.

— Maintenant,.... qu'ils clamèrent tout joyeux, avec d'grands yeux éclairant tout autour d'eux... V'là qu'on a d'la force pour rouler sur toutes les routes d'la terre d'not'terre !... Et personne peut plus nous empêcher d'y passer !

« Mais j'vas-t-y enfin m' la boucler ?... m' la clore ?... J'en

jase-t-y ?... J'en bafouille-t-y ?.. J'en débagoule-t-y ?... C'est-y qu'j'ai ouvert toutes les écluses à paroles d'la Capitale ?.. que j'vas faire dégorger les gouttières à éloquence du Palais-Bourbon ?

« En avant !... En avant !... Y a plus d'temps !... L'soir pleut !... Les réverbères-luisants s'allument l'long d'la Seine !... V'là l'Pont-Alexandre !... Les Champs-Elysées !

« En avant !... En avant !... Comme quand on sonne l'assaut aux rouges-soldats-hardis !

Tara.... Tatara... Ratata...
Y a la goutte à boire là-haut !...
Y a la goutte à boire !

« V'là l'Pont des Invalides !.. L'Cours-la-Reine !...

Y a ta bouche à boire là-haut !...
Ta bouche !...

« Faut qu' j'la boive !... J' s'rais plus rien si j'la buvais plus !... J'me suis trop passé d'toi d'puis ce matin !... J'peux plus m'en passer !... J'me suis trop attaché à toi !... J'peux plus m'détacher !.. Tu viens trop d'me révéler qu' t'étais bonne soudain !.. J'veux devenir un complice d'ta bonté !

« Faut que j'la boive !.... Sans ça, j' quémand'rais tout l'temps l'amour sans l'oser !... Témoin c'te grosse cass'role des cass'roles,qui voulait tout l'temps que j' l'embrasse,et qui, embrassée, s'tirait pour sauver sa respectabil... la flûte !.... bilité !... témoins ces birbes chez qui elle m'menait,qui,pour sauver la leur, cherchaient à m'incorporer à leurs Commerces!... Sciences!... Industries!... Finances !.. Politiques !.. Religions !... quitte à m'offrir leurs fout.... boudoirs... ensuite !

« Faut que j'la boive !... Sans ça j'rest'rais sans amour à perpète !... Témoins ces malheureux poteaux sans boulot d'tout à l'heure !... qui savaient pas où ils allaient !... où ils couch'raient !.. comme j'sais pas où j'vais !... où j'couch'rai !... comme tu sais pas où tu vas !... où tu couch'ras !... comme tant d'hommes et d'femmes savent jamais où ils vont !.. où ils couch'ront !.. jamais !.. jamais !..

« Y a qu' l'amour !... Il est écrit au fond d'quiconque !.. Quéqu'chose crie à quiconque qu'il doit s'soumettre à sa douceur, d'même qu'à une loi !... Qu'on a pour mission d'faire vibrer un cœur !... D'aller tirer la cloche d'une p'tite église,

jusqu'à c'te p'tite église s'mette à sonner,... ainsi qu'toutes ses sœurs d'la campagne,... dans l'concert éternel qu'elles donnent,... avec les alouettes,... sous l'ciel bleu !... Les hommes, c'est des sonneurs d'cloches!... S'ils n'ont pas fait vibrer l'cœur qu'ils doivent faire vibrer !... fait sonner la cloche d'la p'tite église qu'ils doivent faire sonner !... ils ont rien fait !... rien compris à la vraie R'ligion !... c'était pas la peine qu'ils vivent !

« J'veux, moi, qu'quand l'Grand Jour du Jug'ment s'lév'ra...! qu'la voix du Tout-Puissant m'criera :

— Hé?... Là-bas?... Môme La Blaguette?... Oùsqu'est l'cœur qu' t'as fait vibrer?... la p'tite église qu' t'as fait sonner?...

« j'puisse y répondre, présentant ta p'tite âme en satin, en azur, en cristal,... en pâq'rettes, en églantines, en lis'rons...

— La v'là!... mon vieux Tout-Puissant !... C'est ma sacrée Môme!... ma coquine d'Bigoude!... Et j'te prie d'croire que j'l'ai préparée à ton Paradis!... l'ai éduquée pour ta Noce Eternelle !

« Mais v'là les Serres d'la Ville!... l'trottoir à parapet !... l'escalier !

« Mon sort s'joue !

« C'est-y qu' j'vas r'tourner la noire ou la rouge?... la mauvaise femme d'pique, ou la femme d'tout cœur d'cœur?... que j'r'joindrai ma gosse-gosseline?... ou qu' plus jamais j' la r'joindrai?... Que j'saurai où aller?... où coucher?... ou qu' j'irai nulle part?... r'pos'rai plus ma tête sur un oreiller?... »

. . . .

Et, se lançant dans l'escalier, au milieu d'identiques ronces, débris, fleurs d'chicorée,... tandis que l'identique balustrade continuait à s'effondrer aux étoiles,... il ne vit que quelques bateaux-mouches aux lueurs jaunes, rouges, vertes,.. reflétées en spirales jaunes, rouges, vertes,... rejaillies en opales, émeraudes, rubis...

— Y est-elle?... hésita-t-il...

— Elle y est!.. fit-il apercevant une petite ombre à peine perceptible,... recroquevillée sur elle-même,... une petite âme suffisante à lui assurer sa part de bonheur sur terre !... en Paradis !

Il parvint à retenir sa respiration,... à contraindre son cœur

à ne plus taper sès coups sourds et effrénés,... à ôter ses souliers,... à s'avancer à pas de loup vers elle :

— C'est moi!... cria-t-il à genoux,... l'enlaçant de bras affolés,... s'efforçant de l'écarter du bord...

— Non!... murmura-t-elle relancée en avant... Plus temps!

— Viens!

— C'est fini!

— Notre amour doit r'prendre!

— Va r'trouver celle qui t'aime!... J' t'aime plus!

— Tu m'aimes!

— Va la cajoler à ma place!... Tu m'aimes plus!...

— J' t'aime!

— Trompe-moi comme tu l'as fait!

— J' t'ai pas trompée!

— Menteur!

— J' t'ai pas menti!

— Fini!...

— Viens!

— Fini!... répéta-t-elle se rapprochant du bord,... lui réchappant des bras,... suspendue au-dessus de la Seine maintenant.

— Eh ben,... si c'est fini,... ça s'ra d'abord pour moi qu'ça l' s'ra!

— Comment?

— J' finis l'preu!... lança-t-il, arrachant la veste et le béret que lui avait repassés son Surdab...

— L'preu?

— Toi qu'la seu!... lança-t-il, arrachant gilet et pantalon...

— Qu'veux-tu dire ?

— On en f'ra une chanson rue Sainte-Apolline!... Ça s'ra l'succès d'la saison !

C'étaient deux amants
Qui rêvaient d'amours lointaines :
C'étaient deux amants,
Que reniaient leurs parents !

— Qu'veux-tu dire?

— Ils s'en sont allés,
Sur une barque fragile,
Ils s'en sont allés
Au pays des exilés !

Et arrachant chemise...chaussettes...apparaissant tout nu... plongeant dans le fleuve :

— Tous deux en s'aimant,
Dans le linceul bleu des vagues,
Tous deux en s'aimant,
Dorment éternellement !

— Dieu !...

— Viens !... Dans le linceul bleu des vagues !... J'te tends les bras !... Nous périrons ensemble tous deux !

— Pas toi !... Moi toute seule !... Moi !

— Plus mèche l'un sans l'autre !... Plus d'amante sans amant !

— Moi toute seule !

— On m'délivrerait plus d'retour !... En route pour l'éternité !

— Au s'cours !...

— Vas-tu faire accourir tous les Prom'neurs d'Tripes ?... Mouches à Roulettes ?... Gardes-chiourmes d'la Capitale ?

— Au s'cours !

— Rien d'si fini d'abord !... Et si tu ré-fléchissais une s'conde, tu verrais que c'que j't'en dis, c'est peut-être... qu'histoire d'me rafraîchir !... parce que j'ai trop couru à ta r'cherche !... occase d'prendre mon bain !

— R'monte !

— V'là l'phoque du Jardin des Plantes, tel qu'le r'présente M. Paulus !... L'boul'dogue sans cal'çon d'London, tel qu'le r'présente M. Bélington !

— R'monte !

— La mariée qu'appelle son p'pa !... Elle s'tord les bras !

— R'monte !

— La belle-mère qu'a sa crise de nerfs !... On n'y voit plus qu'les pieds !

— Méchant !

— Donne-moi ta parole !... Prends ton engagement !

— Quel engagement ?

— Jure-moi qu'tu t' dessal'ras plus, quand j'aurai fini d'me dessaler, moi !

— Que j'me dessal'rai plus ?

— Jure !

— Faut que j'jure ?

— Ou... à l'eau!... à l'eau!... tel l'cachalot!

— J'jure!

— Chouette!... La bougie sur la table!... Alors!... s'esclaffa-t-il,... faisant la planche..., retourné...

— Méchant!

— J'crie victoire!... Tourne tes nœils, si tu ne veux pas voir!... T'occupe pas!

Mais elle :

— L'vilain!... L'vilain!... C'est-y convenable d'danser ainsi la matchiche en pleine Seine, quand on a d'la peine?... Il sait pourtant bien qu'y a qu'moi qu'ai l'droit de l'guigner comme ça!... comme un p'tit oiseau sur la branche!... un p'tit bébé qu'on démaillotte!... et pas les Messieurs-Satyres ni Voyeurs du quai!... Enfin!... J'ôte ma robe,... l'étends sous lui,... qu'il attrape pas frio!... Il s'rait capable d'chauffer un rhume d'cent ans si je l'étendais pas!... C'qu'on s'frait vieux quand il s'rait guéri!... C'que ça nous r'mettrait notre lune de miel!... Aussi, j'le frotte!... j'le frotte!... sur les ch'veux!... la poitrine!... les oreilles!... l'nez!... partout!... pour y faire r'venir ses p'tites couleurs!... son p'tit sang!... Est-il assez frotté?.. séché?... net?... Vite sa liquette!... ses chaussettes!... son grimpant!... son gilet!... sa veste!... son béret!... ses souliers!... ma robe!... Nous v'là attifés!... parés!... pomponnés!... Son bras!... Qu'il r'monte avec moi en haut d'l'escalier... m'r'épouser!

— R'montons t'r'épouser!

— Yeux dans yeux!... Encore!... La chanson!

Les yeux dans tes yeux,
Et la bouche sur ta bouche,
Les yeux dans tes yeux,
Nous pourrons aller aux cieux!

— Yeux dans yeux!

— Aimons-nous, comme si nous montions les d'grés d'l'autel!... qu'si l'bonheur trouait les voûtes d'not'église!... Il les troue, puisque nous voyons plus qu'les étoiles au-dessus!... Aussi, comme on est châssis à châssis,... vitre à vitre,... tu m'as pas trompée, dis?... A ton tour!... Jure-le!... Jure-le!...

— J'jure pas, moi!... Tu m'as fais trop peur tout à l'heure!

— Jure!

— Faut-il oui?... Faut-il non?...

— Jure !

— J'vas tirer à la courte paille !

— Oh !

— J'jure, La Bigoude !... fit une vieille voix... près d'elle... doucement...

— L'Surdab !... L'Surdab !... Qu'est-ce qu'il vient r'fiche Cours-la-Reine ?... Va t-il t'laisser fuir comme c'matin ?...

— J'le laiss'rai plus !... prononça le nouvel arrivant... J'imit'rai plus l'éléphant qui trompe d'nature !... J'dirai toujours la vérité !

— Tu nous chant'ras encore qu't'as aimé quatre-vingt-dix-huit fois les femmes d'ton colonel !... d'ton général !... sans compter tes cantinières !... Tu vois bien qu'y a plus d'fond à faire sur c'que tu chantes, ni sur c'que tu dis !

— J'chant'rai plus qu'j'les ai aimées une fois !... J'répét'rai seul'ment qu'ton Môme qu'est là,... près d'ton cœur,... dans tes bras,... t'aime plus qu'jamais, lui !... que j't'en donne ma main !... ma tête !... toute ma vieille carcasse à couper,... pour te l'prouver !

— C'est-y vrai ?

— J'l'ai assez vu tantôt, avant qu'il s'doute des ch'veux qu'tu t'faisais dans ta carrée,... tandis qu'il lâchait son gros choléra et sa peste !... J'l'ai assez vu, quand il s'en est douté,... tandis qu'il s'précipitait à ta r'cherche, délirant, cœur battant, avec des gestes qui faisaient s'retourner les passants, couvrant d'baisers l'écrit qu'tu lui avais laissé !... Qu'perdant l'souffle derrière lui, j'dus prendre l'bateau-mouche d'puis l'pont d'Sully jusqu'à celui d'l'Alma, où entendant enfin jaboter et barboter, je m'dis : « Y a qu'lui qui soit capable de plonger ainsi en pleine Seine, alors qu'trois autres millions d'godiches n'osent pas même y tremper l'bout d'leurs guiches !... Il prend son bain, pour y sauver l'sien !

— C'est-y vrai ?... Il m'trompe plus, ton trompeur d'grand-père ?... T'as bien couru ?... fait r'tourner les passants ?... couvert d'baisers l'écrit que j't'avais laissé ?... pris ton bain, pour m'sauver l'mien ?

— Puisqu'il t'l'assure !

— Tu m'en as pas fait porter avec ton gros ballon gonflé ?

— J'en ai t'y la chanson, si j'en ai eu l'air ?

— Y aura encore du beau temps pour nous ?

— C'est-y qu' nous nous sommes plus bu l' sang au-d'ssus d'Bagnolet et d'Montreuil ?

— Tu s'ras toujours mon bébé?... mon mémé?... mon aimé ?

— Qu'nous y avons plus peint nos cœurs sur les portes ?... avec nos initiales?... des flammes?... des poignards ?

— Pourquoi qu' t'es parti c'matin, alors?... j' comprends plus !... moi !... j' comprends plus !

— Qué qu' tu veux?... Elle m'parlait tout l'temps d'son Monde!... Ça s'passait comme ça dans son Monde!... Elle allait m'faire voir son Monde!... L'Grand-Monde!... C'lui des mecs et des sires d' la haute!... Qué qu' tu veux?... C'est pas qu'on est vicieux!... mais on est curieux!... Même pas curieux!... mais on voudrait savoir!... Et puis, on est jeune!... Et la jeunesse,... faut bien qu'elle s'forme!... qu'elle voyage!...

— C'était rien qu' pour voyager ?

— Elle m'disait,... comme qui dirait,... désignant c'Monde : « Viens voir ma planète !... ma comète!... » Alors, une planète!... une comète!... ça brille!... J'y ai été, ainsi qu' si j'allais chez les sauvages d'Amérique!... ou à la cour du grand Nappe-au-poëlon !

— Rien qu'à sa cour ?

— Elle m'baptisait d'entrée Prince d'Roussquiqui!... comme si j'étais maréchal d'Empire!... descendant des Roussquiqui-Nazareth!... des Roussquiqui-Vertbois!... des Roussquiqui-Péruviens!... des Roussquiqui-Journalistes!... s' baptisait ma Roussquiquine !

— C'est moi, ta seule Roussquiquine!... Pas plus elle qu' les coquines qui t'reluquent l'soir à mon bras, et à qui j' réponds en furie : « Non!... Non!... Non!... Non!... Non! »

— T'as raison!... Pas plus elle qu' ces coquines!... T'as qu'à lui répondre . « Non!... Non!... Non!... » en furie aussi!... Et la preuve, c'est qu' tu me conseill'rais pas,... pour m'démonter la jujuge,... et m' pousser à c'te.... p'tite opération,... qu' j'aurais tant,... tant r'grettée!... d' faire semblant d' faire autre chose en la faisant,... comme d'enfiler une r'dingote!... d'essayer un chapeau-décalitre!... d'lire un discours d' la Chambre des Disputés !

— Elle te l'conseillait?

— Tu m' conseill'rais pas comme ceux chez qui elle m'me-

nait,... pour mieux donner l'change encore sur c't'opération!... d' répéter à tout bout d' champ : *Citrrrrron!... Orange!... Pastèque!... Banane! .. Groseille!... Jésusse!... Dreyfus!... Socialisme!*

— Ils te l'conseillaient?

— Non... Mais... Vois-tu... Quand même ils répét'raient au commenc'ment *Citrrrrron!... Jesusse!... Dreyfus!*...en croyant qu' c'est arrivé!... s'ils continuent à les répéter sans plus l' croire!... rien qu' pour cacher la chose que j' te dis!... la gaudriole!... la manigance!... et tout l' trafic qu'en découle chez eux!... faudra-t-il que j' les répète à mon tour, pour cacher c' trafic?... c'te manigance?...

— Ça s'rait pas loyal!

— D'autant... dit le Surdab...qu'si l'régime changeait!... si on fichait *Citrrrrron!... Jésusse!... Dreyfus!*...par terre!... lui faudrait-il aussi changer son répertoire?... et dire par exemple : *Fraise?... Framboise?... Aubergine?... Poire?... Philippe?... Victor?... Scapulaire?...*

— En effet!

— Quand même ceux qui répét'raient au commenc'ment *Aubergine!... Victor!... Philippe!*...croiraient encore qu'c'est arrivé!... s'ils continuent comme les premiers à les répéter sans plus l'croire!... et rien qu'pour cacher à nouveau la manigance!.. l'trafic!... faudra-t-il qu'j'les répète encore pour les cacher comme eux?

— Ça s'rait ni loyal!... ni franc!...

— D'autant... dit le Surdab.... qu'si on r'fichait *Aubergine!... Victor!... Philippe!*... par terre!... lui faudrait-il changer une troisième fois?... et dire par exemple : *Tomate?... Betterave?... Pomme de terre?... Syndicat?... Fédération?... Pataud?...*

— Quel mic-mac!

— Quand même ceux qui répét'raient au commenc'ment *Pomme de terre!... Fédération!... Pataud!*... croiraient toujours qu'c'est arrivé!... s'ils persistent, à l'instar des autres, à les répéter sans plus l'croire!...et rien qu'pour cacher toujours ces perpétuels manigance!... trafic!... faudra-t-il qu'j'les répète à perpète?... à perpète?...

— Ça s'rait ni loyal!... ni franc!... ni français!...

— Tu vois !... Tel qu'à l'école... Quand j'travaillais mon certificat d'études... Qu'on voulait déjà m'faire répéter *Liberté!... Egalité!... Fraternité!... Bonheur!... Vérité!... Lumière!...* sur l'air d'la Philharmonie du XIe... Et que j'répondais — J'ai-t-y donc pas des quinquets pour la voir vot' *Lumière?...* une sorbonne pour en juger, d'vot' *Liberté?...* un palpitant pour l'sentir palpiter au fond d'mon fin-fond, vot' *Bonheur?...*

— Bravo!

— Tiens... *Liberté!... Egalité!... Fraternité!.. Bonheur!... Vérité!... Lumière!... Fédération!... Syndicat!.... Scapulaire!... Socialisme!... Pataud!... Victor!... Philippe!... Jésusse!... Dreyfus!... Pomme de terre!... Tomate!... Aubergine!... Fraise!... Banane!... Pastèque!... Citrrrrron!.. Citrrrrron!... Citrrrrron!...* c'est rien, j'le guigne à présent, qu'des mots d'passe qu'toutes les Bouilles des Bouilles, les grosses Gnouf d'la Gnoufardière et Pignouf d'la Pignoufière, font répéter à leurs amants, qui s't'rouvent de c'fait enrôlés dans l'Art, la Science, l'Industrie, la Finance, l'Commerce, la R'ligion, la Politique et la Police d'leurs Cocus!...

— Vrai?

— D'même qu'les autres grosses Casques d'Or, d'Ebène, d'Acajou, font répéter d'autres mots d'passe : *Cartouche!... Monte-Cristo!... Bourse ou Vie!... Mort aux Vaches!...* à d'autres amants, qui s'trouvent enrôlés de c'fait dans les Bandes d'la Popinc, d'la Turbigue, d'la Loltairvem, du Templmuche, d'leurs Chefs de Bandes!

— Vrai?

— Car l'Monde, c'est des Bandes!... Les Bandes, c'est l'Monde!... Kif Kif bourriquot!... Grinchi-grincho!... Pégri-Pégro!... Crapulo-Crapulette!... Tous crânant avec leurs mêmes noms d'partis politiques!... leurs mêmes noms d'capitaines!... leurs mêmes noms d'Dieux!... leurs mêmes noms d'fruits!... *Socials* d'la Turbigue!... *Dreyfus* du Loltaire!... *Jéssuses* d'la Popinc!... *Bananes* d'partout!... Tous glissant en douceur leurs mêmes quatre cents coups!... dérobe au morlingue!... dégringolade au pante!... père François!... savate!... Tous ayant les mêmes mots d'passe!... l'même culot d'tout!

— Vrai?

— Si les uns travaillent dans la Mouche, les autres travaillent dans la Contre-Mouche, v'là tout !

— En effet !

— Si les uns s'font tatouer, les autres s'font décorer !

— Oui !

— Aussi... A bas l'Monde ! A bas les Bandes !... A bas les Bandes ! A bas l'Monde !... C'est pas pour eusses,... n'est-ce pas, Surdab,... qu'les Surdabs d'tes Surdabs ont fait la Révolution ?

— Sûr !... Quand on a échappé aux Rois et aux Hommes, c'est pas pour red'venir les esclaves des Mots !

— A bas les Mots !... A bas les Paravents pour salops !...

— A bas les Mots !..

— Y en a qu'un, d'abord, qu'il faille dire !... L'seul qui fait qu'on s'occupe plus d'soi, mais d'une autre !... L'seul qui fait qu'on n'est plus égoïste, mais qu'on s'dévoue !... L'seul qui fait qu'on quitte sa vieille turne, et qu'on s'promène dans les sentiers doux !

— *Amour ?...* dit-elle.

— *Amour !...* dit-il.

— Alors ?... C'est vrai ?... Tu m'aimes ?... Tu m'aimes ?... Un peu ?

— J'te l'jure, c'te fois-ci !... J'te l'jure, ma chérie !

— Tu m'aim'ras ?... Encore un peu ?... Tu m'aim'ras ?

— J'te l'jure !

— Y aura plus jamais d'Bouilles pour toi ?

— Elles sont déjà toutes cuites !... toutes bouillies !

— Ah !... Joie !... Ah !... Bonheur !... Ah !... Espoir !... Ah !... Mon louloup !... Ma loulette !... Mon touloup !... Ma toulette !... Ma toutelle !... Ma mémelle !... Mon bébé !... Mon mémé !... Mon coq !... Mon soleil !... Ma jacinthe !... Ma rose !... Mon œillet !...

— Priez pour nous !... Priez pour nous !... Priez pour nous !... Y a qu'ça !... Les litanies du Saint-Nom d'la Vie !

Et tandis qu'ils s'en allaient, fermant les yeux, se sentant mourir l'âme, dans un bruit murmurant de baisers, sous les odeurs entêtantes des marronniers ; et que le vieux Surdab qui les suivait, s'accompagnant sur son accordéon, se mettait à chanter :

Ils s'aimaient, c'était rien de l'dire !
Ils s'aimaient, ils étaient heureux !
L'amour, ça t'nait dans un sourire,
Un sourire de leurs grands yeux !...

voilà qu'ils se perdirent tous trois dans la musique, dans la tendresse, dans l'ivresse et dans la détresse des cœurs qui voient qu'il n'y a plus qu'eux au monde, et qui s'écoutent vivre dans la nuit.

MAURICE BEAUBOURG.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXIII. — L'Académie.

M. DEL. — Eh bien, vous êtes content de l'Académie, je pense.

M DESMAISONS. — Assez content. Le lendemain de chaque élection, elle existe un peu moins que la veille. Elle s'éteindra ainsi tout doucement, un jour que le poète Paul Déroulède recevra le poète Théodore Botrel, et ce sera un grand avantage pour les lettres françaises.

M. DEL. — Comment cela

M. DESM. — En sauvant les écrivains de talent soit des palinodies que leur impose aujourd'hui la candidature, soit de l'humiliation d'être mis en balance avec tel domestique de lettres.

M. DEL. — Mais quel besoin un homme de valeur a-t-il de postuler l'entrée de cette maison de retraite ?

M. DESM. — Non pas un besoin, cher ami, mais parfois le besoin, tout court. Plus souvent, une vanité de coterie ou de famille. On souhaite cela comme une décoration.

M. DEL. — Souhaiter une décoration ! C'est se dégrader.

M. DESM. — Nous ne devrions point parler de ces choses. Nous sommes si en dehors de toutes ces joies, de tous ces motifs d'agir !

M. DEL. — Si peu sociaux.

M. DESM. — C'est le mot. Si peu sociaux, donc, que nous ne pouvons rien comprendre à tout cela. Alors nous parlons à côté, sans une véritable investigation psychologique. Nous dédaignons. Mauvais moyen de pénétration.

M. DEL. — Cependant, nous sommes tout à fait désintéressés dans la question.

M. DESM. — Nous le sommes trop. Etre ou n'être pas décoré, cela compte pour un journaliste, pour un membre des Gens de lettres. Etre ou n'être pas de l'Academie, cela a une importance énorme dans certaines salles à manger mondaines. Doumic, du jour au lendemain, passe du bas au haut bout. Pour nous, n'est-il pas toujours le même cuistre ?

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Choquée qu'il eût qualifié Baudelaire de « maniaque

obscène », la maîtresse de maison maintenant approuve. Et même elle a fait acheter et relier en veau les œuvres malheureuses de l'humble secrétaire. La voilà qui compare Scribe à Ibsen et Doumic à Sainte-Beuve. Or, je ne pense pas que les circonstances présentes nous invitent à lire une ligne de ce bien pensant.

M. DEL. — Avouez que l'Académie ne pouvait faire un autre choix, car enfin son concurrent....

M. DESM. — Il aurait eu toutes mes préférences. Ce n'est pas un écrivain, c'est un philanthrope, et quand il serait un marchand de bois, je le préférerais à un Doumic. Le philanthrope n'a d'ailleurs eu qu'une voix de moins que le cuistre. Quelque nouveau venu aura voulu faire du zèle en faveur d'une illustre revue où il espère glisser de la copie. C'est d'autant plus fâcheux que cela contrarie un projet très cher à la majorité ducale de l'Académie française : ne plus nommer d'hommes de lettres. J'ai ouï dire qu'un académicien, auteur fort apprécié de la publication des mémoires de sa grand'mère, avait posé assez nettement la question : « Nous en avons assez de tous ces écrivailleurs, sans naissance, sans manières et sans fortune. L'Académie est un salon où il faut de la décence. Il y en a qui viennent à nos séances à pied. Passe encore, mais d'autres s'amènent en fiacre, oui, Monsieur, en fiacre à quinze sous ! Vous voyez l'effet de ce véhicule de pauvre parmi les sévères automobiles de nos jeunes marquis et les nobles équipages de nos vieux ducs ! Plus d'hommes de lettres, plus de gueux : nous les remplaçons par des représentants de la grande industrie, de la philanthropie, des sports, par de riches historiens, par d'aristocratiques généraux, par de magnanimes auteurs dramatiques. On a dit que l'Académie française devait être un salon. Soyons modernes, comme disait ce pauvre et noble dévoyé, le comte de Villiers de l'Isle-Adam. L'Académie française doit être un club, le France-Club. » Hélas ! ce curieux projet vient d'aboutir à Aicard et à Doumic.

M. DEL. — Savez-vous à quoi je pense, cher ami ?

M. DESM. — Dites.

M. DEL. — A ceci, que l'Académie nous intéresse bien plus que nous n'osons l'avouer.

M. DESM. — C'est peut-être vrai. Sans quoi, ses choix nous laisseraient indifférents.

M. DEL. — Nous souffrons de sa déchéance.

M. DESM. — Par la mauvaise habitude d'associer l'idée d'Académie française à celui de littérature française. Il faudra nous en défaire. Il n'y a plus entre les deux idées que des rapports très vagues et qui s'effacent de jour en jour.

M. DEL. — C'est peut-être dommage.

M. DESM. — Je ne le crois pas. Il faut que les institutions meurent,

afin que de nouveaux organismes puissent naître, mieux adaptés au milieu. L'Académie agonise, elle n'a plus d'autorité que celle que lui confère, en telle occasion, l'un ou l'autre de ses membres. Comme corps, elle n'est plus qu'une ombre. N'ayant pas su se transformer, elle mourra. Voyez, au contraire, l'Académie des Sciences : sa force grandit chaque jour. Elle domine les partis scientifiques. Toute idée neuve, toute observation, toute découverte y trouve une tribune. Elle se préoccupe beaucoup moins de juger que d'écouter et de faire connaître au monde savant ce qu'elle a entendu. C'est, dans l'ordre de ses travaux, un merveilleux organe de transmission. Il n'est pas un jeune savant de quelque mérite qui n'ait « communiqué » à l'Académie des sciences ; aussi n'en est-il aucun qui ne la considère comme un organe bienfaisant et nécessaire. Mais quels rapports y a-t-il entre l'Académie française et les écrivains français ? Ils ne la connaissent que par les intrigues des élections. Peut-être en recevront-ils quelque prix, d'un seul intérêt pécuniaire. C'est tout. Elle n'est aux hommes de lettres d'aucune utilité. Parfois, elle a pris l'air d'une parure. C'était encore quelque chose. Aujourd'hui, il y a des saisons où elle semble une injure. Il vaudrait mieux qu'elle ne fût pas.

M. DEL. — Cela manquerait à Paris.

M. DESM. — Oui, mais à Paris, seulement, et une telle institution, qui n'est plus que parisienne, est bien près de n'être plus.

M. DEL. — Croyez-vous qu'elle ait encore du prestige à l'étranger?

M. DESM. — Comptez les écrivains « européens » qu'elle contient, et vous serez renseigné.

M. DEL. — Je le suis.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Olivier Calemard de La Fayette : *La Montée* ; Hachette, 3 fr. 50. — Camille Lemercier de Eron : *Les Exils* ; E. Sansot, 3 fr. 50. — Maffre de Baugé : *Terre d'Oc* ; Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Marguerite Berthet : *Dans les Brumes de la Cité*, Bibliothèque générale d'Edition, 3 fr. 50. — René Kerdyk : *Les Chansons de Chérubin* ; A. Z. Mathot, 3 fr. 50. — Luc Durtain : *Pégase* ; Sansot, 3 fr. 50.

La Montée. Olivier Calemard de La Fayette mourut à vingt-neuf ans, le 13 octobre 1906 : il avait publié déjà un volume où il donnait plus que des promesses, *le Rêve des Jours* ; il hésitait ou croyait hésiter entre deux muses, Lumineuse et Divine, l'une épandant sur le monde toute la nuit bleue, l'autre tout le soleil ; il se défendait d'être un poète à idées, entendant par là qu'il y a dans l'œuvre même de Sully-Prudhomme, qu'il admirait néanmoins, une contradiction fondamentale et que la forme du vers convient mal à l'exposition directe d'une doctrine philosophique ou éthique ; mais il ne voulait pas dire qu'il fût interdit au poète de penser et d'exprimer

ensuite le plus magnifiquement qu'il pourrait sa conception du monde; attentif aux détails significatifs de la vie animale et végétale, il les observait en toute impartialité et, s'il les tournait en symboles, il ne voulait pas en altérer le sens ; ce n'est pas par vaine rhétorique qu'il s'est un jour écrié :

> Vérité ! Vérité ! je t'aurai tant nommée,
> Je t'aurai tant voulue et t'aurai tant aimée
> Que tu dois vivre un peu sous l'obscure ramée.

Et, dans une lettre à un de ses amis, il écrivait : « Le symbole est une chose merveilleuse, mais il faut qu'il soit scrupuleusement exact. » En regardant les dykes volcaniques qui se dressent dans la ville du Puy et dans les alentours, il ne pensait pas que la fable de Géants infernaux levant leurs bras eût « des correspondances géologiques adéquates » ; il croyait plutôt que le travail des eaux, creusant la vallée, n'avait pu « arracher ni effriter l'ossature même du pays ou des géants figés et pétrifiés » ; s'il avait dû tirer de là le sujet d'un poème, il aurait substitué la seconde fable aussi belle et selon lui plus exacte à la première. Non qu'il voulût se faire le captif et l'esclave des apparences : toute sa courte vie semble avoir été un effort pour se libérer d'elles ; mais il ne consentait pas à s'évader par trahison. Il avait hérité de son aïeul Charles Calemard de La Fayette, dont Sainte-Beuve prisait fort le *Poème des Champs*, un goût très vif des choses de la nature ; les paysages du Velay natal lui étaient familiers et amicaux ; il n'en interprétait pas les scènes saisonnières, d'après la tradition, mais telles qu'il les avait vues en effet ; mais comme le poncif des gestes nouveaux n'est pas encore établi, le moissonneur assis sur la machine qui ouvre de larges brèches dans les blés mûrs paraît d'abord moins beau que l'homme à la faux sciant les épis sous le soleil : cependant il est déjà plus affranchi du sol :

> Et les hommes, pareils à des dieux immobiles,
> Contemplent longuement l'œuvre de leur esprit.

Ce désir d'affranchissement, d'essor vers la lumière, Olivier Calemard de La Fayette en avait de bonne heure trouvé l'image dans le bourdon qui s'échappe de la corolle des fleurs et de leur prison de miel et s'envole vers le soleil :

> Ah ! campanule, ouvre à mourir ton urne noire,
> Et toi, goutte de sang, ton cœur d'amour ! Les cieux
> L'appellent. L'astre luit et brûle ; il veut y boire
> Loin du parfum d'en bas qui rampe... Insoucieux
> De tout un champ d'iris qui tend ses fleurs de soufre,
> L'être clair, qui se croit l'âme du jour vermeil
> Ebloui, transparent, rose et mauve, s'engouffre
> Dans la corolle incandescente du soleil.

Quand il essaie de symboliser plus pleinement le sacrifice de la matière à l'esprit, de rendre sensible son désir le plus pur, il choisira le feu, sachant bien que jamais la flamme née de lui n'atteindra de là les murailles splendides de l'univers, la lumière absolue qui peut être n'existe pas en dehors de l'esprit qui conçoit ; l'apostrophe suprême *Igni legato* est de la plus haute, de la plus noble, de la plus douloureuse poésie :

Si ton vol t'emportait pour une éternité
Par delà les prés bleus que fleurit la stellaire,
Tu trouverais dans mon enceinte de lumière
La ville de cristal où dort la Vérité.

Tu ne pourrais pas voir la Vierge de clarté
Immobile dans l'or d'une flamme légère !
Le palais transparent qui la tient prisonnière
A trop de lueur propre et d'éclat réfracté.

Mais ton aile de diamant lucide et rose
Eventerait sans fin la porte à jamais close
Et la topaze en feu qu'enchâsse le vantail ;
Et battant les verrous, ivre, blessée et chaude,
Elle perdrait, en larges gouttes de corail,
Un sang plein de rayons sur les gonds d'émeraude.

Cependant un indomptable espoir soulevait cette âme généreuse ; elle s'irritait un instant et demandait que la bouche d'ombre éteignît à jamais, si la Vérité n'existe pas,

Chaque vaine lueur qui trouble les ténèbres.

Mais ce n'était qu'une révolte passagère et elle proclamait aussitôt sa foi obstinée.

Vierge aveugle qui prophétise des soleils.

La mort de ce poète fut une grande perte pour les lettres françaises : il a laissé du moins une œuvre qui ne périra pas tout entière et que gardera de l'oubli la mémoire de ses amis et de ceux qui, sans l'avoir connu, l'auront compris et aimé à travers ses poèmes.

Les Exils. Breton, M. Camille Lemercier d'Even est exilé de sa province natale ; amant, il est exilé de celle qu'il aima et qui ne l'a point aimé ; et il chante en strophes fières sa double nostalgie. Mais il n'appartient pas à l'espèce des bardes pleurnicheurs, et une forte volonté le soutient contre toute défaillance :

Dominateur farouche, isolé dans ma tour
Que les hommes battront de leur vague insensée,
Je déploierai sur eux mon essort de vautour
Et je serai le dieu puissant de ma pensée.
Au-dessus des chansons vaines et des clamours

Je planerai sans rien entendre de leur fête
Et je boirai tout le soleil et si j'en meurs
Comme un astre je veux tomber des plus haut faîtes.

L'expression de cette énergie un peu farouche ne va pas sans quelque excès d'éloquence romantique : mais M. Camille Lemercier d'Even est très jeune et il essaie ses poumons ; assez tôt son souffle deviendra plus court et il lui faudra le ménager.

Terre d'oc. M. Maffre de Baugé pourrait être félibre, s'il lui en prenait fantaisie, et c'est en provençal qu'il entonne le *Cant de Thriounfle* et son *Sirvente de Mai* à la gloire d'Auguste Fourès, qui voulut être enseveli debout. Mais même quand il écrit en excellent français, il se veut d'un autre âge et du pays d'outre-Loire et quand il consent à n'être pas un troubadour, il préfère devenir, autant qu'il est en lui, le contemporain de Pierre de Ronsard que de demeurer celui du président Roosevelt ; il ressuscite volontiers les strophes charmantes des odelettes et s'il dit *l'Idylle du Roi*, c'est parce qu'il fut probablement dans une vie antérieure le commensal du Béarnais et de Charlotte de Montmorency ; il aima alors d'un puissant amour les belles dames et les beaux coups d'épée, et son vers a retenu de ces âges passés une allure ensemble galante, cavalière et un peu goguenarde :

Non, tout n'est pas perdu ; tu peux reconquérir
La jeunesse qui fait que de force on vous aime.
Sonnez le boute-selle et la charge suprême.
Pour être aimé, poète, il suffit de mourir.

Meurs. Les arcs triomphaux où l'on doit discourir,
Suspendront sur ton haut cercueil un diadème
Et celle que tu sais, sous ses voiles noirs blême,
Viendra poser pour l'effigie du Souvenir.

Sans doute la saison qui vient fleurir les tombes
Aux veuves fait voler l'invite des colombes ;
Ton adorée des yeux les poursuivra dans l'air.

Jusqu'au jour où tentée au conseil d'un voyage
Elle s'embarquera le front toujours couvert,
Plus légère pourtant, des gazes du voyage.

Dans les brumes des Cités. Il s'en faut que tous les poèmes de Mme Marguerite Berthet soient excellents ; trop souvent, moins l'ironie d'un gamin de Paris qui se moquerait de lui-même, ils ressemblent aux contes moraux de François Coppée ; mais toutefois ils témoignent d'une certain lyrisme ; ainsi dans *Vœux*, où s'exalte le désir des palmes, des lauriers et des pleurs immortels.

Les Chansons de Chérubin. Un peu sentimentales, un peu libertines, ce sont de jolies estampes dans la manière du dix-hui-

tième siècle ; dans le parc bien aménagé, dans la chambre galante, au creux du lit, Chérubin, l'initiatrice et la soubrette Margot jouent de leur mieux le rôle qui leur fut assigné de toute éternité ; leurs gestes et leurs paroles s'accordent à souhait ; par instants, dans les arbres qu'effeuille l'automne, une sorte de mélancolie rend plus graves leurs âmes frivoles et légères et l'adolescent qui devient un homme dit adieu, non sans quelque tristesse, à « son printemps qui se détache de lui ». Pour que ces aimables poèmes fussent tout à fait exquis, il aurait fallu que M. René Kerdyk se gardât de tours et de mots qui ne conviennent point ici : par exemple, les yeux,

Aussi bleus qu'un ciel de légende,

sont plutôt réservés aux bretonnes de M. Théodore Botrel et il est déplaisant d'entendre que les arbres sont émoudés

Pour en styliser le printemps

ou que les rideaux « filtrent des clartés ». M. Rene Kerdyk se corrigera aisément dans l'avenir de ces menus défauts.

Pégase. Trois ou quatre millième, M. Luc Durtain enfourcha le cheval ailé ; ce ne fut pas pour s'envoler sur sa croupe vers les temples de l'Hellade et le Bois sacré des Nymphes, mais pour laisser tomber de plus haut sur la tourbe des hommes ses invectives de colère, de dégoût et de mépris ; il ne lui chaut que les personnes bien élevées et qui redoutent le son de syllabes inconvenantes lui fassent honte de sa grossièreté ; s'il emploie le mot d'Ubu, il n'y ajoute pas l'*r* qui l'ennoblissait. Cependant, on ne doit pas se laisser rebuter par la truculence d'une verve trop triviale. M. Luc Durtain connaît l'art de relier à la vie présente les primitives visions des choses et, dans *Couchant*, il en a fort ingénieusement fait usage :

Une vache, genoux ployés, voit et rumine ;
Le velours de son pré fertile se termine
Par la fourrure rude et fraîche des forêts.
De hauts blocs ; une hutte, un ruisseau coule auprès.
L'air étant encor clair, on peut suivre, au reluire
De ses écailles d'or, l'Eau (butin de Zéphyre)
Qui rampe à l'Océan sans jamais y rentrer.
Dix palettes de bois, habiles à tourner,
Font du courant masif cent bulles et cent gemmes
Et masques et fureurs et chansons — mais barême
Contraire, à grains nombreux rêvent un gros pain neuf.

. . . .

L'heure est venue et les tâches sont terminées.
Profondément, jusqu'aux plaines, jusqu'à la mer
Les immenses rayons ont labouré l'éther ;
Voici l'ombre, l'oubli, le silence, la borne ;

Et l'on voit écartant la brume épaisse et morne
Flairant, rouges naseaux, l'âpre odeur des vieux monts
Le bœuf Soleil passer le seuil de l'horizon.

Dans un ton très différent, *la Chanson des petites filles du Luxembourg* semble avoir été transcrite sous la dictée par un folkloriste véridique : elle est d'une parfaite simplicité.

P. S. — Mme M. Dauguet me fait l'honneur de m'écrire que son orphisme rénové ne doit rien aux *Vers dorés* de Nerval, qu'elle n'a jamais lus ; elle n'a puisé qu' « aux grands trésors communs de l'humanité, l'antiquité, — la Grèce surtout — et la Nature ». Son orphisme lui vient des philosophes anciens, d'Héraclite, et surtout des aperceptions de la science moderne d'accord « avec les divinations de la science pré-socratique et anti-socratique ; de l'œuvre des Stanislas Meunier, des Gustave Le Bon et des Gaston Bonnier », ainsi que de « sa vie de paysan lyrique ». C'est par là que, sans avoir lu Nerval, elle se rapproche de lui ; qu'elle se donne maintenant la joie de connaître les *Vers dorés*, sans craindre rien pour sa propre originalité : il n'en est pas dans la langue française de plus beaux, de plus mystérieux et de plus pleins.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Laurent Evrard : *Une leçon de vie*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Francis de Miomandre : *Le Vent et la poussière*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Edmond Jaloux : *Le Reste est silence*, Stock, 3 fr. 50. — René Boylesve : *Le Meilleur ami*, Fayard, 3 fr. 50. — Lucien Rolmer : *Maïrine*, Mistral, 3 fr. 50. — Isabelle Kaiser : *Marcienne de Flüe*, Perrin, 3 fr. 50. — J.-F. Elslander : *Le Musée de Monsieur Dieulafait*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Léon de Tinseau : *Sur les deux rives*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — L.-G. Torande : *Conte d'un fileur de verre*, Juven, 3 fr. 50. — Nonce Casanova : *Les Dernières vierges*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Max et Alex Fischer : *L'Inconduite de Lucie*, Flammarion, 3 fr. 50. — Léon Berthaut : *Le Peuple de la mer*, Flammarion, 3 fr. 50. — Jean Tanet : *Histoires lorraines*, Bloud, 2 fr.

Une leçon de vie, par Laurent Evrard. Cette œuvre me représente la planche anatomique de l'adultère. Dépouillé de toute espèce de prestige, c'est la maladie formidable, l'épidémie à qui nul et nulle n'échappent, la tare montrée sous le jour froid des salles d'opérations, sans les provocations de la chair jolie ou des attitudes intimes, avec, pour tout ornement, l'éclair d'acier des instruments de grande précision. C'est le squelette apparent, mais encore bandé de ses muscles, encore saignant par place quoique propre, n'ayant plus rien de la pourriture humaine, devenu pour ainsi dire une étude palpable qu'on peut toucher sans se salir ni les doigts ni l'imagination : une leçon de vie après la mort de toutes les espérances, car, malgré l'horreur des certitudes, malgré le dégoût de l'affreuse découverte, eh bien... que voulez-vous, *la séance continue!* D'autres élèves viendront et aussi d'autres victimes, d'autres sujets qu'on étendra sur la

salle de l'amphithâtre à la portée du scalpel des philosophes, mais la vie coulera uniformément la même, apportant son même contingent de cadavres dépecés à la fois par le monstre et par ceux qui voudraient délivrer l'humanité du monstre. Je ne peux pas raconter le roman de Laurent Evrard ni vous en donner aucune analyse, parce qu'on n'introduit pas l'ongle entre un arbre et une écorce si prodigieusement doués de sève! On aurait peur de déranger les lignes d'une création d'essence absolument naturelle. Il y a une femme, Louise la torturée, Madame de Luçon, qui tremble comme un cerveau mis à nu, un homme, son mari, Guillaume, personnage passif, corps presque sans âme, cependant tellement vivant qu'on s'en attendrit malgré soi. La femme adultère, les parents, la grand'mère, dont les cheveux *déteignirent* en une nuit (merveilleux détail!) les voisines de campagne, dont les moindres mots peignent tout leur état d'égoïsme, tous ces gens, tous les membres d'une société frivole tellement sévère dans le bon ordre de ses frivolités sont reliés par des nerfs tendus qui vibrent, des fils saturés d'une électricité dissolvante. On se fondrait à leur contact pourtant si léger, si parfaitement caché au profane. La leçon de vie pour qui est elle? Pour la femme torturée, dont aucun reproche ne souille jamais le dévouement à sa souffrance? Pour l'époux très cruel et très respectueux, dévoré de désirs sans en rien laisser voir, qui se figure le plus correct coupable du monde parce qu'il ne révèle jamais rien de ses frémissements d'entraille et que, pareil au Spartiate enfant, il demeure héroïque dans sa mauvaise action? Qui le sait? J'imagine qu'elle est surtout pour le lecteur. Nous pouvons apprendre dans ce livre, si sobre, si profondément pensé, si fort dans sa nudité scientifique, la meilleure manière de disséquer le monstre, puisqu'aussi bien il est le grand parasite de nos milieux mondains et de le disséquer au profit d'une morale un peu plus haute que celle des mondains, justement. Une morale? Mon Dieu, que signifie ce mot bourgeois? L'aristocratie de la morale serait peut-être de vivre en dehors de toute convention, mais dans une belle tenue d'orgueil. Au fond j'aime autant Guillaume que Louise et cet aveu est à la louange de l'auteur tout autant qu'à celle des deux héros de *la Leçon de vie*.

Le Vent et la poussière, par Francis de Miomandre. Aller au hasard par la grand'ville et se mêler à la poussière que soulève le vent fou de ses voitures, de ses trains, de ses autos, de ses pauvres fiacres, de ses fiers corbillards, quelquefois du jupon de ce trottin pressé de ne pas porter son carton où il faut... et voilà un roman tout trouvé. Maintenant, ne vous y fiez pas! Il est nécessaire pour deviser de la sorte, le nez en l'air et les pieds titubants, de posséder une très fine expérience des hommes, des femmes et des différentes existences dénommées parisiennes. Cela se passe dans la rue, mais aussi dans le

très luxueux salon de l'imagination de l'auteur ; or, il n'est point donné au premier flâneur venu de meubler pareillement son cerveau. Il a certainement fait une énorme dépense pour assembler un tel mobilier artistique, ce Monsieur-là, un mobilier qui n'emprunte rien à l'habituel bric-à-brac du style dit moderne. Un des plus grands charmes de Francis de Miomandre est la gaîté franche dans l'ironie, une gaîté qui peut s'attendrir, mais qui vous chatouille la gorge pour le bon motif. Il est difficile d'être gai en restant très élégant de ton ; l'auteur de *Vent et poussière* y réussit sans avoir besoin ni d'un coup de peigne ni d'un coup de brosse. Son chapeau a les huit reflets qui conviennent, ses escarpins sont vernis à souhaits, bref, il est de ceux qui séduisent rien que par leur manière de saluer... même avec un haut de forme remis à neuf.

Le Reste est silence, par Edmond Jaloux. Histoire navrante d'un ordinaire malheur conjugal racontée par un enfant qui ne le comprend d'abord pas dans toute son étendue. Plus tard, le jeune homme se rappellera et pourra compléter ses fugitives visions de gamin attristé. Ce sont, cette femme si légère et ce petit garçon déjà si sérieux, deux enfants malades qui se blessent l'un l'autre ou s'épargnent l'un l'autre dans une mystérieuse complicité. Ils tiennent très peu à leur père et à leur époux, pourtant l'aiment malgré eux, comme ceux qui sont faibles aiment à se réfugier dans les bras d'un plus fort qu'eux après la faute, d'un plus fort qu'eux qu'ils méprisent parce qu'il ignore des choses.

Le Meilleur ami, par René Boylesve. Oh ! les petites oies blanches, pourquoi exercent-elles cette fascination à la seule condition d'être un peu plus cruelles, surtout tellement plus bêtes que la simple fille des rues ? On leur attribue des charmes achevés qui ne sont que l'indécision de leurs naissants défauts. Plus tard, quand on connaîtra enfin leurs tares, on se dira : ce n'était que cela... et on tournera la tête. Le meilleur ami de celle-ci, Mlle Bernerette, assiste à la descente du dieu dans le cœur de l'ingénue, et il en souffre cruellement. S'il était un peu moins amoureux, un peu plus Don Juan, il guérirait la petite de son désir d'impossible. Il lui suffirait de placer à propos un geste hardi ; mais il est loyal, chaste et surtout trop modeste. Il demeure le meilleur ami, confident et complice. Bernerette meurt de chagrin, d'imprudences commises, de dépit, aussi, parce que le beau prétendu lui a préféré sa vieille maîtresse. L'amour chez les oies blanches ressemble, en effet, tellement à une maladie que c'est naturel de les en voir mourir. C'est attendrissant, mais, comme tout état malsain, c'est un peu pénible à contempler et leur platonisme a tellement l'esprit du fameux mysticisme des religieuses qu'il en est inquiétant pour les gens sérieux. Bernerette se fait jouer la suprême comédie de la déclaration pour s'en aller contente, son

intense vanité satisfaite: quelqu'un aura pleuré au moins son amour sur sa mort.

Maïvine, par Lucien Rolmer. Mlle d'Unevive est une fée de légende qui vient de loin. M. Lionel Mirège est un personnage moderne trop vieux pour la jeunesse de l'amour exubérant de son amante. Tous les deux chantent la romance éternelle avec une telle fougue d'expressions qu'ils ont épuisé très vite leur désir de possible et, pour se surpasser dans la passion, le jeune homme trouve plus héroïque de refuser la consécration de son bonheur. Arrivé au moment où l'on ne se dit plus rien faute de trouver le mot, Juste Lionel Mirège referme ses bras sur lui-même et emporte son amour comme le seul trésor digne de l'éternité. Pourquoi? ce n'est pas très défini. La jeune Maïvine est trop riche ou trop ardente? Est-ce qu'il se sent incapable de la rendre heureuse, ou bien, comme dans *Axel*, se trouvent-ils arrivés à un de ces sommets dont on ne peut descendre sans déchoir? Maïvine reste sur la rive et Lionel s'élance dans la tempête d'où il ne sortira plus. « Pour véritablement vivre, il faut renier l'agitation de cette vie. J'immole en moi l'homme à l'esprit, je renonce à tes sens pour conserver ton amour! » Je crois que quand un monsieur dit ces choses, il vaut mieux ne pas le contrarier, même lorsqu'on pense le contraire.

Marcienne de Flüe, par Isabelle Kaiser. Journal d'une jeune malade toute résignée à son sort, mais qui rêve encore d'un amour idéal, d'un amour sans égoïsme. L'homme qui l'aimerait a peur, malheureusement, de son mal plus ou moins contagieux, et n'ose pas l'épouser. Plus tard, presque guérie, elle refuse à son tour le bonheur venu trop tard, alors que, toute dévouée aux œuvres de bienfaisance qu'elle a entreprises, à sa mère qui ne l'a jamais abandonnée, elle commence à s'élever bien au-dessus des joies humaines si courtes. Il y a de jolies descriptions champêtres dans ce livre et des fleurs, beaucoup de fleurs, peintes par quelqu'un qui les sait voir.

Le Musée de monsieur Dieulafait, par J.-P. Elslander. C'est un peu gros, un peu lourd, pas toujours bien exact comme étude de mœurs, ce n'est pas de l'esprit français, si c'est écrit en français, mais c'est tout de même amusant. La scène de la découverte du fameux musée (une collection de gravures licencieuses) par un curé, le frère d'une ancienne cocotte, et quelques bons bourgeois de petite ville est certainement des plus curieuses. On aimerait la voir au théâtre.

Sur les deux rives, par Léon de Tinseau. L'auteur de ce roman est le romancier le plus fécond, le plus intéressant et le plus spirituel que nous possédions dans le genre livres à mettre dans toutes les mains. Pourquoi diable s'occupe-t-on toujours de cinq ou six autres auteurs du même genre, mais d'un moindre talent et

jamais de celui-là qui est cependant très connu? Je découvre Baruch? C'est bien possible, seulement, je le verrai très bien à l'Académie, ce M. de Tinseau, surtout à la place de gens que l'on voudrait en voir sortir, si à l'Académie on pouvait refuser du monde les jours de réception.

Conte d'un fileur de verre, par L.-G. Toraude. Récit d'un brave homme qui aurait pu être grand dans son art sans l'intervention malencontreuse de la femme. Il se contente de rester l'artisan laborieux au lieu de chercher à devenir l'artiste glorieux, mais il fait œuvre utile en mettant un jeune homme en garde contre toutes les misères d'amour; « l'homme est un loup pour l'homme », surtout le loup ravisseur dont parle l'Ecriture.

Les Dernières vierges, par Nonce Casanova. Tout ce roman se passe en tirades contre les temps modernes et en exagérations d'amour pur qui font un peu l'effet d'un bavardage de *haschisché!* Je doute fort que des gens puissent posséder autant de salive même quand ils descendent des meilleures familles aristocratiques où : « Nul ne faict mieulx. » Quant aux dernières vierges, on les garde pour la bonne bouche, c'est-à-dire pour la fin, où elles entrent au couvent sans avoir presque rien proféré ni fait, ce qui est une consolation pour nous.

L'Inconduite de Lucie, par Max et Alex. Fischer. Où un mari voit se réaliser le fameux dicton : « A qui mal veut *mâle* arrive ! »

Le Peuple de la mer, par Léon Berthaut. Touchants récits de matelots, naufrages, sauvetages et voyages. Des tempêtes et des drames où l'on voit Madame la Mer se jouer de l'homme qui l'aime jusqu'à le dévorer et n'en pas rendre même les os.

Histoires Lorraines, par Jean Tanet. « Ce Jean Tanet, qui, vient d'écrire ces douze nouvelles, claires, fortes et salubres, il est mon pays, mon compatriote parfait, lorrain, vosgien, mosellan, charmesien, bref Jean Tanet de Charmes-sur-Moselle », s'écrie M. Barrès. Alors, puisqu'il a le charme, je n'ai rien à ajouter. Encore une future épée qui se forge, quoi !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Gustave Reynier : *Le Roman sentimental avant l'Astrée*, 1 vol. in-8, 5 fr. Colin. — *La Bretagne à l'Académie Française au XIX*e *siècle, d'après des documents inédits*, par René Kerviler, 1 vol. in-8, 6 fr., Champion. — Pierre Brun : *Savinien de Cyrano Bergerac, gentilhomme parisien, l'histoire et la légende, De Lebret à M. Rostand*, 1 vol. in-8, 12 fr. — *Une vie de femme au XVIII*e *siècle : M*me *de Tencin (1682-1749)*, par Pierre-Maurice Masson, 1 vol. in-18, 3 fr. 50. Hachette.

Ce volume de M. Gustave Reynier sur **le Roman sentimen-**

tal avant l'Astrée représente un travail de lecture, de classification et de critique, considérable. Il est impossible de le résumer en quelques pages, la plupart des ouvrages étudiés et analysés n'étant guère connus que de quelques érudits. Même on ne trouve pas à la fin de ce volume le chapitre qui serait la synthèse de ces quatre cents pages de critique et d'analyse. Le but de l'auteur, dans cette étude sur le roman sentimental, est de faire connaître au public une partie presque ignorée de notre littérature. On verra, à travers les analyses et les extraits que nous donne de ces ouvrages M. Reynier, naître et se développer en France l'analyse psychologique dans le roman, sous l'influence des littératures étrangères. Il est arrivé que *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé, qui résume et contient toutes ces premières ébauches de roman sentimental, a fait oublier les œuvres de ce genre qui le précédèrent. M. Reynier a voulu remonter le courant jusqu'à la source du fleuve : le voyage que l'on fait avec lui est captivant. On constate d'abord que les littératures italiennes et espagnoles, plus évoluées que la nôtre, aidèrent notre sentimentalité à s'éveiller et à s'exprimer. Certes, l'amour, le sentiment, tiennent une grande place dans la littérature du Moyen-Age : il suffit de citer *Aucassin et Nicolette*, *le Chevalier à la Charrette*, *Floire et Blanchefleur*, pour s'en convaincre ; mais ces œuvres, où le roman sentimental aurait pu trouver des inspirations « et même quelques modèles », furent longtemps oubliées.

Très peu d'entre elles sont arrivées jusqu'au seuil du XVIe siècle. L'imprimerie n'a pas répandu avant le XVIIIe siècle le conte d'*Aucassin et Nicolette*, dont il ne nous est parvenu qu'une seule copie. Les *lais* de Marie de France ne semblent pas s'être transmis pendant plus d'un siècle...

Et peut-être que quelques contes de la valeur d'Aucassin se sont trouvés à jamais perdus. Quelques-unes de ces histoires d'amour nous revinrent par Boccace, dont l'influence sur le développement de notre littérature sentimentale semble avoir été très grande : « C'est surtout par lui, écrit M. Reynier, que nos auteurs et notre public ont compris ce qu'il peut y avoir d'émotion délicate, voluptueuse et tragique dans de simples histoires de cœur. » Parmi ces contes qui nous reviennent transformés, vivifiés, il faut citer *Griselidis*. Par les traductions de Boccace, et les premières œuvres de littérature sentimentale, le public apprit à analyser ses sentiments, apprit à aimer, à prendre conscience des joies et des douleurs de l'amour.

M. Reynier cherche aussi ce que nous apporta, à cette époque, l'influence de la littérature espagnole avec *la Prison d'amour* de Diego Fernandez de san Pedro, dont on trouvera ici un résumé précis. Cette œuvre, qui a tous les caractères de la littérature chevaleresque, avait cette nouveauté de situer l'action et de donner une réa-

lité vivante aux choses de l'amour. « En un mot, écrit M. Reynier, l'amour n'est plus seulement un thème lyrique, il commence à avoir une histoire : il peut donc être raconté ; et raconté en prose. » Le développement du roman sentimental correspond à l'influence toujours plus grande des femmes dans la société. L'amour devient la plus importante des occupations. Ces romans, dont l'auteur nous donne, à la fin de son volume, une curieuse bibliographie, sont le reflet de la société française, mais aussi le miroir où cette société prend peu à peu conscience d'elle-même. Les guerres de religion interrompent l'évolution du roman sentimental, mais il reparaît dès que la vie mondaine peut se « réorganiser avec des garanties de durée ».

Des quelques pages trop brèves par lesquelles M. Reynier résume son étude, je veux citer ce fragment qui nous aidera à comprendre l'évolution de cette littérature de sentiment :

Nous devinons par les petits livres où se reflètent si évidemment les goûts de ces premiers mondains sur quels sujets roulaient leurs conversations et, en tenant compte de la différence qu'il y a entre la fiction et la réalité, quel en était le ton. Nous croyons que l'amour a été leur grande occupation et qu'en voulant trop le spiritualiser et le discipliner, ils ont fini par le confondre avec la galanterie. A l'Hôtel de Rambouillet, l'instruction sera certainement plus étendue, la matière des entretiens incomparablement plus riche ; une femme supérieure y donnera le ton et l'on y rencontrera d'autres auteurs que les des Escuteaux et les Nervèze. Mais ce sera toujours le même souci de distinction, le même dédain de toute vulgarité et de toute violence, le même effroi de ce qu'il y a d'instinctif et d'individuel dans la passion : tout en s'élevant sensiblement au-dessus de la génération précédente, on n'aura pas tout répudié de son héritage.

§

Cet ouvrage posthume de René Kerviller : **La Bretagne à l'Académie Française au XIXe siècle**, complète les deux volumes précédemment parus : *la Bretagne à l'Académie Française au XVIIe et au XVIIIe siècle*. On trouvera dans ce dernier tome les biographies critiques de quelques Bretons célèbres : Bigot de Préameneu, dont le nom devra être retenu pour sa collaboration à notre Code civil, dont Stendhal estimait tant la concision. L'étude sur Chateaubriand nous apporte des renseignements précis sur l'ascendance de René : cette généalogie n'explique pas son génie, mais peut faire comprendre la noblesse de son attitude et de son caractère. Alexandre Duval nous est présenté comme un acteur qui se fit auteur et devint académicien. C'est lui qui déclarait que la forme n'est rien en littérature ; il fit plus que d'énoncer cette formule : il la démontra par de méchantes comédies en vers. Voici encore Mgr de Quélen, qui fut plus remarquable par ses vertus que par son talent d'écrivain. etc. La mort a empêché l'auteur de compléter la série de ses Acadé-

miciens Bretons, et nous ne saurons jamais ce qu'il pensait de Renan.

§

M. Pierre Brun considère volontiers l'œuvre de Cyrano de Bergerac comme un domaine qui lui appartient. C'est lui, dit-il, qui a tué la légende dont était enveloppée la vie de l'écrivain, pour fixer la vraie figure du vrai Cyrano. Les travaux de Paul Lacroix, de Th. Gautier, de Ch. Nodier nous présentaient Cyrano de Bergerac comme un grotesque « réparant ses fautes de jeunesse par une mort édifiante ». J'intervins, écrit M. Brun, que son immense admiration pour le génie de M. Rostand — notre Corneille, et pour son Cyrano, notre Cid — n'empêche pas de regretter les erreurs du dramaturge. Mais, parce que Cyrano de Bergerac lui appartient, M. Pierre Brun, lorsqu'il publie des œuvres inédites de son auteur adoptif, se permet de choisir, d'élaguer ce qui lui paraît trop immoral. Dans la publication qu'il a faite de *l'Autre Monde*, il a cru pouvoir supprimer une « longue tirade » sur le péché originel, qui est, selon lui, « le comble du libertinage ». Son excuse est qu'il n'a pas voulu faire œuvre d'éditeur, mais seulement de critique, de critique timoré. Cette longue tirade, ou plutôt cette page de belle et sage philosophie, on la lira en entier dans *les Plus Belles Pages* de cet auteur ; on trouvera même dans l'Appendice de ce volume une petite note où l'éditeur-critique reproche justement à M. Pierre Brun d'avoir omis « avec soin » dans sa publication « les pages de valeur, etc. ». Dans le présent ouvrage, **Savinien de Cyrano Bergerac, gentilhomme parisien**, M. Pierre Brun, qui nous donne une analyse détaillée des œuvres de Cyrano et une critique de sa philosophie, conclut en disant qu'une édition complète s'impose. Ainsi soit-il.

M. Pierre-Maurice Masson, dans cette biographie de **Mme de Tencin**, extrait quelques pensées de ses romans et regrette qu'elle n'ait pas écrit de maximes comme La Rochefoucauld, où elle eût mis en formules le résultat de ses observations et de ses expériences, au lieu de les « délayer » dans ses romans. Les romans de Mme de Tencin eurent un grand succès, le nombre de leurs éditions le prouve : ils sont devenus presque illisibles. *Le Comte de Comminge* cependant peut encore se lire avec quelque intérêt : ce petit roman fait déjà songer à *Adolphe* par son essai d'analyse psychologique, mais on y trouve davantage les observations d'une femme qui a beaucoup regardé que l'analyse personnelle d'un être qui a beaucoup vécu. Pourtant Mme de Tencin ne dédaigna aucune des joies de la vie ; mais sa sensibilité ne brouilla jamais la netteté de son intelligence. Elle n'eut pas besoin de faire effort pour cela, et, comme le dit M. Masson, on peut lui appliquer le mot qu'elle-même adressa à Fontenelle : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là... c'est de la cervelle comme dans la tête. »

C'est dans ses lettres qu'il faut chercher la vraie sincérité, la vraie personnalité de cette femme. Or, de cette correspondance, il ne nous est parvenu que quatre-vingts lettres, conservées dans un livre aujourd'hui rarissime publié par Laborde et Soulavie à la fin du XVIIIe siècle. Ces lettres furent écrites au duc de Richelieu, dont elle avait été l'amante, et dont elle avait su demeurer l'amie, un peu par intérêt, beaucoup par sympathie. Avec quelle belle liberté d'esprit et de langage elle parle des choses de l'amour, « froidement, sans indignation ni surprise, en femme qui connaît tout et que rien n'étonne plus, et elle le dit avec une franchise de langage, qui serait cynique, si elle n'était d'abord indifférente ». On devine, à travers les extraits que nous en donne M. Masson, ce que doit être cette correspondance. Les Goncourt en tirèrent parti dans leur livre sur *la Duchesse de Châteauroux*. « Il s'en faut, ajoute M. Masson, qu'ils en aient épuisé le contenu et l'intérêt. » Voilà un livre qu'il serait sans doute intéressant de réimprimer.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Dr Cabanès : *Mœurs intimes du Passé ;* Albin Michel, 3 fr. 50. — J. Cherrier : *Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados ;* Champion, 2 volumes, 15 fr. — Baron de Méneval : *Marie-Louise et la Cour d'Autriche* (1814-1815) ; Emile-Paul, 5 fr. — Jean Hanoteau : *Lettres du Prince de Metternich à la Comtesse de Lieven*, 7 fr. 50.

Mœurs intimes du Passé, par le Dr Cabanès. — Inépuisable dans la découverte des sujets médico-historiques, où il a trouvé le succès, M. Cabanès s'avise, cette fois, d'examiner, dans les civilisations antiques, médiévales et modernes, les conditions de l'hygiène publique et privée, ou, si ce mot sacro-saint d'hygiène paraît trop grave, les commodités matérielles plus ou moins grandes qui, aux temps passés, accompagnèrent ou n'accompagnèrent point la vie. D'une façon générale, en fait de commodités matérielles, le Passé semble avoir plutôt pratiqué l'adage : *de minimis non curat prætor*. Il ne brilla point par l'entente du confortable. Même au milieu du plus grand luxe, la rudesse des temps, — la rudesse matérielle, — se faisait sentir. Vous avez vu de ces magnifiques cathèdres du Moyen-Age en bois précieux délicatement sculpté et ouvragé : essayez de vous y asseoir : le haut dossier vertical vous brise les reins ; le siège, étroit, a la dureté et le froid de la pierre sous l'insuffisant sac de laine. Telle, jusque dans les hautes clases, était la vie : somptueuse, et totalement dépourvue d'aises.

Il ne faut point parler de l'antiquité, où l'orientalisme, de plus en plus répandu, comportait, dans des climats méridionaux, des raffinements, si bien adaptés à la vie civile par le pratique génie romain. Mais durant tout le Moyen-Age et les temps modernes, sous le rap-

port du confort, en impliquant dans ce mot tout ce qui est l'entente pratique de la vie, il y eut une pénurie, une maladresse et comme une gaucherie que l'on appréciera comme on voudra, selon qu'on place, ou non, au-dessus de cela la dignité et le progrès de la civilisation. M. Cabanès ne vilipende pas, dans les mœurs intimes du Passé, cette gaucherie en fait d'ingéniosité matérielle. Il ne l'approuve pas non plus. Quant à nous, l'essentiel est de nous instruire, à la suite de l'érudit médecin-historien, touchant les arrangements matériels de l'Autrefois. Je crois, entre autres détails, que ce qui distinguait les locaux du Moyen-Age, c'était l'enfumement, et les locaux des temps modernes, la puanteur. A l'apogée de l'ancien régime, Versailles était un séjour magnifique et empesté. D'autres disgrâces affligeaient nos pères. Vous saurez lesquelles en demandant à M. Cabanès « comment nos aïeux se garantissaient du froid », ou « comment se mouchaient nos aïeules », ou comment ils connurent l'usage du peigne, de la fourchette, voire même de certains meubles intimes, ou bien encore comment ils entendaient les soins donnés à la propreté de la bouche et des mains, et du reste. Nous n'avons rien trouvé sur l'éclairage, dont les perfectionnements actuels sont, pour de bénévoles philosophes, tout un symbole du progrès des « lumières ». Cela sera probablement pour la prochaine série. Nous l'avons dit, M. Cabanès, tout en ne trouvant point nécessairement admirable l'ignorance relative de nos pères, ne se targue point de nos modernes progrès matériels, — qui laissent nos rues bien sales, — pour dédaigner le bon vieux temps : ce qui fait que ses travaux, qui sont des recherches savantes, sont aussi des recherches spirituelles.

Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados, par J. Charrier. — Dans l'histoire religieuse de la Révolution, l'abbé Fauchet est certainement l'une des plus importantes figures. Il vient immédiatement après l'abbé Grégoire. Si celui-ci fut le premier à voter la Constitution civile du Clergé, l'abbé Fauchet en inspira, ou préconisa, par ses écrits, plusieurs dispositions essentielles. Titre d'honneur ou titre d'opprobre, selon le camp où l'on est placé. Aux yeux de l'auteur de cet ouvrage, ce serait plutôt un titre d'opprobre, M. J. Charrier étant un prêtre d'opinions très orthodoxes, fort soumis, si l'on en juge par sa préface, — préface prudente d'ecclésiastique tout occupé à rassurer les pouvoirs à l'égard d'un livre, et d'un gros livre, écrit sur un schismatique ! Nous ne savons si ces vies des grands schismatiques de l'époque révolutionnaire sont un sujet volontiers abordé de nos jours, — autrement qu'en vue de jeter le discrédit, — par les écrivains ecclésiastiques. La méthode d'une apologétique subalterne est, semble-t-il, la seule, ici, qu'on puisse, dans l'Eglise, communément employer sans aucun péril. C'est, en tout cas, l'honneur de M. J. Char-

rier de s'être fait, quelques restrictions qu'il emploie, une idée assez haute de sa fonction d'historien pour repousser cette méthode. Certes, on vient de le dire, son livre multiplie les précautions oratoires ; l'auteur tient bien à ce qu'on sache que c'est là l'œuvre d'un fils soumis de l'Eglise ; nulle part, il n'excuse l'hérésie religieuse (et même, on peut bien le dire, politique) que fut la Constitution civile du Clergé. En même temps, son livre témoigne d'un réel effort d'impartialité. Il n'est pas certain que cet effort ait toujours abouti ; nous croyons même qu'en un certain endroit, à propos de l'accusation de concubinage portée contre l'évêque constitutionnel du Calvados, notre biographe ne se préoccupe pas extrêmement de s'éclairer et d'éclairer son lecteur là-dessus. Mais, somme toute, l'œuvre est des plus sérieuses, consciencieusement documentée et écrite, et, en l'espèce, la plus complète qui soit.

M. Charrier, prêtre discipliné, n'avait qu'une manière de marquer son impartialité envers le prêtre constitutionnel Fauchet : chercher à sa conduite, sinon des excuses, du moins des explications. Il lui est arrivé par là de nous faire comprendre plusieurs choses de la vie et du caractère de ces prêtres de la fin du XVIIIe siècle que la Révolution gagna à soi. Aux premiers chapitres, par exemple, l'auteur, sans s'attarder à des questions, compromettantes, de doctrine, à la question gallicane entre autres (et peut-être pas assez pour nos besoins historiques), caractérise, dans une note juste, l'esprit d'une fraction nombreuse du Clergé français à la veille de la Révolution, lorsqu'il note, chez un prêtre jeune, de famille aisée, instruit, éloquent, visant à l'actualité dans ses sermons, ce besoin de Paris, et de son bruit, et de ses chances d'avancement, très sensible alors parmi le clergé jeune de la province ; ambition que les règlements ecclésiastiques d'alors, en ce qui concernait les vicariats parisiens, encourageaient trop, et qui fut certainement, chez l'abbé Fauchet, l'une des principales causes de sa carrière révolutionnaire. Sur les idées et les impressions de cette première période effervescente vivait le vicaire général de Bourges, que la Révolution vint prendre là, pour en faire un fougueux démocrate chrétien.

M. Charrier a soigneusement montré son rôle comme tel (notamment par l'analyse de son livre sur *la Religion nationale*) dans le mouvement d'opinion qui prépara la Constitution civile du Clergé. Si jamais contemporain partagea les illusions que suscita cette Constitution, ce fut bien l'abbé Fauchet. Bien qu'il se soit trompé (avec tant d'autres) et que, comme prêtre catholique, il soit dès lors tombé, en persévérant, dans une suite d'idées fausses (car le Gallicanisme, possible avec le roi, ne l'était plus avec la Révolution), dont il ne sortit plus, dont il ne fit au surplus nul effort pour sortir (1), sinon tout

(1) Cet effort qui rend si intéressante, pour l'histoire de l'ultramontanisme, la carrière de Durand de Maillane, par exemple.

à la fin et trop tard (ce dernier point d'ailleurs, d'après des témoignages incomplets), — l'ardeur de ces illusions est plutôt à son honneur. L'homme était généreux, charitable. Expliquons donc par cette ardeur, si M. Charrier le veut bien, la vivacité de sa brigue lors des élections à l'épiscopat constitutionnel, brigue multipliée et infructueuse dans plusieurs départements, récompensée enfin dans le Calvados. Expliquons aussi par là l'âpreté de sa lutte contre les insermentés dans son diocèse, son attitude outrancière dans les questions religieuses à la Législative et à la Convention.

Plus modéré après le Procès de Louis XVI (on sait qu'il se prononça contre la peine de mort), il fut rangé parmi les Girondins, dont il partagea le sort. M. Charrier n'a rien trouvé en dehors du prétexte qui motiva sa condamnation : de prétendues accointances de l'évêque de Caen avec Charlotte Corday. Il s'est peut-être trop contenté de ce motif officiel, qui masquait le véritable grief, celui de fédéralisme. Puisque aussi bien M. Charrier a multiplié les recherches sur le séjour et sur le rôle de Fauchet dans le Calvados, il eût pu davantage insister, semble-t-il, sur l'attitude, en général favorable, du clergé constitutionnel dans le mouvement fédéraliste. Mais cela ne diminue pas la valeur de son livre. On ne le lira pas sans quelques précautions, nécessitées par la qualité de l'auteur : il n'en reste pas moins une très estimable contribution à l'histoire religieuse de la Révolution.

Marie-Louise et la Cour d'Autriche, par le baron de Ménneval. — La période de la vie de Marie-Louise comprise entre les deux abdications de Napoléon (1814-1815) est celle qu'il importe de bien connaître pour se former un jugement sur la conduite de la seconde femme de l'Empereur, si tant est que cela soit nécessaire dans une cause depuis longtemps entendue. Mais il est intéressant de connaître tout ce qui peut contribuer à expliquer, sans l'excuser, la conduite de l'ex-impératrice à cette époque décisive. L'on avait déjà là-dessus, entre autres ouvrages, celui de M. Imbert de Saint-Amand, *Marie-Louise, l'Ile d'Elbe et les Cent-Jours*, et celui de M. Henri Welschinger, *le Roi de Rome* (1). M. de Ménneval, petit-fils du secrétaire de Napoléon, apporte, dans ce sujet, l'appoint de la correspondance, restée en partie inédite, et des Souvenirs de son grand-père. Le baron de Ménneval accompagna, après la première abdication, Marie-Louise à Vienne, où il résida presque constamment auprès d'elle jusqu'au mois de mai 1815. Sa correspondance, curieuse à ce titre, se recommande de plus par des lettres inédites de Marie-Louise qui s'y trouvent. Enfin de fréquents extraits d'un *Jour-*

(1) Voir, en outre, *les Maris de Marie-Louise*, par M. Max Billard, *Mercure de France* du 1er août 1908.

nal, également inédit, de Ménneval, complètent ces sources en partie nouvelles.

Nous croyons que ces sources, qui ne donnent rien de bien inattendu sur le caractère de Marie-Louise, font connaître un détail, resté inaperçu et qui à son importance. Ainsi nous apprenons par Menneval que, dès septembre 1814, la liaison intime de Marie-Louise et de Neipperg était, du moins d'après de quasi-preuves, un fait accompli. Cela, disons-nous, a son importance, car la conduite de Marie-Louise, à partir de ce moment jusqu'après le retour de l'Ile d'Elbe, s'expliquerait, dans cette hypothèse, très aisément. Son refus de revenir auprès de Napoléon ne serait plus tant, à dater de cette circonstance, insensibilité et mollesse qu'impossibilité morale, impossibilité morale de rejoindre l'époux outragé. Elle n'aurait point répondu à l'appel de l Empereur parce qu'elle aurait été, dès alors, la maîtresse de Neipperg. Ce ne serait pas plus honorable que les vices du cœur par lesquels sa conduite avait été surtout expliquée, mais ce serait plus simple. En somme, la platitude de son caractère fut surtout désastreuse durant la période de Blois, alors que tant de choses dépendaient encore d'elle. Une autre femme qu'elle eût pu tenter alors, avec des chances de succès, quelque chose d'énergique, de digne. Mais après Blois, et l'occasion passée, une autre femme qu'elle n'eût pu guère faire mieux qu'elle même, à la dignité près, bien entendu. Marie-Louise ne fut plus, en effet, dès ce moment, qu'une chose dans les mains de L'Europe, — dans les mains terribles et peu loyales de Metternich, dont sont reproduites quelques lettres bien caractéristiques. Neipperg arrivant là-dessus, tous les vaisseaux furent brûlés. Le livre de M. de Ménneval est un bon récit, parfois utilement documenté, de l'existence de Marie-Louise durant cette année fatale de 1814-1815.

Lettres du Prince de Metternich à la Comtesse de Lieven, publiées par Jean Hanoteau. — Le Prince de Metternich connut, en 1818, à Aix la-Chapelle, pendant le Congrès, la Comtesse de Lieven, femme de l'ambassadeur de Russie à Londres. C'est là qu'elle devint sa maîtresse. L'ambassadrice était une femme grande et très maigre, qui avait pour plus grands charmes sa physionomie très spirituelle, un grand air de distinction et un éclatant prestige mondain. Cette liaison dura de 1818 à 1822, avec des rencontres assez espacées. Une correspondance copieuse suppléait, dans les intervalles. Ce sont les lettres de la sorte adressées à Mme de Lieven par Metternich, en 1818 et 1819 (cette dernière année passée tout entière sans rencontre), que publie M. Jean Hanoteau. Le nom du signataire en annonce tout l'intérêt et cette attente n'est point déçue.

Le Metternich amoureux et sentimental, déjà montré par M. Ernest Daudet, s'y montre tout entier, un peu abondamment même, en son

sentiment allemand, en son gemuth assez lourd, long, métaphysique, filandreux. Cette aventure de passion lui est une occasion de s'étudier fort ; il apparaît, dans cette occupation, tel que quelque Benjamin Constant aggravé de germanisme, autoritaire d'ailleurs et piétiste. Mais l'intérêt est, heureusement, diversifié. A côté de la complaisante, à la fois lourde et rêche analyse sentimentale, nous trouvons, — consignées par quel témoin admirablement placé ! — des notations de la société européenne. Voici Mme de Staël :

Elle m'a étonné sans me charmer. Je ne conçois pas comment elle a pu jamais entraîner. J'ai d'autant plus de raisons d'assurer qu'elle n'aurait pu m'entraîner, qu'elle l'avait voulu et avec une véritable assiduité. Son esprit m'a fait mal, ses gestes m'ont fait peur. La *femme-homme* me tue.

Chateaubriand :

Rien n'est pire que le faux esprit en liberté. Il tue tout et il finit par se tuer lui-même. C'est ainsi que vont en France les Benjamin Constant et les Chateaubriand... J'aime encore mieux les Chateaubriand que les Benjamin Constant.

Wellington :

Il a passé sa vie dans une activité grande, noble et belle. Il aime à se rendre utile, il embrasse par conséquent les affaires avec intérêt et chaleur. Il a le cœur aimant, car il ne vaudrait pas le quart de ce qu'il vaut effectivement, s'il ne l'avait pas tel (intérieurement, Metternich s'applique ce trait, ou il entend bien que la femme à qui il écrit le lui applique) ; il a eu des succès près des femmes.

Pie VII :

Napoléon, un jour, lui a fait offrir une pension de vingt millions. Le Pape m'a fait prier de lui dire qu'ayant fait son calcul il se trouvait qu'il suffisait à ses besoins avec quinze sous par jour. Je n'ai guère été plus fier dans ma vie que le moment où j'ai fait ma commission à Napoléon

Enfin, Napoléon lui-même :

On trouve sa figure sur chaque plafond (au Quirinal), tantôt en Jules César, tantôt en Charlemagne ou en Jupiter tonnant. Cet homme, qui avait beaucoup de grandes qualités, a eu l'immense vice de s'idolâtrer lui-même. Pendant dix années de ma vie, je n'ai cessé de me dire : « Pourquoi a-t-il fallu que le sort me choisisse, moi, parmi tant de millions d'hommes, pour être continuellement face à face avec Napoléon ?

Voilà, il n'en revient pas. Il se contemple, il s'idolâtre, il s'adonise lui, l'homme de l'entrevue de Dresde, le partenaire et le « tombeur » de Napoléon. Il n'en revient pas. Il en est même ingénu, et avec grâce, car, dit-on, « il est charmant quand il parle de Napoléon ». Trait remarquable, et à son honneur. Reste à savoir

comment ses auditeurs entendaient le « charme ». Si c'étaient des gens d'esprit, c'est très bien.

L'édition de M. Jean Hanoteau, comme le constate M. A. Chuquet en son alerte préface, est très consciencieuse, très savamment établie. Peut-être même y aurait-il surabondance de notes. L'introduction résume la carrière de Metternich et ne nous laisse rien ignorer des circonstances de sa liaison avec Mme de Lieven. Une amusante conclusion narre la vie de la grande dame russe en sa dernière période, ceci sur le mode mineur, et au grave, car il ne s'agit rien moins que de ses amours avec l'austère Guizot.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Henri Chardon : *L'Administration de la France, les fonctionnaires*, etc., Perrin. — Georges Demartial : *Le Statut des fonctionnaires*, Editions de la Grande Revue, et *les Fonctionnaires prussiens :* Revue parlementaire. — Saint-Alban : *Psychologie de l'officier de demain*, Coopération des idées. — Memento.

Il n'est pas de question plus importante pour nous que celle que traite M. Henri Chardon dans son livre : **l'Administration de la France ; les fonctionnaires**, et il n'en est pas non plus de plus actuelle, puisque le Parlement est saisi de divers projets de loi sur le Statut des fonctionnaires, c'est-à-dire sur l'ensemble des garanties que ces messieurs réclament et que les gouvernants leur refusent. Comme nous retrouverons plus loin, avec M. Demartial, cette dernière matière, contentons-nous ici de suivre M. Chardon dans son périple autour des services publics. Il avait déjà publié un livre tout à fait remarquable sur l'escale qu'en qualité de chef de cabinet il avait faite aux *Travaux publics* (voir *Mercure*, novembre 1904). Cette fois, c'est ce qu'on pourrait appeler « la Sécurité publique » qu'il étudie. Ce grand service national, le plus nécessaire de tous, est assuré par plusieurs départements ministériels, Justice, Intérieur, Colonies, et par d'innombrables petits pouvoirs locaux ; et la première réforme que demande notre auteur serait justement sinon de centraliser, du moins d'harmoniser tout cela. C'est juste, et le décret du 30 décembre 1907 a déjà commencé l'œuvre. Dualité, pour ne pas dire hostilité, de la justice et de la police, et dans chaque domaine, du judiciaire et de l'administratif, des tribunaux et des parquets, de la Sûreté générale et de la Préfecture, de la police parisienne et des polices locales, voilà la raison d'être profonde de l'étonnant pullul des apaches de tout poil.

En ce qui concerne la police tout d'abord, ce qu'il faudrait ce serait d'ôter à la Sûreté générale son caractère politique, et d'en faire le centre de toutes les polices locales, alors à réorganiser sur le modèle de celles de Paris et de Lyon (à quoi il faut ajouter maintenant Mar-

seille). Préfets et maires, surtout maires, devraient être complètement débarrassés de ce faix sous lequel ils ploient. Ce fut une des pires témérités de la Révolution de confier aux municipalités le maintien de l'ordre public : l'anarchie spontanée, d'abord, et l'anarchie légale, ensuite, en sortirent. Les communes et départements ne doivent avoir d'autre rôle que de contrôler et payer, avec subvention de l'Etat s'il y a lieu, un corps de police organisé par le pouvoir central : c'est ce qui a lieu à Paris, et il suffit de comparer le corps des gardiens de la paix de la capitale aux argousins de certaines préfectures pour voir l'avantage du système préconisé par l'auteur. Si, en province, les sergents de ville et les commissaires de police ne valent pas cher, les pauvres gardes champêtres, dans les campagnes, ne valent rien du tout; on les paie mal, soit, mais on les paie encore trop pour ce qu'ils font, puisque chaque procès-verbal revient à 1.500 fr. pour le contribuable. Une fois les sergents de ville locaux bien recrutés, bien tenus en main, les commissaires de police rattachés aux parquets, organisés en un corps hiérarchisé allant jusqu'au Directeur de la sûreté générale, les gendarmes débarrassés de leurs corvées militaires et affectés uniquement au maintien de la sécurité privée, avec un corps de gendarmerie mobile pour les troubles d'ordre public, on pourra commencer à respirer.

A condition que la magistrature seconde loyalement la police, que trop souvent aujourd'hui elle paralyse ! Nos magistrats, féroces pour certains manifestants peu redoutables, se sentent soudain naître d'infinis scrupules dès que les escarpes et souteneurs paraissent devant eux. La réforme de la justice doit donc accompagner celle de la police. Or elle est beaucoup plus difficile. D'abord il y a tout un domaine, le procédurier, auquel on ne peut toucher sans faire pousser les hauts cris à de puissantes corporations d'officiers ministériels. Et puis, que de chinoiseries de juridictions civiles, commerciales, administratives sur lesquelles on trouve sacrilège de porter la main ! Pourtant il serait facile, au fond, de simplifier, de débroussailler, de clarifier. Si on ne peut guère, à cause des indemnités à payer, supprimer les avoués au profit des avocats, on pourrait, ce qui reviendrait au même pour le contribuable, transformer tous les avocats en avoués, en leur imposant un droit d'entrée au profit des chambres actuelles de titulaires d'offices. Croit-on, aussi, que les commerçants protesteraient, si on échenillait les couloirs de leurs tribunaux des agréés, syndics, arbitres, liquidateurs, etc.? Et tous les greffiers, grands et petits, qui font payer si cher leur griffonnage? Et la justice administrative? En dehors des recours pour excès de pouvoir et détournement de pouvoir qui légitiment une cour souveraine et spéciale, est-ce que tout le reste ne devrait pas être rendu aux tribunaux ordinaires?

Pourvu, il est vrai, que le recrutement des juges soit sérieux. La

réforme de la procédure n'est rien en comparaison de celle de la magistrature. Les nôtres en dépit de tant de flagorneries, même de Brieux dans *la Robe rouge*, laissent fort à désirer, et les juges de tous les pays voisins ont le droit de les regarder de haut, tant l'intrigue politicienne vicie leur recrutement et leur avancement. Cela va-t-il changer ? C'est possible. Un décret du 21 août 1906, bien que de façon timide (le gouvernement ayant émasculé le texte élaboré par le Conseil d'Etat), a posé deux bons principes : le concours pour entrer, le tableau pour avancer. Sans doute un quart des sièges est soustrait à la première de ces règles, mais il suffirait de donner à la Commission du tableau le contrôle des nominations de l'extérieur pour obvier aux plus gros inconvénients. Au surplus, d'autres réformes seraient excellentes. que les membres de cette Commission fussent moins à la discrétion du ministre, et surtout que les traitements des magistrats fussent plus égalisés, mieux harmonisés, de façon à atténuer la fièvre de l'avancement, laquelle, à vrai dire, empêchera, tant qu'elle existera, le corps judiciaire d'être vraiment indépendant.

§

Cette question du bon recrutement et du judicieux avancement, c'est celle qu'étudie M. G. Demartial dans le bref, mais substantiel livre dont je parlais sur le **Statut des fonctionnaires** ; elle est des plus graves, tant par le nombre de ceux qui sont employés à des services publics que par l'importance de leur rôle, lequel, pour n'être pas de production proprement dite, n'en est pas moins de direction, de contrôle, d'assurance et d'harmonie, toutes choses nécessaires. Or, le découragement, pour ne pas dire le dégoût, sévit d'un bout à l'autre du monde fonctionnariste ; le virus politicien, dont nous souffrons tous, y fait plus de ravages que partout ailleurs ; dans toutes les administrations, c'est le favoritisme le plus honteux qui s'étale avec son cortège d'intrigues, de flagorneries, de passe-droit, de bassesses, et de décade en décade, le mal ne fait qu'empirer. Où est le temps où les sièges de conseillers à la Cour des comptes étaient seulement donnés à ceux « qui longuement avoient servy et qui savoient et cognoissoient les besognes » ? Nous aurions sujet à nous mettre à l'école de Philippe-le-Bel, de qui date ce texte ! Et quel est l'homme d'Etat de nos jours qui serait capable de se décider, comme fit Richelieu, pour la vénalité des offices, parce qu'ainsi « ils ne dépendraient pas de la faveur et de l'artifice de ceux qui se trouveraient plus puissants auprès des rois ». Ironie des choses ! C'est depuis la sacrosainte Révolution que les garanties du fonctionnaire ont commencé à disparaître, et c'est pendant les trente dernières années que son asservissement est devenu complet. Le mal est si invétéré que, pour réagir contre l'abus de la politique, ces malheureux

semblent jusqu'ici ne penser qu'à des procédés politiciens, syndicats, grèves, pressions parlementaires. Espérons que le livre de M. Demartial les désencarnera de ce cul-de-sac fétide en leur montrant la vraie route au soleil qui est la proclamation légale du droit et du devoir nécessairement liés du fonctionnaire. Celui-ci correspond au gentilhomme d'autrefois, il est comme lui l'homme de la nation; il devrait avoir toujours les qualités de son rôle, le dévouement à la chose publique, le désintéressement, l'insouci de la pauvreté même; et aussi les avantages, à commencer par l'indépendance et la reconnaissance de ses services. Ce que demande son porte-parole, M. Demartial, sous forme d'une sage et brève proposition de loi, se réduit à bien peu de chose: que l'entrée dans la carrière soit rigoureusement subordonnée à des garanties d'examen et de stage probatoire; que tous les avancements soient faits suivant des formules précises et sous le contrôle de conseils professionnels; que toutes les mesures disciplinaires ne soient prises que conformément à des règles de procédure et de juridiction établies une fois pour toutes. Et tout cela est excellent non seulement pour le fonctionnaire qui reconquerra du coup sa dignité, mais même pour l'administré, lequel a tout intérêt à être loyalement servi; sans oublier, enfin, le pouvoir, qui devrait se rappeler le mot admirable : On ne s'appuie que sur ce qui résiste. Mais les pouvoirs de nos jours ont leur point d'appui ailleurs; ils ont tellement perfectionné l'art de l'exploitation électorale que tout ce qui ne vise pas à consolider leurs fauteuils, et les quinze mille rondelles d'argent qui les font joyeusement tintinnabuler, ne pèse pas lourd à leurs yeux. L'attention qu'ils se mettent à accorder à la levée des boucliers des serfs administratifs est de nature à faire craindre tous les traquenards possibles! Je me demande si, une fois qu'elle aura passé par leurs mains, la proposition de loi Buisson (qui reproduit les idées de M. Demartial) n'aura pas perdu toute valeur, saveur et vigueur, et si les pauvres diables de fonctionnaires ne devront pas continuer à dire des nouveaux textes menteurs avec lesquels on les aura trompés: « Certes, l'arbitraire et le despotisme tout nus eussent mieux valu que ce régime d'abominable hypocrisie... »

§

Comme, à ce point de vue de l'organisation des services publics, nous aurions intérêt à nous modeler sur l'étranger! Le même auteur poursuit actuellement une étude d'ensemble sur les bureaucraties européennes, dont une partie sur les **Fonctionnaires prussiens** a paru récemment. Il faudrait malheureusement entrer dans des détails trop techniques et trop minutieux pour indiquer combien cette vaste organisation est admirable : c'est de son corps d'adminis-

trateurs qu'a toujours vécu la Prusse, qu'elle s'est relevée après Iéna, qu'elle s'est imposée à l'Allemagne et qu'aujourd'hui encore elle se développe; plus spécialement c'est grâce à ce corps qu'y prospèrent des institutions comme les retraites ouvrières, l'impôt sur le revenu, les chemins de fer d'Etat, qui chez nous donneront peut-être des résultats fort différents. Mais tout s'enchaîne ; si l'administration prussienne, en dépit du fâcheux et injustifié renom de caporalisme dont elle est gratifiée, est à peu près parfaite, cela ne tient pas seulement aux règles strictes et absolues qui président à son recrutement et à ses promotions, mais aussi à l'absence de ce parlementarisme effréné qui nous ronge. Si la Prusse avait le régime de cabinet, si les ministres devaient acheter leur majorité, celle-ci acheter les électeurs, on verrait se produire outre Rhin la même sarabande que chez nous de marchandages et de favoritismes. « Passez-moi l'arsenic, je vous passe les nègres. » Sera-ce, sur ce vers, Clemenceau qui ouvrira la porte en continuant, le feutre haut : « Bon appétit, Messieurs... O ministres intègres ! » Comme le disait M. Paul Desjardins dans un des **Libres entretiens** qui se sont poursuivis au siège de *l'Union pour la Vérité* sur cette question de *l'Etat, des fonctionnaires et du public*, « pour réaliser la moindre réforme de détail, on est toujours ramené à la nécessité d'un changement plus profond, plus total; cela effraie ». Hélas ! oui; de même que Proudhon, sous toute question humaine, trouvait la théorie de la Grâce, sous toute question administrative on découvre la Revision de la constitution...

§

Le fonctionnarisme militaire souffre du même mal que le civil, et le monde des officiers n'a, paraît-il, rien à envier à celui des bureaucrates. M. Saint-Alban, dont on a lu ici même (juillet 1906) de curieuses remarques sur la *Psychologie de l'avancement militaire*, est revenu à cette question dans la « Coopération des Idées » sous ce titre : **L'officier de demain**, et peut-être prendra-t-on volontiers connaissance de son système définitif d'avancement. Il est radical. A chaque échelon (il n'y en a que cinq : capitaine, commandant, colonel, général, chef de corps) l'officier qui ne passe pas est licencié ; du coup pas un sacrifié, pas un résigné, pas un découragé parmi ces milliers et ces milliers de meneurs d'hommes, puisque tous ceux qui sont dépassés rentrent dans la vie civile ; du coup aussi pas un poussif, pas un podagre, pas un vieilli, tous les capitaines ont moins de 31 ans, tous les commandants moins de 36, etc. Et ceux qui rentrent dans le civil, me direz-vous ? Si c'est comme général à 45 ou 50 ans, on les conserve dans les services non combattants ; si c'est comme colonel à 41 ou comme commandant à 36, on les verse dans les fonctions civiles ; si c'est comme capitaine à 31 ans, ou comme

lieutenant à 26, on leur assure une pension pour la soixantaine à la Caisse des retraites pour la vieillesse, et vogue la galère! Vraiment, le projet a de quoi réconcilier les promoteurs de l'armée milice avec les tenants de l'armée outil de victoire. Nous verrons ce qu'en dira **M. Messimy, ou le général Langlois.**

Memento. — Louis André : *Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.* Alcan. Ce petit livre de 200 pages « à l'usage des écoles professionnelles » peut être très utile, en effet, à des écoliers désireux de vues d'ensemble. — Daniel Bellet : *Les Grandes Antilles, étude de géographie économique*, Guilmoto. Ici, par contre, ce sont des vues de détail et quelques-unes fort intéressantes. Voudriez-vous, ami lecteur, faire fortune? Allez planter du tabac à Cuba. « Si l'on considère un terrain de 100 hectares, loué 250 fr. à l'hectare, on arrive à une dépense totale de 310.000 fr., en comptant 15.000, à peu près pour les instruments agricoles, les chevaux, les bœufs, etc. Or, une bonne récolte donnera souvent pour plus de 3.800.000 de tabac vendu. » Du 1.200 p. 100 c'est gentil. Le livre contient d'autres précieux détails sur Haïti, la Jamaïque, Porto-Rico. Partout de l'argent à gagner! — Pierre Denis : *Le Brésil au XXe siècle*, Colin. Le Brésil, on le sait, est un des pays d'avenir de la planète. Il est en train de se coloniser lui-même. Le vaste bassin de l'Amazone, encore désert, sera certainement comparable à celui du Mississipi, au début du XXIe siècle; les défricheurs lui viennent d'un curieux district, le Céara, pauvre et désolé par la sécheresse, et d'où essaiment continuellement les émigrants; c'est une preuve de plus de l'utilité des pays misérables dans le monde. — Victor Bérard : *La Révolution turque*, Colin. L'auteur s'est fait une spécialité des questions balkaniques. Nul guide meilleur pour se faire des idées nettes sur ce fouillis. Il paraît que la France aurait pu jouer, ces dernières années, un rôle important, si notre ambassade n'avait été absorbée par la question, productive en courtages, des charbons d'Héraclée. Ah! quand donc la noble Grèce reprendra-t-elle possession de Constantinople en renvoyant à leur Turkestan tous les jeunes Turcs, vieux Turcs et moyens Turcs? — Charles Dupuis : *Le Principe d'équilibre et le Concert européen, de la paix de Westphalie à l'acte d'Algésiras*, Perrin. Magistrale étude sur l'attitude des grandes puissances, les unes à l'égard des autres, depuis trois siècles. Ce principe d'équilibre ne peut servir d'assiette au droit international, mais, ce qui vaut peut-être mieux, il est une garantie d'indépendance des états grands et petits. En ce moment, l'équilibre européen fait place à l'équilibre mondial; peut-être en sortira-t-il quelque chose de bon pour les petites nationalités encore victimes des anciennes ambitions; la liberté de la Pologne, comme a fait celle de la Finlande, sortira tôt ou tard de la guerre de Mandchourie, comme la délivrance des petites nationalités des Balkans a été le contre-coup du déplacement des convoitises anglaises ou russes. On peut espérer, de même, que les fers des dernières captives, la Transylvanie roumaine, l'Italie *irredenta*, l'Alsace-Lorraine, le Schlesvig danois, finiront par tomber. Ce jour-là, l'Europe qui, suivant le mot du père Gratry, « est en état de péché mortel depuis le partage de Pologne », se retrouvera en état de grâce!

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Duc d'Orléans : *La Revanche de la Banquise*, Plon, 30 fr. — Dr C.-J. Witkowski : *L'Art profane à l'Eglise* (*Etranger*), J. Schemit, 15 fr. — Ch. Huard : *Londres comme je l'ai vu*, Eug. Rey, 3 fr. 50. — E. Gomez-Carrillo : *L'Ame Japonaise*, Sansot, 3 fr. 50. — Un Ancien de la Cambre : *Au pays des Pagodes*, Liège, imp. de la Meuse, 3 fr. 75. — M. Fallex et A. Hentgen : *L'Asie au début du XXe siècle*, Ch. Delagrave. — Memento.

Chez Plon, le duc d'Orléans vient de publier un récit détaillé de sa dernière expédition arctique, qui fut assez mouvementée, sinon périlleuse, et dont le titre, du reste, semble avoir été judicieusement choisi. C'est bien **la Revanche de la Banquise**, — l'hostilité sournoise de la nature, en des pays ingrats, condamnant d'avance toutes les bonnes volontés et tous les enthousiasmes. — Embarqué avec un équipage d'élite sur la *Belgica*, une vieille connaissance des régions polaires, le duc d'Orléans, après un court séjour à Vardö, — « capitale du stock-fish » — à l'extrémité septentrionale de la Norvège, voulut entreprendre l'exploration de la Nouvelle-Zemble, dont il traversa le détroit de Matochkine, qui sépare les deux îles du nord et du sud, à peu près transversalement. Mais au delà, le navire fut pris dans l'étau des glaces et commença à dériver vers le sud. C'était déjà l'hiver, au mois de juillet ! — Le temps en somme était plus que défavorable. Débloquée le 1er août, la *Belgica* se trouva reprise le 4 au large de la mer de Kara ; dériva de nouveau vers le sud-ouest et finit par être rejetée dans la mer de Barentz en même temps que l'embâcle par la porte de Kara. — Ce n'était qu'un commencement et la suite faillit tourner plus mal encore. Vinrent des tempêtes de neige dont l'expédition ne sortit que le 21 août ; ensuite ce fut un échouage à l'entrée de la baie Gribovaya ; on dut alléger le navire, jeter à l'eau la plus grande partie de la provision de charbon, — c'est-à-dire se condamner à écourter le voyage. Et il avait fallu six semaines pour faire le tour de l'île Sud de la Nouvelle-Zemble ! — Dans le détroit de Matochkine, où l'on alla refaire la provision d'eau, nouvel assaut des glaces, et enfin, le 30 août seulement, le navire put faire route au nord, — vers les îles d'Orange et le cap Maurice, — sur la côte occidentale où le front des glaciers se prolonge à l'infini. Il poussa en mer jusqu'au 78° ; mais il avait été trop éprouvé en route pour risquer un hivernage. Sagement, le duc d'Orléans décida de revenir, et en arrivant sur les côtes de Norvège, ce fut encore un temps horrible, tant que la pauvre *Belgica* faillit naufrager. — Mais si cette expédition, poursuivie par la déveine, et dont le récit n'est que mésaventures, a été peu importante au point de vue géographique, il s'en faut qu'elle ait été inutile ; elle a fourni, au contraire, une masse de documents et de faits qui apportent une contribution sérieuse à l'océanographie, à la

géographie biologique, à l'étude magnétique et à l'histoire naturelle des pays du nord; des observations très curieuses, par exemple sur la flore des neiges, sur « la glace noire », évidemment de formation terrestre, et qui donnait souvent au paysage, vu du nid de pie, l'aspect d'une carte de géographie en relief. — Un pareil voyage, on doit le comprendre, ne se passe pas sans incidents. Ils sont donnés ici d'une plume rapide. Le duc d'Orléans, dans son récit, a rapporté les multiples circonstances de la traversée; essayé de rendre la beauté des paysages polaires, — les jeux surprenants de la lumière dans ces régions désolées. Mais son récit, très simple, appuyé uniquement sur les faits, est aussi une haute leçon d'endurance, d'énergie patiente. Il l'a complété avec un appendice d'excellentes relations des voyages de ceux qui le précédèrent dans ce quartier du pôle, des notes diverses et des cartes. — Quant à l'illustration, toute faite par la photographie, elle vaudrait à elle seule de retenir le volume. C'est dire que *la Revanche de la Banquise* est non seulement un bon livre, mais un beau livre.

§

Le tome deuxième de **l'Art profane à l'Eglise**, du Dr Witkowski (*Etranger*), est comme le premier un ouvrage amusant, rempli de cocasseries, d'incongruités même, et offrira un abondant régal à ceux qui recherchent ce genre de curiosités. Cependant, je dois dire que, par convenance d'éditeur peut-être, ou parce que les recherches ont été moins heureuses qu'en France, le volume cette fois semble avoir été écourté; certains pays, — la Hollande, l'Autriche-Hongrie, les Iles Britanniques encore et la Suisse — sont traités si rapidement que c'est à peine si l'on sait qu'ils figurent dans le répertoire; la libre Amérique, terre protestante, est réduite timidement à deux pages; la Russie n'en a qu'une et la Suède trois lignes. C'est sans doute par faute de documents, car la salauderie humaine est en somme partout semblable; mais l'Italie, terre voluptueuse entre toutes, vient au premier rang de la collection. — Il resterait à voir toutefois si l'Eglise interdit absolument les nudités; si la nudité, plutôt, est toujours l'indécence, et s'il n'y a pas à distinguer le corps nu et le corps déshabillé. Dans le groupe de la Vierge et Jésus attribué à Michel-Ange (Notre-Dame de Bruges), par exemple, — je parle de l'impression directe — le corps nu de l'enfant est absolument chaste. Puis il faut répéter ce qui a été dit à propos du premier volume : le Dr Witkowski ne parle que par ouï-dire, très souvent, des choses qu'il mentionne; il n'a pas besoin de s'en défendre même, car une enquête du genre de celle qu'il a faite, menée par une seule personne dans tous les pays d'Europe, serait un travail gigantesque; mais, forcé de s'en rapporter à autrui dans nombre de cas, à des auteurs malintentionnés ou suspects, je veux dire qu'il a pu se

méprendre parfois ou être trompé sur les représentations qu'il cite (1). — Il n'importe, du reste. La pruderie, qui n'est guère qu'hypocrisie, est une invention toute moderne, — si l'on veut une concession faite par le mauvais goût — et nos aïeux ne s'en souciaient guère. — A signaler encore, parmi les curiosités que cite le Dr Witkowski, le Seigneur des tremblements de terre, à Cuzco (Pérou); les sculptures plutôt indécentes qui figurent les organes d'une femme en travail d'accouchement, au maître-autel de Saint-Pierre de Rome, et, dans la série des reliques, un bras de *saint* Charlemagne, conservé à Aix-la-Chapelle, et qui, paraît-il, ne serait qu'une jambe. Pour l'illustration de l'ouvrage, à côté de vignettes très nombreuses, — l'éditeur a eu l'excellente idée de donner des planches hors texte, qui reproduisent les monuments les plus remarquables dont il est fait mention.

§

Il n'y a que des éloges à faire du dernier livre de Ch. Huard. **Londres comme je l'ai vu**, qui clôture, peut-être un peu prématurément, la série entreprise des grandes villes, et où figuraient déjà New-York et Berlin. C'est comme les précédents un livre d'impressions accompagné de dessins à la plume où l'auteur a croqué les aspects, les coins, les types de la capitale anglaise, qu'il semble au reste fort bien connaître. Je voudrais citer, parmi les plus jolies pages du volume, celles qui concernent par exemple Piccadilly, Cloth Fair, l'entrée de l'église et le cimetière de St-Bartholemew, Westminster, Saint James Park, la vieille église de Chelsea; puis tout le décor de la Tamise, dont on retrouve ici la beauté des ciels et les jeux de lumière, le pittoresque des palais, des usines, des quais, des voilures et des navires entassés sur le plus grand fleuve du monde; enfin les baraques de Lime-house, les tableaux si colorés de l'East-End, qui est bien là-bas l'enfer du prolétariat, ou les coins pittoresques de Bellingsgate-Market (grand marché au poisson). Londres, en effet, n'est pas uniquement une ville; c'est un monde, un fouillis et une tour de Babel; c'est l'Angleterre. M. Ch. Huard n'en donne pas seulement une impression hâtive et de surface, car on sent qu'il y a vécu, qu'il l'aime jusque dans ses verrues et ses tares. — Dans le raccourci où il le présente, il doit nous permettre de le féliciter d'en avoir rendu si heureusement les aspects multiples.

L'Ame Japonaise, de M. E. Gomez-Carrillo, est un petit livre

(1) A propos du premier volume, et pour répondre à une lettre d'ailleurs fort aimable du Dr Witkowski, je lui ferai observer que je n'ai jamais dit qu'il n'avait pas vu le tombeau de Louis de Brézé à Rouen, mais qu'il en donnait « un mauvais dessin quand il en existe des photographies superbes ». Cf. *Mercure de France*, 1er août 1908, p. 507. — L'observation concerne ainsi l'éditeur beaucoup plus que l'auteur lui-même.

excellent d'informations et d'observation psychologique, — avec parfois un caustique spécial qui semble surtout émaner de l'observation sèche et directe. L'âme du Japon, âme héroïque, à la fois subtile et déconcertante; la courtoisie, le rire, la civilité jusqu'à la niaiserie, l'orgueil de la race, — le Japonais aime ses défauts, autant qu'il déteste au fond les qualités étrangères — sont étudiés en de courts chapitres, mais avec une lucidité que nous nous plaisons à reconnaître. « Dans la conversation, dit excellemment l'auteur, les syllabes mêmes ont leurs révérences » ; et sans doute nous qui ne sommes que des barbares ne ferions pas trois saluts devant le bol de riz en lui demandant « l'auguste permission » de le manger. — Suivent des notes sur la beauté de l'architecture et de la décoration, à propos des temples de Nikko ; sur la poésie au Japon, qui semble bien encore une puérilité ; des pages curieuses sur le culte de l'épée — la fabrication japonaise, qui compte ses hommes célèbres, comme en Europe les sculpteurs et les peintres, et dont les œuvres atteignent d'ailleurs des prix fabuleux ; enfin sur la situation désastreuse des femmes, sous l'influence des idées chinoises, et la question sociale, — les ravages de la question ouvrière. Là-bas, en effet, la misère est horrible. Malgré ses victoires sur les Russes, le Japon crève littéralement de faim, et M. Carrillo cite quantité d'ouvrières des fabriques qui travaillent quatorze heures par jour pour gagner de 30 à 40 centimes...

§

Au Pays des Pagodes, par « un Ancien de la Cambre », est un livre d'impressions, — souvent justes, presque toujours agréables et bienveillantes — sur l'Indo-Chine, l'Annam, le Tonkin, le Royaume de Luang-Prabang, le Siam — et qui nous donne d'excellentes nouvelles de pays que nous avons autrefois parcourus ; quelques notions historiques accompagnent le récit de cette traversée ; mais le volume, qui vient de Liège, est affreux.

L'Asie au début du XXe siècle est un petit volume pédagogique, — de ces ouvrages d'un intérêt vague dont les éditeurs ont, paraît-il, un bon placement, et qui ont au moins le mérite de concentrer de multiples indications dans un petit nombre de pages. C'est un manuel, une « synthèse géographique », avec figures et cartes dans le texte, coupes, tableaux statistiques, renseignements sur l'hydrographie, les climats, la vie végétale, les animaux, le gouvernement, le commerce, etc... *L'Asie au début du XXe siècle* est dû à deux professeurs, M. Fallex, du lycée Carnot, et M. Hentgen, du lycée Montaigne.

Memento. — Je ne puis qu'indiquer, aux derniers numéros du *Tour du*

Monde, le récit de M. B. de Jandin : *Autour et au travers du Péloponèse*, et celui du capitaine Roadl Amundsen : *De l'Atlantique au Pacifique, par les glaces arctiques;* des notes sur *Helgoland, le Gibraltar Allemand*, par M. J. Arren. — Dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* (nº 12, 1908) suite de la discussion sur les tripatouillages du Château de Gérard-le-Diable. — Parmi les derniers ouvrages parus, je dois indiquer de suite : A. Vacher, *le Berry*, Armand Colin, 15 fr. — D. Mauran, *le Maroc*, H. Paulin, 21, rue Hautefeuille ; H. de Bruchard, *les Chroniques du Maghreb*, Nouvelle librairie Nationale, 2 fr. — Comte Maurice de Périgny, *Yucatan inconnu*, Société des Américanistes de France. — J. L'Hopital, *Italica*. Perrin, 3.50. — M. et Mme Jottrand, *Indo-Chine et Japon*, Plon. 4 fr. — J. Sion, *les Paysans de la Normandie Orientale*, A. Colin, 12. — P. Vigné, *Visions Sahariennes*, Juven, 3.50. — E. Gomez-Carrillo, *la Grèce Eternelle*, Perrin, 3.50. — L. Gallois, *Régions naturelles et pays*, A. Colin, 8 fr. — Enfin les ouvrages de Pierre Loti sur *Philæ*, Calmann-Lévy, 3.50. — J.-E. Malaussène, *Saint-Jeannet*, Picard, et H. Moris, *l'Abbaye de Lérins*, Plon, 15 fr.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La responsabilité des fonctionnaires devant la loi en Angleterre *(Le Journal de droit international privé*, 1909, nos III-IV). — Le droit de grève des fonctionnaires. — Memento.

Il paraît que l'Europe nous envie notre Administration. Je n'ai jamais compris pourquoi, à moins que ce ne fût pour faire pénitence. Car il n'est pas de pays où le fonctionnaire soit aussi capricieux, tyrannique et irritant. C'est que, malgré les grands mots et les grandes phrases dont s'adornent pompeusement les discours et même les monuments, l'Administration est exactement telle que la créa Napoléon Ier : un filet aux mailles étroites jeté sur le pays pour le tenir captif. Comme le filet était admirablement construit, aucun gouvernement n'eut le courage de le détruire; et les moins empressés à s'en servir ne furent pas ceux qui avaient le plus protesté contre son usage par d'autres. C'est l'éternelle histoire. Tel qui se montrait farouche destructeur dans l'opposition devient un doux conservateur lorsqu'il détient le pouvoir; l'ouvrier révolutionnaire arrivé au patronat découvre que le capitalisme a du bon.

A cela, on vous répondra qu'il n'y a pas de vérité absolue; que tout dépend du point de vue, en ce bas monde. C'est exact; et voilà pourquoi, sans doute, à une époque où l'esprit démocratique est revendiqué par tous les partis sans exception, le moindre fonctionnaire continue à être une fraction redoutable de l'Autorité toute puissante. Il en a conscience et sait le faire sentir. Au surplus, pourquoi se gênerait-il ? Sa situation est vraiment admirable. Il a le droit de tout faire, sans risquer quoi que ce soit. Agent du fisc, il

peut vous réclamer des sommes que vous ne devez pas, faire vendre vos biens ; magistrat ou policier, il peut vous jeter en prison, sans raison, simplement pour voir ce que vous direz. Vous avez, il est vrai, la ressource de tenter de prouver que vous ne devez rien et n'avez commis aucun crime. Si vous y parvenez, tant mieux pour vous ; mais non pas tant pis pour le fonctionnaire. Il est intangible. Contre lui pas de représailles ; il n'est tenu à aucune réparation. Lorsqu'il a fini de nuire, sa personnalité disparaît ; elle se réfugie dans le Principe d'Autorité et vous n'avez plus devant vous que l'État irresponsable.

Les Anglais, qui ont la passion de la Liberté, tandis que nous n'avons que la manie de l'Egalité, se sont bien gardés de faire de leurs fonctionnaires autant de tyrans irresponsables.

Ils ont pensé que si l'on paye des gens, c'est pour qu'ils vous servent, et non pour qu'ils vous tourmentent ; et que, loin de devenir irresponsable, celui qui accepte d'être fonctionnaire assume une responsabilité plus étendue.

Voilà qui déconcertera le contribuable français habitué depuis tant de générations à être le serviteur soumis des fonctionnaires qu'il rétribue.

Cette **Responsabilité des fonctionnaires devant la loi en Angleterre** est très bien exposée dans un article du *Journal de droit international privé*, résumant une étude de M. J. Cuylits.

Un ministre, un gouverneur, un employé, un percepteur d'impôt, un militaire reste un citoyen ; il est soumis au droit commun comme vous et moi, devant les mêmes tribunaux, pour les mêmes offenses, et un agent qui m'arrête illégalement peut être poursuivi au civil et au criminel comme si un autre citoyen m'avait arrêté illégalement, et je puis repousser cet « assault » et « battery » comme si j'avais à me défendre contre l'« assault » d'un particulier. Voilà bien de quoi rendre fous des juristes imbus des principes français ou allemands. Mais ce n'est pas tout.

Le seul privilège du fonctionnaire anglais..., le devinerez-vous ? est d'être.... tenu plus strictement que les autres ; et nous voilà, semblera-t-il à quelques-uns, dans le domaine du rêve.

Le citoyen qui devient un fonctionnaire, c'est-à-dire un servant de la Couronne, assume, par le fait même, des responsabilités plus étendues.

Tous les citoyens sont chargés d'obligations vis-à-vis de la communauté, c'est évident, mais le fonctionnaire s'est spécialisé ; par un contrat passé avec l'Etat, il s'est engagé à mener à bien tel service, comme mon tailleur s'est engagé à me livrer un costume de la matière convenue d'avance, ou comme un ouvrier, un employé d'une banque engage ses services.

Il est tout bonnement un serviteur de la Couronne dans le strict sens du mot « serviteur » ; devenant un serviteur, il ne cesse pas d'être citoyen ; il ne devient pas une parcelle vivante de l'autorité exécutive et ne participe

pas à l'immunité de cette autorité. Le « Roi seul ne peut pas mal faire », mais il exerce son pouvoir par des citoyens avec qui il a contracté pour assurer l'exercice de ce pouvoir ; ceux-ci sont payés pour cela, comme l'employé de banque.

En vertu de ce contrat, ces citoyens se sont tout bonnement engagés à des obligations nouvelles, et du chef de ces obligations contractuelles ils peuvent être poursuivis au même titre que toute personne qui s'engage par contrat.

§

La grève des employés des postes et télégraphes vient de remettre en discussion le **Droit de grève des fonctionnaires**.

— Pourquoi les fonctionnaires, disent les uns, n'auraient-ils pas le droit de se mettre en grève, comme tous les travailleurs ? Le contrat qui les lie à l'Etat est absolument le même que celui qui lie les ouvriers et les employés de l'industrie et du commerce avec leurs patrons.

— L'assimilation est impossible, répondent les autres. Les fonctionnaires appartiennent aux services publics ; pour en assurer le bon fonctionnement, ils sont investis de droits et avantages particuliers. Il faut bien admettre qu'ils aient, en échange, certains devoirs. Le bon fonctionnement des services publics a été reconnu comme une nécessité telle que, pour l'assurer, on a incliné tout le pays devant l'autorité des fonctionnaires. Ceux-ci jouissent de privilèges considérables ; ils peuvent vous faire condamner à des peines sévères pour un mot un peu vif à leur égard ; et alors que, pour le bon fonctionnement des services publics, nous sommes tous placés dans une situation exorbitante de droit commun, courbés devant l'omnipotence des fonctionnaires, ceux-ci, chargés d'assurer ces services, auraient, eux, le droit de les arrêter, en se réclamant du droit commun !

Ce dernier raisonnement me semble parfaitement logique. Précisément parce que le fonctionnaire, en France, représente une fraction de l'Autorité et, comme tel, est tout puissant et irresponsable, on ne peut l'assimiler à un employé ordinaire. Vis-à-vis du public, sa situation est exceptionnelle ; elle doit demeurer telle dans ses rapports avec l'Etat de qui il la tient.

Et puis, lorsqu'il s'agit de rechercher si des actes peuvent être assimilés les uns aux autres, ce n'est pas dans leur apparence, mais dans leurs résultats qu'on doit les considérer.

Pour dire si différentes catégories de travailleurs ont le même droit de se mettre en grève, il faut voir d'abord, pour chacune d'elles, quels seront les résultats de la *cessation brusque* du travail.

Voici des ouvriers chargés d'aérer un puits où travaillent d'autres ouvriers. Est-il admissible que, sous prétexte qu'ils sont mécontents, et que chacun est maître de son travail, ils abandonnent le chantier et laissent ainsi périr leurs camarades asphyxiés au fond du puits ?

Ils sont aussi libres que n'importe quels travailleurs, alléguera-t-on. Non pas, car, en acceptant le poste qu'ils occupent, ils ont assumé une responsabilité dont ils connaissaient parfaitement l'étendue. Leur cas ne peut être raisonnablement assimilé à celui du garçon de café qui, se mettant en grève, arrête simplement le débit des bocks et des apéritifs. Abandonner les machines avant d'y être remplacés par une équipe capable d'en assurer le fonctionnement constituerait de leur part un acte de trahison criminel.

De même, le personnel des hôpitaux n'aurait pas le droit, en invoquant la liberté du travail, de se mettre brusquement en grève et d'abandonner les malades qu'il s'est engagé à soigner.

On pourrait multiplier les exemples.

Dans ces cas, la cessation brusque et concertée du travail constituerait une faute lourde engageant la responsabilité civile et pénale des grévistes.

La règle peut donc se formuler ainsi : *le droit de grève est subordonné aux responsabilités assumées par le contrat de travail.*

Or, si un travailleur peut prendre des responsabilités au sujet de l'existence d'autres hommes, il peut en prendre également pour la vie économique d'un pays.

Précisément celui qui sollicite un emploi dans un service public *s'engage à assurer ce service*, dans la limite des fonctions qui lui sont confiées. Il sait que la vie sociale du pays en dépend ; que l'arrêt de certains services peut être mortel pour un pays, comme l'arrêt de la respiration pour un individu.

Il ne peut donc prétendre avoir le même droit qu'un garçon de café ou un terrassier de se mettre en grève.

Le danger n'avait pas échappé aux rédacteurs du Code pénal. Ils n'ont pas prévu la grève, mais simplement la démission collective. Vraisemblablement, c'était la même chose à leurs yeux ; il ne leur apparaissait pas qu'un fonctionnaire pût prétendre abandonner son service sans être démissionnaire.

Le fait d'empêcher ou de suspendre par une coalition l'accomplissement d'un service quelconque fut considéré par eux comme une forfaiture qu'ils ont punie de la dégradation civique.

Article 126. — Seront coupables de forfaiture, et punis de la dégradation civique,

Les fonctionnaires publics qui auront, par délibération, arrêté de donner des démissions dont l'objet ou l'effet serait d'empêcher ou de suspendre soit l'administration de la justice, soit l'accomplissement d'un service quelconque.

Je sais bien que les postiers répondent : « C'est l'Etat qui a violé

« le premier le contrat. Puisqu'il ne tient pas son engagement, pourquoi serions-nous obligés de continuer à tenir le nôtre ? On nous « avait promis un statut bien défini. Dès règles précises devaient « nous protéger contre l'arbitraire ; nous avions l'assurance que nous « ne serions pas tourmentés à propos de nos opinions, que nous « serions affranchis de toute servitude politique. Or, les parlemen- « taires veulent nous contraindre à devenir leurs agents électoraux. « Pour l'avancement, les services administratifs ne comptent plus ; « seuls comptent les services politiques. Aucune décision n'est prise « à l'égard d'un fonctionnaire sans que soient consultés le préfet et « les hommes politiques de la région. Ainsi nous subissons la plus « odieuse des tyrannies, une tyrannie lâche, sournoise, faite de déla- « tion, de trahison. On ne s'inquiète plus de savoir si nous sommes « intelligents, laborieux, dévoués dans nos fonctions ; on recherche « simplement comment nous nous conduisons pendant les périodes « électorales. »

Peut-être ont-ils raison ?

Mais il faut s'arrêter, car nous voici loin des questions juridiques et nous touchons au terrain glissant de la politique.

Memento. — *Code-manuel du chasseur*, par Gaston Lecouffe (Giard et Brière, 1 vol., 2 fr.). La chasse est le sport le plus fécond en procès. Au village, les dissentiments qui dressent les familles les unes contre les autres en ennemies irréconciliables ont invariablement pour origine la chasse ou la politique. L'auteur, qui est magistrat, a pu le constater. Son traité est un excellent guide pour les disciples de saint Hubert désireux de ne point payer par des procès ruineux le plaisir de tuer une malheureuse caille ou même de revenir bredouille.

La Vie juridique du Français (Rousseau, 1 vol., 10 fr.). Sous ce titre, M. Thaller, l'éminent professeur à la Faculté de Paris, continue à grouper les travaux de la conférence d'agrégation de droit tenue sous sa direction. Le second volume, qui vient de paraître, contient de savantes études sur le Crédit, la Responsabilité, l'Héritage, le Mariage, les Crises de Famille, la Maladie, la Vieillesse et la Mort. Cet ouvrage n'a pas la sécheresse d'un commentaire juridique ; il tient les promesses de son titre et nous fait vraiment assister au développement de la vie juridique d'un Français.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Femme Contemporaine : M. A. Retté à Lourdes. — *Les Marges :* M. Eugène Montfort, le Symbolisme et les néo-symbolistes. — *Le Divan :* vers de M. A. Erlande. — *La Revue :* opinions d'il y a trente ans sur Renan, la pénurie de grands hommes et M. Jean Richepin. — Memento.

Rien n'est plus respectable qu'une conversion sincère. Celle de M. Adolphe Retté lui vaut sans doute de grandes joies intérieures. Un peu du poète lyrique qui était en lui les porte au dehors pour l'é-

dification du prochain. Mais la foi capable de soulever l'Hébron ne projette guère la prose, autrefois turbulente, de cet estimable écrivain au delà des palinodies où les noms vénérés dans la religion catholique tiennent lieu d'idées et d'images. **La Femme contemporaine** (mars) donne un chapitre du livre que l'auteur de *Thulé-des-Brumes* a rapporté de Lourdes où il alla, sur ses jambes, — pèlerin solide, parcourut en 20 jours, nous dit une note de la rédaction, les 454 kilomètres qui séparent Ligugé de la grotte fameuse.

Quelle couleur, chez un Huysmans, quel souci d'écrire des phrases différentes, enfin, quelle amoureuse application d'artiste! On peut aimer cela plus ou moins; mais aucun lettré ne niera la forte saveur de l'expression.

Chez M. Adolphe Retté, le verbe est candide, impersonnel jusqu'à la fadeur, ou presque. Lisez plutôt ce récit d'un miracle dont il bénéficia. Vous verrez l'effacement volontaire du narrateur, comme il se courbe, obéit, n'avoue un petit combat intime que pour glorifier sa propre défaite, sans recherche de styliste... Cela ne va point sans inspirer quelque mélancolie...

Le matin où j'entrai dans la piscine, je n'y vis que deux ou trois baigneurs et une douzaine de malades atteints d'affections peu graves. Je les regardais depuis quelques minutes, sans avoir aucunement l'idée de venir en aide aux hommes dévoués qui déployaient leur zèle sous mes yeux. Le grand et gros abbé Espinos, aux cheveux blancs taillés en brosse, au regard si franc, s'approcha de moi et me dit d'un ton assez rude : — Si vous voulez rester ici, prenez un tablier et mettez-vous à l'ouvrage.

Cette invite sans fard me déconcerta.

— Mais, dis-je, tout ahuri, je ne saurais comment m'y prendre. Je n'ai jamais fait ce métier et je suis très maladroit de mes mains.

— Bah, bah, reprit l'abbé, on s'y fait tout de suite. Croyez-vous que ceux qui sont là soient des baigneurs de profession ou des infirmiers? Et pourtant vous voyez qu'ils ne s'en tirent pas mal.

De fait, j'admirais leur adresse, la précision de leurs gestes et leur douceur à l'égard des infirmes. Un jeune prêtre aux yeux malades sous des lunettes, à la barbe blonde, captiva surtout mon attention.

Néanmoins, je ne pus me décider à prendre le tablier que l'abbé me tendait. Je me retirai, plutôt confus et en balbutiant quelques excuses.

Pendant le reste de la journée, je demeurai tout rêveur, en proie à des velléités contradictoires.

Je me disais : — Mais je ne suis pas venu à Lourdes pour baigner les malades ; ce n'est pas une besogne à laquelle je sois propre. Et puis ne vaut-il pas mieux que je prie longuement à la Grotte et que je prenne des notes pour l'ouvrage qu'il me faut écrire sur Lourdes? Par ainsi, je servirai la Sainte Vierge.

Or, la voix des bonnes heures me répondait aussitôt: — Tu La serviras aussi en travaillant à la piscine. Cela ne t'empêchera pas d'aller prier, de

temps en temps, à la Grotte et cela vaudra mieux pour ton âme que de flâner çà et là, sans but précis.

Je ne me rendis pas tout de suite ; je me forgeai cent prétextes pour justifier ma dérobade ; principalement, j'alléguai ma gaucherie en ce qui concerne toute besogne manuelle, car c'est toujours là que j'en revenais.

Mais il n'y eut pas moyen de résister à l'attrait grandissant qui me poussait vers la piscine. Bientôt les arguments les plus spécieux et, en apparence, les plus raisonnables, ne me furent plus que des manques de confiance dans la Sainte Vierge qui, certes, me soutiendrait, et des ruses de ma paresse foncière. Même, j'en arrivai à tenir pour négligeable la tentation de me reposer un peu, après les fatigues de mon pèlerinage. Je sentis que je n'aurais pas de tranquillité tant que je résisterais au penchant qui s'affirmait de plus en plus en moi.

— Eh, bien ! me dis-je, à la volonté de la Bonne Mère, demain, j'irai à la piscine et je prendrai le tablier.

Le soir, en me couchant, le lendemain matin, à la messe de cinq heures, que j'entendis à la crypte et où je communiai, je suppliai la Sainte Vierge de me donner la patience et la dextérité nécessaires, le courage de persévérer, la force de supporter la vue et l'odeur des plaies horribles qui allaient s'étaler devant moi, le sang, les sanies, les plaintes et les pleurs des malades, la face livide des mourants.

— J'œuvrerai de mon mieux, pensai je, en franchissant le seuil de la piscine ; daigne la Sainte Vierge obtenir de son Fils qu'il maintienne au-dedans de moi son image sur la croix, pour me réconforter.

J'étais donc dans de très bonnes dispositions. Toutefois, je ne croyais guère résister plus de quelques jours au dur labeur que j'allais entreprendre et à l'atmosphère de souffrance où il me faudrait vivre.

Pourtant, j'y ai tenu pendant deux mois.

Suit une explication de « la grâce spéciale » qui règne à la piscine. On n'y change l'eau qu'une fois la journée et, cependant, si impure que devienne cette eau, elle n'a jamais contaminé personne, nous assure M. Adolphe Retté.

Aussi bien, revenons à son cas individuel et écoutons-le :

Pour m'initier à la manœuvre de la baignade, je m'adressai à ce jeune prêtre, barbu et blond, dont j'ai parlé plus haut. C'était un vicaire d'Oran. Menacé de perdre la vue, il était venu d'Algérie demander sa guérison à la Sainte Vierge. Puis, âme héroïque, il avait oublié son propre mal pour soigner les souffrances d'autrui. Comme moi, comme bien d'autres, il s'était senti poussé d'une façon irrésistible au service de la piscine. Et, depuis quinze jours, il n'en bougeait plus.

Il m'eut bien vite mis au courant, ainsi que le charmant abbé Coginot, curé d'une paroisse de la Dordogne, qui m'accompagnait. Et tout de suite cette grâce spéciale que j'ai mentionnée commença d'agir, car nous eûmes à baigner pour notre début un malade, atteint d'ulcères variqueux des jambes, qui ne pouvait se mouvoir et qui criait dès qu'on le touchait.

Nous nous tirâmes fort bien d'affaire. A ma grande stupéfaction, moi, le plus maladroit et le plus nerveux des hommes, je réussis à tremper mon

invalide et à lui remettre ses vêtements sans le faire souffrir. Bientôt je devins assez expert pour éduquer les apprentis baigneurs qui affluaient. Car c'est ainsi que l'hospitalité fonctionne à Lourdes, comme au régiment, les anciens « passent la consigne aux bleus » et leur montrent « le fourbi » sous les auspices de cet excellent vieux troupier du Bon Dieu : l'abbé Espinos.

Maintenant que j'ai réendossé le harnais du gendelettre, je demeure encore dans l'étonnement d'être parvenu à accomplir, sans défaillance ni catastrophe, une besogne qui m'était aussi insolite. Quand je me rappelle la grande grâce dont je fus l'objet, je ne puis que tomber à genoux et remercier la Sainte Vierge de m'avoir élargi le cœur au point que je pus concourir avec tant d'allégresse au soulagement des souffrances d'autrui.

On voudrait pouvoir, ci-dessous, recopier une page de M. Léon Bloy, catholique, lui aussi, mais, tudieu ! quel puissant écrivain !...

§

Dans **Les Marges** (mars), M. Eugène Montfort fonce vigoureusement sur le Symbolisme. Cet écrivain fut des premiers, en sa qualité de « naturiste », à attaquer le symbolisme quand les chroniqueurs d'alors avaient cessé de lui décocher leurs traits. (Je crois bien que cette trêve fut une des conséquences de l'entrée de Marcel Schwob dans les quotidiens. Il étonna ses aînés par son érudition et il les séduisait par son intelligence lumineuse.)

Voici, pour vous donner le ton de l'article de M. Montfort :

J'ai reçu il y a quelque temps un livre intitulé « la Poésie Symboliste ». J'y ai trouvé avec surprise les noms de plusieurs poètes de ma génération, comme Larguier, Magre, Bouhélier, Souchon, que j'ai assez connus pour savoir qu'ils ne sont pas du tout symbolistes et qu'ils ont toujours fait profession de ne pas l'être. Mais alors, parmi les cent poètes que ce livre cite, combien y en a-t-il qui soient véritablement « symbolistes » ?

Nous assistons à un phénomène assez curieux. Le « Symbolisme », se sentant sur sa fin, veut mourir magnifique. En vieillissant il est devenu mégalomane et réclamier. Il a appris à jouer de la grosse caisse, et il nous en régale avec obstination. Le Symbolisme a conquis le monde. Il faut que nul n'en ignore. Le Symbolisme a conquis le monde !... Tous les poètes de la terre sont Symbolistes. Il faut que chacun le sache : tous les poètes de la terre sont Symbolistes !... Le Symbolisme est un mouvement merveilleux, prodigieux, fabuleux... Allons les cymbales !... C'est incroyable, inimaginable, invraisemblable... Zim !... Et en avant la musique !... Zim ! boum, boum !... On enrôle ! On enrôle ! On raccole ! On raccole !...

Au temps du Symbolisme, on était volontiers anarchiste, ou, si vous préférez, individualiste. Après tant d'autres, il convient de répéter que « Symbolisme » désigne un groupement d'écrivains qui n'étaient nullement assujettis à *une discipline*.

MM. Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Pierre Louys, Jean Moréas, Remy de Gourmont, Henri Bataille, dont

la gloire est aujourd'hui universelle, MM. Paul Claudel, Stuart Merrill, Paul Fort, Vielé-Griffin, G. Kahn, André Gide, Saint-Pol-Roux, etc..., que connaissent tous les vrais lettrés, sont issus du Symbolisme. Ces quelques noms (celui d'un Jules Laforgue aussi, d'un van Lerberghe, d'un Samain, parmi les disparus) suffisent à prouver que les Symbolistes ont réalisé un apport considérable aux Lettres. Et la faute n'est point à ces très dignes écrivains, dont les œuvres si diverses représentent la production du Symbolisme, — si de falotes personnes se réclament du Symbolisme pour obtenir actuellement quelque crédit littéraire et orner leurs opuscules inintelligibles d'une étiquette honorable.

Cette réserve exprimée, M. Eugène Montfort est logique, de rompre une lance en faveur de la clarté. Les premiers, — les meilleurs, — des écrivains que nous venons de nommer, sont, depuis beau temps, revenus de « la beauté de l'hermétisme de la forme ». Il serait fâcheux, en vérité, que les jeunes poètes d'aujourd'hui ne profitassent point de cet exemple et fussent pris aux conseils de quelques théoriciens verbeux, deux fois obscurs, dont l'originalité facile est d'écrire pour ne rien exprimer qui vaille une goutte d'encre.

§

D'un poème de M. Albert Erlande : *Italie*, inséré dans la revue **le Divan** (mars-avril), — je détache ces strophes d'un beau rythme classique :

Mes yeux veulent des formes nues,
Du ciel, de la mer, des statues
En bronze vert, en marbre blanc,
Des Arianes délaissées
Et des Amazones blessées
Portant la flèche dans leur flanc !

Pour défendre ce qui m'inspire,
Je veux, aux cordes de ma lyre,
Ajouter la corde d'airain,
Avec laquelle Apollon crible,
Quand il saisit son arc terrible,
De traits de feu, le genre humain.

Par lui, je ferai sur la terre
Tonner la joie ou la colère
Que je lirai dans ses regards,
A l'heure où le long des collines
Tomberont les ombres divines
Des cyprès Toscans ou Lombards.

Puis, sur les bords du lac de Côme,
Nous retrouverons le royaume
Où les arbres de tous pays

Auront leurs branches enlacées,
Comme le seront nos pensées,
Au fond de nos cœurs éblouis.

§

La Revue (15 mars) publie, sans signature, des *Notes d'un Pessimiste*, vieilles d'une trentaine d'années. Elles ont encore beaucoup d'attrait. Leur auteur manqua un peu de bienveillance et il devait avoir de fâcheux caprices d'estomac. C'est deux fois plus qu'il n'en faut, souvent, pour avoir de l'esprit ou le paraître.

Le mémorialiste anonyme de *la Revue* écrivait, le 1er novembre 1880, à propos des *Souvenirs de Jeunesse* de Renan, que venait de publier *la Revue des Deux Mondes :*

La sottise a tous les droits. Lui-même en n'y croyant plus montre qu'il est de la confrérie des Saints-Innocents. Il n'est pas chrétien, mais il a des superstitions mesquines ; la superstition de la critique allemande, la superstition de l'érudition, de l'épigraphie, des textes en général. Ces superstitions variées ne lui rapportent pas mal. Il a d'ailleurs soin d'y joindre des superstitions utiles. Il cultive le pouvoir, il cultive les grands, il cultive les académies. Le pouvoir est son plus grand dieu. Sous l'Empire, il s'est souvent vendu moyennant une mission en Syrie et une chaire au Collège de France. Il y a quelque temps il s'est mis à fréquenter le salon de Mme de Broglie. M. de Broglie ayant succombé, il s'est retiré. Ces temps-ci, dans l'*Eau de Jouvence,* il fait des avances à la démagogie, ce qui doit être un grand sacrifice, car il est d'humeur aristocratique. Il y a vingt ans, lorsque j'arrivai à Paris, sans carrière et sans avenir, je lui fus présenté. Je lui plus ; il se dérangea pour moi, car il est bienveillant envers les libres penseurs ; comme je sortais d'un séminaire, il avait cru que j'étais de la famille. Il me donnait des conseils : il avait plus d'expérience que moi. Il me dit un jour : *n'écrivez pas.* J'avoue à ma honte n'avoir pas compris. Comme je comprends maintenant ! Il voulait dire : demandez verbalement ; plus tard vous pourrez le nier. La méthode est très habile. Elle lui sert ; il fera ce qu'il lui plaira : on ne publiera pas de lui des lettres compromettantes.

En définitive, il est né dans la misère ; il lui a fallu faire son chemin, un chemin difficile à ceux qui ont comme lui de l'intelligence et veulent arriver par l'intelligence, sans passer par les petits chemins du lucre. Il a acquis de la prudence ; il existe maintenant ; il a une indépendance assurée, une indépendance matérielle, pas celle du caractère. On n'en pourrait pas dire autant de moi. J'ai, de fait, l'indépendance du caractère. Mais c'est un secret que je possède, personne ne s'en doute et si j'osais l'affirmer devant quelqu'un, on en rirait aux larmes.

Voici, du même pessimiste, à la date du 5 décembre de la même année, une note qu'on appliquerait facilement à notre état actuel :

L'absence de supériorité frappe aujourd'hui tous les regards. Qui sait ? il y a peut-être des supériorités actuelles qu'on ne voit pas dans le tohu-

bohu contemporain. Il faut sans doute être à distance si on veut les distinguer. On les verra plus tard, quand elles auront disparu de la scène. Dans tous les cas, le présent est profondément hostile aux supériorités. Il ne les hait pas seulement, il les empêche de naître. Aussitôt qu'on en découvre une qui laisse passer le bout du nez, il s'élève un tel concert d'injures et de protestations qu'elle s'empresse de rentrer dans le rang. Ce sont les non-supériorités qui tiennent le haut du pavé, les gens qui ont de l'appétit, les flatteurs infimes du vice ou des passions basses. Ce n'est pas que ces dogues tiennent facilement debout, mais ils n'ont pas de scrupule. La boue qu'on leur jette ne les fait pas reculer. Ils ne se retirent que si on les brise. L'homme moderne, haineux dans son obscurité, veille à ce que personne ne se montre à l'horizon. Il ne peut pas émerger du marais où il grouille : au moins un autre n'émergera pas non plus! C'est toujours le proverbe trivial : « Il ne peut pas faire et il empêche de faire. » C'est le chien qui veille à côté d'un sac d'orge dans une écurie ; il n'en mange pas, il empêche le cheval d'en manger.

Cet état de choses n'est pas nouveau. Je me rappelle que, dans mon extrême jeunesse, j'étais frappé du fait que, dans le monde classique, les grands hommes avaient disparu tout à coup. Je ne m'expliquais pas le phénomène. Je me l'explique maintenant. Le triomphe du nombre a fait disparaître les grands hommes. L'envie et la haine les ont pris à la gorge et étouffés. Pour qu'ils revinssent, il a fallu l'écroulement de la société civilisée, la suppression du nombre, c'est-à-dire des populaces urbaines. Leur sort a été lamentable. L'invasion, l'émiettement de l'Empire, l'indépendance rurale reconquise, la domination des propriétaires du sol substituée à la domination des villes ont tué celles-ci. Elles ont péri bloquées dans leurs murs, de faim, d'appauvrissement, rongeant leur frein, pourrissant et hurlant dans leur corruption exténuée.

Le fragment ci-après prouve la clairvoyance du « pessimiste » de *la Revue:*

26 février 1881 — Le poète Jean Richepin vient de m'envoyer un exemplaire de sa *Chanson des gueux*. Ce poète est un poète. Il tient de Villon et laissera un nom dans la littérature française, un nom supérieur à celui de trente cinq des quarante membres actuels de l'Académie française. Il y a du bizarre et de l'enfantin chez lui. Le poète est un enfant. Il y a aussi des choses que je n'entends pas, mais qui existent, car celles d'à côté l'indiquent. Il est bon et c'est pourquoi il est un poète. Celui qui n'est pas bon n'est rien. Il est pessimiste : sa *Chanson des gueux* est une pitié. Il a d'ailleurs du mépris. Selon lui, le bourgeois est dans l'humanité ce que la volaille est dans la famille des oiseaux. C'est un point de vue original et vrai. Comme il dit aussi, il n'y a que de l'argent dans la société d'aujourd'hui, la plus vile qu'on ait vue de longtemps. Il y a pourtant de l'excès dans sa manière et du convenu. On se pétrifie vite dans la formule qu'on a choisie. On l'a condamné comme ayant outragé les mœurs. Il est cru, il n'est pas immoral. Le sentiment religieux existe chez lui à l'état latent. La pitié est d'essence religieuse. Elle est même le fond du christianisme; pitié est la traduction littérale de *pietas*. Richepin est donc un homme pieux, ce qui

le ferait sourire si on le lui disait. S'il est poète, il a le souffle court sans manquer d'élévation ni de puissance. Il y a de l'élévation dans les deux pièces adressées à Javigny, ailleurs encore. La première strophe de son grand voyou de chien est un pur chef-d'œuvre et les vignes qui poussent à l'endroit où il a pissé du petit bleu font une belle image.

Memento. — *Vers et Prose* (1er trimestre 1909) : *Bethsabé*, par M. André Gide, *Suite de Romances*, par M. Stuart Merrill, une *Ode*, de M. R. de la Tailhède, *Vers de minuit*, par M. R. Scheffer, *Une âme d'enfant*, par M. L. Lormel, de beaux *Poèmes en Prose*, de M. G. de Lautrec, *Icare*, une ballade française de M. P. Fort, etc.

La Revue hebdomadaire (6 mars) : M. Jules Lemaître, sur « Mme Récamier » ; M. Jean Dornis : « Leconte de Lisle et l'Inde » ; « Le Règne de Scapin », par M. Paul Adam.

Pages libres (6 et 13 mars) : le soulèvement de l'Inde, par M. W. L. George.

Le Divan (mars-avril) : M. J. Florence, sur « M. Bernard Shaw ».

Les Marges (mars) contiennent de fort jolis vers de Mme Louise Lalanne et une chronique délicieuse de M. Edmond Sée sur « la Mort de Coquelin et Chantecler ».

La Revue de Paris (15 mars) ; « Les Musées de Berlin », par M. Louis Réau.

Les Guêpes (mars) publient un « Appel » nationaliste de M. Henri Clouard.

La Nouvelle Revue (15 mars). Y voir la suite des lettres intimes de Gambetta.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Dumas fils, Feydeau et Flaubert (*L'Intermédiaire*, 20 mars). — Victor Hugo et l'Académie française (*Le Gaulois*, 31 mars).

L'Intermédiaire a eu communication d'une lettre assez curieuse de Dumas fils. Après un parallèle, non pas inattendu, certes, car Feydeau était alors au premier rang, entre *Fanny* et *Madame Bovary*, Dumas, tout en reconnaissant la supériorité littéraire de l'œuvre de Flaubert, croit que la postérité se rangera du côté de *Fanny*. C'était un des jeux de l'an 1858. On comparait *Fanny*, qui venait de paraître, à *Madame Bovary* qui avait paru l'année précédente. Cela nous étonne, parce qu'il s'est fait entre les deux œuvres un lent et profond travail de discrimination, mais les contemporains ne peuvent jamais y voir si clair. N'ai-je pas entendu comparer à *Paul et Virginie* telle petite histoire patriotique publiée récemment par un député de Paris ! La distance était infiniment moins grande entre les deux romans de 1858 *Fanny* est une œuvre de valeur. Sainte-Beuve ne s'y est pas trompé et ceux qui lui reprochent de l'avoir surfaite pourraient la lire avec profit et avec plaisir. Que l'on ne croie pas que des romans tels que *Fanny* paraissent à la dou-

zaine. Après cinquante ans, l'œuvre est restée plus que curieuse, émouvante encore et d'une psychologie nullement surannée. Je suis persuadé que, remise en circulation, *Fanny*, bien qu'on l'ait imitée deux cents fois, aurait encore un grand succès. On ne la comparerait plus à *Madame Bovary*, mais on y découvrirait peut-être la source du « roman psychologique ». Là dessus, voici la lettre de Dumas. On ne sait à qui elle est adressée :

(17 juillet 1858.)

Qu'apprends-je? — Eh bien, je m'en doutais. Cette Pompadour des Batignolles tremblait dans le manche depuis quelque temps. Je connaissais l'influence d'une Du Barry fort belle, ma foi, dont vous m'avez entendu parler souvent et que sans doute vous connaissez, laquelle n'est autre qu'Anna Deslions. Le fait n'en est pas moins amusant et que cette anecdote de ruelle a dû bien faire chez bonne-maman.

Comment faire maintenant pour tourner le dos à la favorite ? Va-t-on suivre son Altesse jusques dans les bas-fonds de ses nouvelles amours? C'est bien loin. Va-t-on couronner de fleurs l'idole abattue comme le bœuf gras la veille du mercredi des cendres, quitte à en manger une tranche le lendemain ? Ciel ! que de difficultés ! que d'angoisses ! C'est bien amusant ; que vous êtes aimable de m'avoir si vite et si gracieusement répondu et que je vous remercie donc de cette drôle de nouvelle. Je vais écrire ma lettre de condoléance à tout hasard et je viens déjà d'informer la Russie de ce grand événement.

J'ai lu aussi *Fanny* avec d'autant plus de curiosité que je connais beaucoup l'auteur, qui est un ancien camarade de pension. Je suis de votre avis à l'endroit du style. L'auteur cherche sa forme en tâtonnant tous les écrivains dont il fait sa nourriture quotidienne, mais il ne l'a pas encore trouvée. Je partage moins votre sévérité à l'endroit de la conception et de la fable du livre. J'admets comme fréquente cette situation de la femme qui a un mari avec qui elle couche et un amant avec qui elle aime pour me servir d'un mot propre, et cette situation une fois convenue entre l'auteur et le public sans qu'il ait besoin de l'expliquer, je trouve qu'il en tire un assez bon parti et des déductions assez justes. Le dénouement sans catastrophe, sans conclusion définitive, me plaît beaucoup et je suis séduit, à cause de ma nature vicieuse, par la scène où Fanny viole son mari et ses serments. Je trouve, en somme, dans le tout de grandes qualités d'observations et ce qui me plaît surtout, c'est la sobriété d'exécution. L'auteur n'a pas épuisé son sujet, il n'a pas vidé son sac, il est encore en haleine et peut-être plus en haleine à la fin de son livre qu'au commencement ; enfin, je crois qu'il y a là un moraliste à venir, susceptible de grand progrès, capable d'œuvres remarquables. C'est de l'école de *Madame Bovary*, mais voulez-vous que je sois franc, tout en trouvant *Madame Bovary* un livre irréprochable (étant admis toujours la donnée de l'auteur), tout en trouvant *Fanny* fort inférieur à *Madame Bovary*, je crois qu'il y a plus d'avenir dans Feydeau que dans Flaubert.

Pour me résumer, je n'aimerais pas voir paraître tout à coup au théâtre une comédie ou un drame qui aurait la valeur que je sens dans ce petit

livre. Remarquez bien que ce n'est pas l'amitié qui me fait parler. Si Feydeau était mon ami avant d'écrire, il n'est plus que mon confrère depuis qu'il écrit, et, à ce titre, il a droit à toute ma justice et même à mon injustice.

Nous verrons plus tard. Puissé-je me tromper. Puisse-t-il n'avoir aucun talent ! Amen !

Là-dessus je me porte assez bien. Ces bains de mer, qui doivent apporter avec eux quelque semence rhumatismale, me réussissent assez...

Je vous remercie de nouveau de votre bonne lettre et serai fort heureux chaque fois que j'en recevrai une. Les esprits sérieux sont rares et ce qu'on doit souhaiter quand on en rencontre un, c'est de s'en faire un ami. Plus de papier....

A. DUMAS fils.

§

M. Paul Nyve rappelle, dans **le Gaulois**, combien il fut difficile à Victor Hugo d'entrer à l'Académie. Déjà Lamartine s'était vu successivement préférer Soumet, Guiraud, Brifaut. Une lutte encore plus vive attendait Victor Hugo :

Nous sommes au lendemain de la bataille romantique. *Hernani*, *Marion de Lorme*, *le Roi s'amuse*, *Notre-Dame de Paris* et *Lucrèce Borgia* ont fait une popularité européenne au poète des *Odes et Ballades*. C'est un maître, c'est le maître, et l'opinion publique l'a déjà poussé à se porter candidat à l'Académie. Il hésite. « Que M. Hugo se présente, écrit Gustave Planche, qu'il ne recule pas devant les ennuis d'une candidature officielle, car, si chacun des membres de l'Académie peut aller jusqu'à proclamer individuellement la supériorité de l'auteur des *Orientales*, on ne peut pas exiger d'un corps tout entier la même humilité et la même abnégation. Une Société littéraire qui peut nommer comme siens Chateaubriand, Lamartine, Lemercier, Cousin, est en train de traiter avec le poète le plus illustre et le plus populaire sur le pied d'une égalité parfaite... » Un an après, Victor Hugo se présente ! L'élection donne lieu à cinq tours de scrutin. Il n'est pas seulement battu, mais au dernier tour il n'obtient que deux voix. C'est M. Dupaty qui est élu. A la fin de la même année, une nouvelle vacance se produit. Victor Hugo se porte de nouveau candidat. Il est de nouveau battu, cette fois par l'historien Mignet. Au dernier tour, il a obtenu quatre voix. C'est un progrès.

Le poète ne désespère pas. Il se remet au travail et donne *Ruy Blas* au théâtre. Puis il publie *les Voix intérieures*. Le fauteuil de l'historien Michaud devient vacant. Victor Hugo s'y présente. Sa candidature est appuyée par Chateaubriand, Lamartine, M. Thiers et Charles Nodier. Cette fois, avec de tels parrains, le succès semble assuré. Le concurrent du poète est, au reste, le physiologiste Flourens, dont on dit que la place est bien plus indiquée à l'Académie des sciences. Le scrutin donne lieu à quatre tours. Les résultats en sont des plus curieux. Les voici : 1er tour, Victor Hugo, 14 voix ; Flourens, 14 voix ; Berryer, 1 voix ; 2 bulletins blancs ; 2e tour, Victor Hugo, 15 voix ; Flourens, 14 voix ; 3e tour, Victor Hugo, 14 voix ; Flourens, 15 voix ; 4e tour, Victor Hugo, 12 voix ; Flourens 17 voix, Flourens est élu.

Pour la troisième fois, l'illustre poète est battu. Et Alphonse Karr écrit dans ses *Guêpes :* « M. Hugo ! M. Hugo ! Est-ce que votre royaume est de ce monde ? »

Un des adversaires les plus résolus de la candidature du poète d'*Hernani* avait été l'académicien Népomucène Lemercier. Le soir de l'élection de M. Flourens, on jouait au Théâtre-Français une pièce nouvelle. Alexandre Dumas, traversant le foyer des comédiens, entendit Lemercier s'exprimer librement sur le compte du vaincu. Dumas a raconté l'anecdote. « M. Lemercier, dit-il, continuait là contre l'auteur de *Notre-Dame de Paris* l'opposition qu'il avait faite silencieusement dans la journée à l'Académie. J'écoutai un instant sa diatribe ; puis secouant la tête : « Monsieur « Lemercier, lui dis-je, vous avez refusé votre voix à Victor Hugo, mais « il y a une chose que vous serez obligé de lui donner un jour, c'est votre « place. Prenez garde qu'en échange du mal que vous dites ici il ne « soit obligé de dire du bien de vous à l'Académie. » Dumas d'ajouter : « Et l'événement arriva comme je l'avais prédit. »

En effet, un an après, le fauteuil de Lemercier, devenu vacant, Victor Hugo s'y présentait et était enfin élu. Mais par dix-sept voix seulement contre quinze données à son concurrent Ancelot. Deux voix de majorité ! Le scrutin est d'ailleurs curieux à rappeler. Votèrent pour Victor Hugo : Lamartine, Chateaubriand, Royer-Collard, Villemain, Charles Nodier, de Ségur, Lacretelle, Pongerville, Soumet, Mignet, Victor Cousin, Lebrun, Dupin, Thiers, Viennet, Salvandy, Molé. Contre Victor Hugo : Casimir Delavigne, Dupaty, Roger, Jouy, Jay, Brifaut, Campenon, Feletz, Droz, Etienne, Tissot, Lacuée de Cessac, Flourens, Baour-Lormian et... Eugène Scribe. Parmi ces opposants, que de noms oubliés ! Un des noms restés les plus célèbres est celui de Scribe. Le plus déterminé des adversaires. Personne n'avait ri comme le jeune Scribe à la bataille d'*Hernani*. Il s'en souvenait.

Vigny ne fut pas plus heureux. Il dut reculer devant Pasquier, devant Patin, devant Saint-Marc-Girardin. Mais de telles anecdotes ont peut-être bien peu d'intérêt dans la vie de ces grands hommes.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ATHENÉE : *Le Greluchon*, comédie en 4 actes, de M. Maurice Sergine (17 mars). — VAUDEVILLE : *La Meilleure des Femmes*, comédie en 3 actes, de MM. Paul et Bilhaud et Maurice Hennequin (27 mars). — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Connais-toi*, pièce en 3 actes, de M. Paul Hervieu (29 mars). — RENAISSANCE : *Le Scandale*, pièce en 4 actes de M. Henry Bataille (30 mars). — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Le Roi Bombance*, tragédie satirique en 4 actes, de M. F.-T. Marinetti (2 avril). — THÉATRE RÉJANE : *L'Impératrice*, piece en 3 actes et 6 tableaux, dont un prologue, de Catulle Mendès (3 avril). — Memento.

Si, pour le théâtre en soi et ce qui s'y passe de quotidien, on aime le théâtre, on a pu, cette quinzaine, à loisir être satisfait. Plusieurs pièces même, affichant une recherche de bonne tenue littéraire, ne sont point exemptes de quelque concession à l'esprit conventionnel de facture aisée et banalisante.

Le Greluchon, à l'Athénée, ne porte point ce double caractère ; la comédie est aimable, sans plus, bien qu'en effet un peu longue, mais elle s'est créée dans l'atmosphère, toute traditionnelle, des coulisses, sans qu'un souffle d'air extérieur en ait vivifié les péripéties. L'auteur, M. Maurice Sergine, serait à bon droit surpris qu'on lui prêtât des intentions psychologiques profondes ; il lui a plu de vouloir simplement surpasser l'art propre à M. Maurice Donnay par l'invention continuelle de traits d'esprit, dont uniquement il a composé son dialogue. Le procédé, délicieux lorsqu'on en use avec discrétion, lasse peu à peu, et l'on ne serait pas fâché que s'interrompît un instant cette émission incessante de petites réparties, fines, aiguës et légères, sur l'irruption brusque d'une phrase, plus lourde de sens et plus pleine de sonorité, bien trivialement produite par un mouvement d'émotion spontanée.

§

C'est, au Vaudeville aussi, de pures conventions scéniques, sans contrôle de la vérité multiforme et vivante, que sont formés les trois actes nouveaux de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin. **La Meilleure des Femmes**, c'est cette Mme Gilberte Monturel (l'excellente Mlle Jeanne Rolly), qui n'occupe son existence qu'à créer et à gérer des œuvres de charité ; elle y emploie jusqu'à son amant, à défaut d'un mari bien indifférent et sceptique. Mais des déceptions surviennent, et aussitôt, par un retournement absolu, Gilberte ne veut plus entendre parler ni d'infortunes, ni de secours, ni d'institution charitable, ni même de pitié ou de bonté ; et c'est le mari au contraire qui embrasse, avec une ardeur plus fervente, le rôle délaissé par sa femme. De telles complètes métamorphoses ne sont pas rares dans le théâtre des vaudevillistes et des auteurs bouffes ; elles abondent peut-être dans Scribe et dans Labiche ; conviennent-elles aussi bien à rendre vraisemblables les épisodes d'une comédie d'observation sérieuse ? Surviennent-elles, ainsi, à point marqué, dans la réalité ? On pourrait n'en pas demeurer d'accord, ce qui, au surplus, n'enlève que peu de chose à l'agrément d'un spectacle où, tout au moins, on s'émerveille à regarder et à entendre vivre et parler Mlle Marguerite Brésil, l'éblouissante.

§

Un enchaînement plus subtil de circonstances, une évolution mieux graduée et plus nécessitée par la donnée même du drame qu'il nous présente, rendent plus explicable, chez M. Hervieu, un retournement analogue des caractères. Pour MM. Bilhaud et Hennequin il se basait sur le simple arrangement de faits par eux-mêmes concertés ; pour M. Hervieu il est dicté par des émotions nouvelles que les faits,

presque nécessaires et contenus dans la conception de son œuvre, éveillent dans la sensibilité élargie de ses personnages. Comme d'habitude, ceux-ci ne présentent point, dès le début, des êtres que l'instinct gouverne : ils ont subi une éducation, ils se sont pliés aux exigences du monde spécial où ils ont choisi de vivre ; ce sont des êtres façonnés et, jusqu'à un certain point, si l'on veut, polis par un long usage des conventions sociales qu'ils jugent désormais indispensables au maintien de tout ce qu'ils estiment beau, grand et bien. Aussi leurs cerveaux étroitement dogmatiques se refusent-ils à admettre dans la conduite de la vie toute idée neuve ou seulement souple selon les événements. Le général de Sibéran, autoritaire, prétend exercer sur tout son entourage un despotisme moral d'une rigueur intransigeante. La femme souffre bien, en secret, de sa dureté impitoyable, mais elle la supporte, résignée. Il ne faut pas moins au général que d'être atteint, non tant dans son affection paternelle que dans son orgueil de caste, par la découverte d'une faute dont son fils veut honorablement réparer, par un mariage, les conséquences ; il ne lui faut pas moins, surtout, que d'avoir surpris sa femme au moment où, après une lutte sévère et héroïque, elle succombe un instant, bien faiblement, aux assiduités éperdues d'amour du jeune lieutenant Pavail, pour que, en lui, s'éveille enfin une âme qui sache souffrir, palpiter, se sentir meurtrie ; il implore les bienfaits d'une réciproque et miséricordieuse indulgence, lui qui, naguères, pour des fautes moins graves, mais qui le touchaient moins directement, n'avait trouvé à donner que des conseils impitoyables et intolérants.

M. Hervieu excelle à poser et à résoudre à son gré de ces problèmes moraux. Il est, comme ses personnages, souvent d'une pièce et inflexible. Ce sont un peu des théories qui parlent, se heurtent et se résolvent plutôt que des êtres de chair qui souffrent, aiment, pensent, et se livrent. La langue dont ils usent est, le plus souvent, sévère autant qu'eux-mêmes et rejette, jeu puéril, tout vain ornement ; elle s'offre dépouillée d'image et de couleur, dans une ligne sèche et abstraite ; le mécanisme en est mis, comme un squelette, à nu ; et, M. Hervieu ayant précisément pour dessein de toujours exprimer avec netteté et avec exactitude sa pensée tout entière, elle se guinde par instants à des tournures à la fois compliquées et, si elles n'étaient très savamment menées, d'une subtilité naïve trop apparente ; les mots de langue abstraite abondent alors, et plus encore un encombrant matériel de locutions adverbiales ou conjonctives, dont l'emploi a pour effet de retarder et d'alourdir, d'étrange façon, la conduite du dialogue. Et puis, ne risque-t-on pas, en fin de compte, à n'évoluer que dans un monde théorique d'idées, de ne paraître agiter avec emphase que de spécieux simulacres ? L'homme,

ou la femme, est-il jamais entier, sans éprouver le besoin de s'adapter aux exigences étrangères? J'ai grand'peine à le croire. Les hommes ne sont pas des principes à forme humaine; les principes ne leur servent que d'habits, ils en tirent parfois de la vanité, tant qu'ils leur paraissent reluisants et de bon ton; en cachette et dans l'intimité, ils s'en débarrassent pour s'affubler plus commodément de vêtements souples et moëlleux. L'inconvénient majeur qui ressort du système de M. Hervieu, c'est que ses personnages n'acquièrent de leur rigidité caractéristique aucune grandeur ni quand ils commandent, ni quand ils subissent, ni, plus tard, quand ils cèdent et consentent. Ils ont toujours l'air niais de gens qui eussent pu profiter de la vie dès l'abord et qui se sont contraints, sottement, par inouï respect de préjugés mondains, à se glacer et à se morfondre. Que de pareils ankylosés aient survécu jusque dans notre temps, on ne saurait certes en douter; la croyance fétichiste dans les vieilles institutions religieuses, politiques, administratives ou purement mondaines tient par ses vieilles racines en nous tous encore, plus ou moins; mais au point où le montre M. Hervieu, elle se survit simplement d'une manière phénoménale, bientôt invraisemblable. On ne peut, à moins qu'on ne les raille, les bafoue ou les plaigne, s'intéresser toute une soirée à la présentation de fossiles, dont les plus touchants ne se montrent qu'à un stade d'évolution à peine supérieur.

Et les phrases, qu'ils prononcent, prennent de toute nécessité dans leurs bouches les apparences ridicules de sentences prudhommesques usées par un séculaire abus, d'une portée surannée et souvent ridicule. Les diplomates encroûtés, les généraux invétérés dans leur rêve de force arrogante et abjecte ne dominent plus la société actuelle; elle est modifiée, et déjà dans leurs rangs même elle admet des esprits réfléchis et presque libres; autour d'eux, au-dessous d'eux, la femme n'est plus une propriété; leurs secrétaires, leurs subordonnés ne sont plus les serfs silencieux de leur obstination sénile: ce monde tombe et disparaît, ils ne nous intéresse, en lui-même, déjà plus; pourquoi M. Hervieu met-il une si sérieuse attention à lui attribuer encore de l'importance? Est-ce parce que, comme il compose, dit-on, en grande partie, le public des abonnés à la Comédie-Française, c'est à lui qu'il veut plaire, c'est lui qu'il flatte en le peignant comme s'il était encore en vie?

Jouée dans un mouvement alenti et solennel, la pièce, sauf aux belles scènes presque pathétiques du dernier acte, apparaît plus morne que les autres pièces du même auteur. M. Georges Grand réussit cependant à animer son rôle d'un peu de chaleur et de naturel.

§

M. Henry Bataille est au premier rang des trop rares auteurs dramatiques qui conservent quelque souci de leur métier d'écrivain. Il

n'en faudrait chercher de témoignage plus loin, dans sa pièce nouvelle, **le Scandale** à la Renaissance, que cette lettre dont l'ancien amant déconsidéré et rebuté donne lecture, avant de la lui rendre, à celle qui fut, huit jours, sa maîtresse. Mais ce soin et ce charme n'apparaissent pas seulement dans les morceaux un peu développés, où naturellement ils sont plus immédiatement visibles; ils pénètrent tout le dialogue, dont la forme n'est jamais abandonnée au hasard, mais reste précise, nerveuse, et chantante toujours. C'est, dépouillée d'emphase oratoire ou d'hyperboles sonores, une vraie prose organisée, de poète, pour qui les mots ne sont jamais une matière inerte et indifférente. Chaque syllabe a sa valeur propre, dont l'accent commande, en y influant, l'enchaînement de ce qui suit ; paroles et pensées s'entrelacent, inséparables. Il y a donc, dans les pièces de la sorte conduites et écrites, quelque chose enfin de ce strict lien dans les parties du discours, analogue à ce concours, à cette aide mutuelle des parties du coloris d'où naît aux yeux du peintre l'harmonie qu'il veut donner à son tableau. Le métier est élevé à la dignité d'un art, et un drame moderne de M. Bataille acquiert une importance égale à celle de ses premiers drames plus mystérieux (*la Lépreuse*, *Ton Sang*), ou de ses poèmes purs (*la Chambre blanche*). Au surplus, les préoccupations actuelles de leur auteur ne sont pas toujours aussi différentes que l'on croirait tout d'abord, de ses préoccupations anciennes. « Tout, écrivait-il, en 1898, est venu de l'âme primordiale, tout ce que nous sommes, tous nos petits gestes innombrables sont la répercussion du geste rare et beau de l'âme primitive. » Or, comme naguère dans le geste de légende et de féerie, dans l'apparat compliqué de nos actes journaliers aujourd'hui se peut retrouver, en dernière analyse, si on l'y guette avec attention, le sursaut secret de l'âme primordiale, de l'âme primitive. C'est à cette recherche que le théâtre de M. Bataille s'emploie. Et qu'importe si, après s'être révélé, le personnage mystérieux qu'est chacun de nous se ressaisit, se renferme, se dérobe à nouveau, se livre à la complexité innocente ou calculée des actes quotidiens que lui impose la civilisation? il est apparu dans sa réalité, un moment, et de cette apparition brève et émouvante toute la figure dont se compose son maintien nous est désormais illuminée, élucidée.

Qu'à l'éternelle faiblesse, prodigieusement belle, madame Charlotte Férioul ait cédé un instant, que nous importerait-il, si les habitudes de sa vie probe, généreuse et tendre ne se révoltaient à s'apercevoir soudain qu'elle s'est livrée à une sorte de bandit, et si elle ne se reprenait pour vivre honnête, dans le dévouement absolu à son mari et à ses enfants? Si lui aussi, le hideux bandit, qui joue et exploite méthodiquement les femmes pour vivre, ne nous dévoilait un instant l'ingénuité, plus tendre et plus foncière, d'une nature

moins corrompue, plus franche qu'il ne voudrait le laisser voir? Si le mari même, confiant et généreux, n'avait son moment de brutalité et de révolte indignée; si tous enfin, selon les alternatives de l'action, ne portaient au fond de leurs attitudes et de leurs réserves modifiées et modelées par l'usage d'une existence civilisée dès longtemps, un inévitable instinct, candide, tendre ou cruel, primesautier, et qui n'apparaît dans sa nudité qu'au moment de crises douloureuses? Je ne connais, je crois, de M. Bataille pas un personnage qui soit tout d'une pièce, et c'est pourquoi, étant un reflet, en surface partiel et au fond total, de l'humanité entière et primitive, chacun, au gré de son tempérament réagissant selon les circonstances, évolue et change de principes, de sentiment, d'allures, à tout moment.

Ce n'est certes pas une innocente entreprise de faire vivre sur la scène, de la sorte, l'homme multiforme et sans cesse ondoyant. Dire que M. Bataille y réussit ne serait pas assez dire, car cela ne signifierait pas assez de quel doigté délicat et, pour ainsi dire, imperceptible il dirige, contient ou accuse tour à tour le déroulement, à nos yeux, de ces sensibilités inconsciemment et toujours tenues en éveil. Sont-ce des interprètes qu'il a rencontrés en Mme Bady, si ardente, si douloureuse et si tendre, en M. Guitry qui, décidément, ne *joue* pas, mais qui est le personnage tout entier incarné? Ce ne sont même pas des collaborateurs; ce sont, vivants, les images de son propre rêve et de sa propre émotion. Mais, néanmoins, je croirais manquer au devoir que m'impose une sincère admiration, si je ne signalais aux lecteurs du *Mercure* que, dans *le Scandale*, après deux actes extraordinaires d'impression ferme et profonde, on s'étonne de voir se détourner l'action jusqu'à frôler de bien près l'aspect justement redouté des inventions mélodramatiques qui font aisément frémir pour rien les spectateurs bénévoles; mais non! c'est aller à l'excès vers le blâme: qu'on prenne une à une les scènes des deux derniers actes, la probité de l'auteur demeure entière et certaine; il ne cherche pas le gros effet: quand il se produit, la situation même l'impose, il est inévitable et non pas calculé, il reste vrai toujours. Simplement j'aurais été heureux que M. Bataille se fût dérobé à la nécessité d'y recourir, en maintenant sa pièce dans les limites de sa donnée première, intéressante par elle-même suffisamment pour qu'il n'y ajoutât pas le surcroît d'une action un peu adventice et moins essentielle. Il semble, à pousser ma remarque trop loin, que les deux derniers actes ne forment pas un tout, bien uni, avec les premiers qui m'ont semblé, à mon goût, plus profonds et plus angoissants.

Aux côtés de Mme Bady et de M. Guitry, il convient de citer avec éloge la délicieuse Mme Auger (Mlle J. Desclos) et, dans le rôle ingrat et dur d'Artanezzo, M. Pierre Magnier.

§

Tout le monde lettré connaît M. F.-T. Marinetti, et a pris plaisir à rencontrer ce jeune homme élégant, ardent et charmant. Sa *Conquête des Etoiles* est un long poème touffu, plein d'obscurités où percent parfois de confuses lueurs, hasardeux dans la composition, effarant pour la maladresse parfois et parfois pour la hardiesse heureuse de l'expression. Malheureusement, au lieu de tendre à se concentrer, à se saisir, à se maîtriser, à se posséder, M. Marinetti, qui est, dit-on, fort riche, consacre à répandre sa propre louange, à l'excès et sans contrôle, une revue que, à Milan, il a fondée et dirige, et les fanfares complaisantes d'une internationale publicité. M. Lugné-Poe, séduit sans doute par l'agrément de son commerce et par la chaleur de ses convictions d'artiste très exalté, vient de lui rendre le déplorable service de monter, avec un luxe enviable, un goût très sûr, sa tragédie satirique, **le Roi Bombance**. L'expérience a été déplorable. De trop faciles et insistantes plaisanteries, qui ne se haussent que malaisément à sembler même une gauche parodie de ce chef-d'œuvre d'humour caustique et énorme : *Ubu Roi*, se sont traînées avec peine de scène en scène sans toucher ni même rejoindre un instant l'attention du spectateur. Banalités et redites fatigantes, énormités sans portée, grossièretés balourdes, rien de plus dans tout cela. C'est une formidable erreur d'un vrai artiste, et qui peut mieux.

Les décors, les costumes, dont le dessin fut l'œuvre suprême du peintre Paul Ranson, étaient, hélas ! en pure perte, délicieux.

§

Il n'est pas probable que **l'Impératrice**, montée avec un luxe remarquable de décors au théâtre Réjane, ajoute beaucoup à la réputation définitive de Catulle Mendès. Non qu'on n'y trouve, mises en œuvre avec une verve sûre, plusieurs de ses brillantes ou solides qualités : la langue pleine et imagée, le mouvement pittoresque du dialogue, une fermeté de l'expression qui soutient une parfaite connaissance à la fois des mobiles auxquels obéissent instinctivement tous les êtres humains, et aussi des circonstances particulières où l'histoire enferme les héros que le drame nous présente. C'est un jeu singulier et périlleux d'avoir, après tant d'autres, mis sur la scène la figure de Napoléon ; les difficultés n'ont jamais rebuté Mendès, il les eût recherchées plutôt ; seulement, c'était un peu sa manière romantique, au lieu de les surmonter et de les vaincre, quand il les avait bien envisagées, de les tourner, d'en éluder l'obstacle par, presque, de trop prodigieuses habiletés verbales. Affaire d'éducation autant que de tempérament, saisir, en effet, comme il le fait souvent, les choses, les caractères, les événements avec une lucidité parfaite, dans

leur apparence extérieure, en évoquer tout juste, grâce à la pénétration d'une intelligence en éveil toujours, les causes mysterieuses et profondes, mais sans, néanmoins, avoir la puissance de leur donner une vraie valeur, d'en faire passer le frisson dans la chair ou dans l'esprit des auditeurs. Il semble que Mendès, conscient d'une telle faiblesse qu'il avait héritée sans doute des poetes romantiques par lui justement vénérés, en diverses occurrences ait tenté d'aller plus avant, et de faire apercevoir au-dessous de la poitrine qui halete le cœur qui bat. *Les Mèresennemies*, parexemple, *le Roi Vierge* sont pour moi de cette tendance de sûrs garants, tandis que, plus précieux à la fois, plus affinés, et plus primesautiers, des romans comme *la Maison de la Vieille*, presque des mémoires, représenteraient mieux ce qui correspond au tempérament propre de Mendès, sans recherche étrangère. Mais au théâtre, sauf en des épisodes brefs et violents comme *la Femme de Tabarin*, Mendès fit montre d'ambitions ardentes qu'en dépit de ses hautes qualités indéniables d'intelligence et d'habileté il ne lui fut pas donné de réaliser. Je vois bien dans *l'Impératrice*, le frappant contraste voulu de la déchéance mal résignée et en sourdine révoltée de l'Empereur, avec son éphémère élan de cœur vers l'acceptation du dévouement et de la tendresse consolante qui s'offrent à lui, mais ce contraste, les personnages ont trop à cœur de l'exprimer sans cesse, directement ; leurs discours m'empêchent de découvrir en moi-même leurs sentiments, qui gagneraient à être obscurs, m'empêchent de les sentir, et me mettent en défiance.

Et puis, voilà peut-être l'inconvénient des pieces faites sur des personnages historiques : le public sent trop bien que l'imagination de l'auteur n'a pas été libre, que, de toute nécessité, ses développements sont limités par le respect des certitudes érudites, qu'il ne peut que commenter, expliquer les actes et les pensées d'un homme dans un sens qui lui est, du dehors, dicté, qu'il est presque plus un critique qu'un inventeur, et que, dans le cas présent, il faut bien que Mendès se soit, tant soit peu, asservi, fût-ce à M. Frédéric Masson, de l'Académie française!

L'intérêt était ici de peindre le Dompteur abattu, presque avili, au milieu des gens qui le surveillent et le guettent, et soudain, ranimé par un frisson de fièvre et d'espoirs, laissant tout son orgueil revivre, mais, au lieu du réconfort attendu de faste, d'éclat et de puissance, ne rencontrant que des mains aimantes qui se tendent vers lui et un sourire consolateur. Cela, le drame de Catulle Mendès le rend très bien, et la présentation que, par le décor, le costume, le mouvement des foules, en a faite Mme Réjane est de toute beauté. Quant au rôle de Napoléon, tenu par M. de Max, il en fait, sinon sa meilleure, une de ses meilleures créations : il a su être simple, grand, tendre et pathétique tour à tour, toujours vrai, éviter l'em-

phase facile, fuir le geste trop aisément traditionnel dont tant d'acteurs ont ridiculisé presque la figure que, seul peut-être, il a su avec une maîtrise toujours présente, évoquer, sous l'espèce humaine, devant nous.

Memento. — Cercle l'Inédit : *La Notion du Mari*, comédie en 1 acte, de M. G. Montignac ; *F. Z. V*, pièce en 2 actes de M. René Fraudet ; *le Voyage à deux*, comédie en 1 acte, de M. Jean-Jacques Bernard (23 mars). — Comédie Royale : *Aristide*, comédie en 1 acte, de MM. Max Maurey et Xavier Roux ; *Noces blanches*, pantomime de M. Bessin, musique de M. Planel (1er avril). — Capucines : *Petite tache*, pièce en 1 acte, de M. Maxime Vermont ; *Changement de main*, comédie en 1 acte, de M. André Barde ; *Afgar, ou les Loisirs Andalous*, opérette en 2 actes de MM. Michel Carré et André Barde, musique de M. Ch. Cuvillier (2 avril). — Escholiers : *L'Etau*, pièce en 3 actes de M. André Sardou (4 avril). — Théâtre des Arts : *Mikhaïl*, mystère en 1 prologue et 3 scènes, interprétés en vers par M. Robert de Montesquiou, d'après une nouvelle de Tolstoï (5 avril). — Comédie-Française : *Modestie*, comédie en 1 acte, de M. Paul Hervieu (5 avril).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Arthur Coquard : *Berlioz*. — René Brancour : *Félicien David*. — J.-G. Prod'homme : *Paganini*. — Georges Servières : *Weber*. — Paul de Stœcklin : *Mendelssohn*. — Bourgault-Ducoudray : *Schubert*. — Lionel de La Laurencie : *Rameau* — (Collection *les Musiciens célèbres* : H. Laurens).

Un mal qui répand la pâleur, la bronchite et le coryza, la grippe tenace chambra mon arthritisme ankylosé au profit de devoirs trop longtemps négligés ou sacrifiés à une actualité envahissante. Je suis bien en retard avec la collection de l'éditeur Laurens, *les Musiciens célèbres*. Il y parut plusieurs volumes d'assez disparates teneur et qualité. On ne peut guère que relater d'un laconisme charitable le **Berlioz** de M. A. Coquard, qui n'apprendra rien à personne, sinon la dose d'intrépidité sereine de l'auteur. Le **Félicien David** de M. René Brancour intéresse surtout pour la biographie d'un musicien totalement inconnu à force d'être oublié et de qui la célébrité nébuleuse exhumée ne peut plus que nous ébaubir. C'est bigrement vieux, le Saint-Simonisme et le Père Enfantin. *Le Désert*, *Christophe Colomb*, *Lalla-Roukh* sont plus loin de nous encore. Le livre de M. Brancour révélera à bien des gens surpris que F. David vécut de 1810 à 1876, contemporain de Berlioz, de Chopin, de Schumann, de Liszt et de Richard Wagner. C'est de **Paganini** que se chargea M. Prod'homme. Si rien n'apparaît plus précaire que la gloire du virtuose, ni plus inaccessible à une évocation posthume que l'éventuelle génialité d'un interprète illustre, mais défunt, la vie de celui-ci, son caractère et son étrange aspect, ses aventures et ses tournées

d'européen triomphateur fournissaient la matière d'un récit pittoresque, que M. Prod'homme étaya d'une documentation certaine et d'instructifs détails sur, à tout le moins, la technique d'un jeu à propos de quoi l'enthousiasme effaré de nos pères oscillait de l'énigme au miracle. M. Georges Servières, auquel échut **Weber**, fut chez nous l'un des wagnériens de la première heure, s'attestant par là des mieux qualifiés pour commenter l'œuvre du précurseur irrécusable. Son étude est des plus consciencieusement substantielle. Après un important et excellent exorde bibliographique, il aborde les productions du compositeur et, autant que le format prescrit le tolère, ne craint pas, à l'instar de la plupart de ses voisins, de les analyser musicalement. Toutefois, que M. Servières juge ou admire, ses arguments ou conclusions esthétiques restent le plus souvent d'ordre tout subjectif ou littéraire. Encore qu'il n'y répugne point à l'emploi de la terminologie professionnelle, qu'il y parle tonalités et modulations, y note çà et là les combinaisons instrumentales et dénomme les formes, son analyse musicale se dénonce plutôt une description intermittente et sommaire qui n'atteint pas à un examen plus profond. Le radieux génie de Weber en demeure irrémédiablement méconnu. On cherche en vain, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, la page proclamant l'innovation inouïe du *musicien*, cette *harmonie* nouvelle, issue de la nature, qui transfigura soudain le langage sonore et d'où surgit ce qu'on baptisa le romantisme. M. Servières pourtant a frisé parfois de bien près ce point essentiel et omis. L'opinion de Wagner magnifiant en l'auteur du *Freischutz* avant tout « le plus allemand » des musiciens de sa patrie, induit M. Servières à signaler d'un mot les affinités de l'inspiration weberienne avec la chanson populaire. Mais il n'insiste pas. Ailleurs, *Euryanthe* lui sert à démontrer la filiation authentique et directe de *Tannhæuser* et surtout *Lohengrin*. Outre le *leitmotiv* et mainte analogie mélodique, il y découvre « la verve, la variété et la chaleur des rythmes, la saveur des harmonies et cette déclamation énergique, étroitement adaptée à l'accent des paroles, martelée sur les intervalles de l'accord, dont on fera un si grand mérite à Wagner ». Mais M. Servières se contente ainsi de remarquer que Wagner à ses débuts procède de Weber, sans percevoir ou préciser la portée de l'observation en se demandant de qui pouvait bien procéder à son tour le devancier et son harmonie novatrice. Comme il n'aurait trouvé personne, rien que prodrômes épars et peut-être plus incertains que ceux préparant même un Debussy, M. Servières en eût vraisemblablement abouti à des conclusions à la fois moins vagues et moins téméraires que celles où il osa l'énormité de comparer l'honnête Spohr à un Weber.

Les collaborateurs des *Musiciens Célèbres* pourraient objecter, au reproche d'une analyse purement musicale escamotée, que le carac-

tère expressément vulgarisateur de la collection se prête mal aux considérations trop spécifiques. Le **Mendelssohn** de M. Paul de Stœcklin établit que, même en des ouvrages de ce genre, il est loisible de prouver une intégrale possession de son sujet sans ennuyer ou dérouter le moins averti dilettante. A dire vrai, M. de Stœcklin avait la partie plus commode que d'autres. L'art plus talentueux que génial, qu'il lui fallait nous résumer, fleurit en élégant arbuste sans pousser des racines profondes à travers la glèbe sonore. Il consista surtout en une habileté suprême qui exploite, assimile ou démarque, mais n'innova vraiment jamais. Son indéniable et mièvre originalité est exclusivement subjective et s'exprime au moyen de ressources courantes et d'une harmonie consacrée. La matière purement musicale n'avait donc guère à voir ici en dehors du métier, de l'adresse de l'adaptateur, et il s'agissait bien plutôt d'une sorte d'analyse psychologique où la dissociation éventuelle de l'œuvre et de son créateur apparaissait aussi impossible que stérile et en fin de compte, infidèle à la réalité. C'était là, pour un amateur d'âmes et un connaisseur en musique, l'aubaine d'une jolie dissection synthétique. M. Paul de Stœcklin effectua la délicate opération de main de maître, et de maître écrivain tout d'abord. C'est une joie trop rare en musicographie que rencontrer une semblable prose. M. de Stœcklin y énonce une pensée de lucidité la plus perspicace, la plus compréhensive à tous égards et, malgré ses modestes dimensions, son *Mendelssohn* est, à mon humble avis, non seulement supérieur à tous ses homonymes allemands ou français, mais, pour la pénétration et la finesse des jugements, à bien peu près définitif. On ne saurait certes en dire autant du **Schubert** de M. Bourgault-Ducoudray lequel cependant, sauf erreur, professe officiellement l'histoire de la Musique en notre Conservatoire national. Est-ce par ironie que ce petit ouvrage de vulgarisation s'ouvre par cet avertissement : « La biographie de Schubert a été trop souvent faite et bien faite pour que nous tentions de la recommencer ici... » ? Et le lecteur, présumé polyglotte, est renvoyé se tuyauter plus en détail, outre chez Barbedette et deux dames, chez « l'Anglais Grove et les Allemands Dr Kreissle, Heuberger, etc. ». La vie du musicien est supplantée par quelques anecdotes ou fragments de lettres, précédant une prolixe glose qui ressortirait tout au plus au genre « compte-rendu » des quotidiens. Ce long commentaire perpétuel des œuvres effleure si peu la musique que le rôle de Schubert, dans l'élaboration des formes dont usèrent Schumann et Chopin, n'est pas plus indiqué que l'apport de son romantisme à l'évolution harmonique. Ce n'est pas néanmoins que ce livre soit, en somme, inutile ou méprisable. Son naïf enthousiasme est communicatif, et on se sent porté à beaucoup pardonner ses fâcheuses lacunes, parce que M. Bourgault-Ducoudray aime beaucoup Schu-

bert, encore que sans savoir bien au juste pourquoi musicalement.

M. Lionel de La Laurencie aime et connaît à fond les maîtres de nos XVIIe et XVIIIe siècles français, et c'est un véritable tour de force qu'accomplit sa verve érudite en condensant, dans les cent vingt-cinq pages imposées, la vie et l'œuvre de **Rameau**. Rien de superflu ou d'oiseux dans cette étude alerte, claire, abondamment et sûrement documentée, qui laisse une impression d'ensemble plus complète que trop souvent maint *gros* et indigeste volume. Ainsi que M. de La Laurencie l'a fort justement distingué, « la musique de Rameau se rattache intimement aux principes formulés dans ses livres, le compositeur ne se sépare pas du théoricien ». Peut-être même n'est-ce pas assez dire. L'art réfléchi, intellectuel et partant factice du musicien Rameau pâlit auprès de la genialité des conceptions spéculatives du penseur. Celui-ci, à la vérité, les rédigea d'une plume inhabile. Ses déductions sont gauches ; il est parfois obscur, semble imprécis ou incohérent. Enfin, il est à son insu gêné par le souci d'une immédiate application pratique que l'ampleur de ses vues dépasse inconsciemment. Ce serait faire grand tort à Rameau que de considérer en lui seulement le théoricien didactique. Ses traités, sur ce point spécial, étaient d'avance périmés. Son système de formation des accords n'est que spécieusement arbitraire par l'exclusion de tous intervalles naturels autres que les quintes et tierces. Le principe d'essentielle identité, propre aux *renversements* d'accords fondamentaux, dont on lui attribue la primeur, fut bien avant Rameau nettement énoncé par Andreas Werckmeister (*Hodegus curiosus*, 1687). Mais Rameau était mieux qu'un professeur d'harmonie. En dépit d'interprétations tronquées ou tendancieuses, son génie fut d'avoir cherché et dévoilé dans le phénomène objectif, outre le fondement naturel, la cause génératrice et déterminante de l'art des sons, et d'entrevoir aussi le secret de l'évolution musicale. Sa gloire sera qu'il ait avant quiconque affirmé la prééminence de l'*harmonie* sur le mélos. Un concept évolutif de l'art était certes encore étranger à la mentalité de son époque. Aussi tance-t-il imperturbablement « les anciens » de leur mépris pour l'harmonie, n'imaginant pas un instant que les perceptivités ancestrales aient pu différer de la sienne, ignorer telles sensations et tâtonner sur des combinaisons à lui désormais familières. Il se figure que c'était par simple défaut de logique que les praticiens du plain-chant mirent devant les bœufs la charrue, en faisant dériver, non pas directement de l'harmonie, mais de la marche mélodique, les lois de leur polyphonie. Il déclarait tout bonnement : « *Le son musical est un composé contenant une sorte de chant intérieur. — C'est l'harmonie qui nous guide, et non la mélodie.* » Pour avoir été démuni de critère historique, sa géniale intuition n'en apparaît que plus extraordinaire. Il ne fut pas compris de ses contemporains et,

dans les discussions confuses, sa défense manquait d'éléments de démonstration péremptoire. Ce n'est guère qu'aujourd'hui que nous en possédons assez pour nous convaincre, et mesurer la profondeur de sa conception. Grâce à la connaissance du passé jointe à, depuis la théorie ramiste, près de deux siècles d'empirisme musical, nous pouvons constater l'existence et la pérennité d'une évolution *harmonique* déterminée par la nature du phénomène sonore objectif. C'est le « chant intérieur » vibrant en ce mystérieux phénomène que, durant les générations successives, la sensibilité humaine a déchiffré peu à peu, par une progressive accoutumance sensorielle à des combinaisons de plus en plus complexes, correspondant à la série graduelle des *harmoniques* constitutifs du « son musical ». Un témoignage séculaire vient ainsi confirmer l'assertion de Rameau. Mais nous remarquons par surcroît que, à toute et chacune étape, ce développement constant de la sensibilité harmonique a des répercussions multiples et essentielles. Peut-être le plus ostensiblement d'abord sur la génération des *styles* et des *formes*. L'imitation, le style fugué et la polyphonie contrapunctique sont, jusqu'en leur épanouissement palestrinien, le legs d'un prime apprentissage exerçant son impéritie à régler doctement un entrelacs de *monodies*. Et dans les formes de cet art, l'unique facteur de cohésion possible était et demeura l'*unité thématique*. L'*homophonie* des harmoniciens florentins coïncide avec l'avènement d'un style libre et l'utilisation des formes de danses composant des *Parties* ou *Suites*, où apparaît le facteur cohésif indispensable et nouveau d'une *unité tonale*. Et c'est ce concept de tonalité qu'on voit évoluer depuis, par des relations plus lointaines, des modulations plus hardies, pour agréger l'organisme de la symphonie classique et insensiblement se transmuer en facteur d'une *unité harmonique* toujours plus subtile et féconde, dont on peut suivre les effets à la trace jusque dans la libération et la diversité de nos formes actuelles. Enfin, d'une façon générale, le degré de sensibilité harmonique d'un musicien se trahit tout de go dans son œuvre, à quelque temps qu'il appartienne, quelle que soit l'harmonie qu'il emploie et qu'il innove ou non. On en reconnaît l'instinct profond aussi bien chez Josquin que chez Couperin ou Wagner. Mais sans doute nous serait-il moins manifeste que ce soit « de l'harmonie que naît la mélodie » et non l'inverse, sans les révélations du dernier romantisme, et on ne saurait trop admirer la pénétration de Rameau. La somme d'expériences et de comparaisons dont nous disposons aujourd'hui vous permet de contrôler jusqu'à nous, avec une évidence aveuglante, l'indissoluble connexion évolutive de l'harmonie et de *l'inspiration mélodique*. A mesure que s'enrichit le trésor des ressources *naturelles* dues aux progrès de la sensibilité harmonique, cette inspiration subit une métamorphose corrélative,

qui étonne et ravit les sensibilités prédisposées, mais peut déconcerter les auditeurs moins doués auxquels un variable délai d'accoutumance ou d'éducation sensorielles est nécessaire. On s'explique ainsi à la fois l'enthousiasme et les polémiques qui saluèrent le mélos novateur d'un Monteverdi et d'un Gluck, le retentissement du *Freischutz*, et, d'autre part, on en comprend que, au premier contact avec Wagner et Debussy, certains aient pu très sincèrement opiner : « Il n'y a pas de mélodie. » Et, à l'examen de ce processus tout entier, des origines à ses extrêmes conséquences dans la polyphonie moderne, dans l'accroissement ininterrompu qui s'ensuit des moyens d'expression, de couleur, de nuance aussi bien que des matériaux de spéculation intellectuelle, on aperçoit que cette évolution *harmonique* constitue, en réalité, la raison d'être de l'art musical. Sentiments, visions ou pensées, le prétexte de l'œuvre d'art n'a pas beaucoup changé au cours des siècles. L'humanité a répété toujours à peu près la même chose, mais elle l'a dit autrement. C'est cette cause instigatrice et finale de l'art sonore que Rameau discerna et divulgua avant tout autre. Il y aura bientôt deux cents ans de cela, et cependant, même aujourd'hui, cette notion précieuse est encore assez méconnue pour que l'harmonie d'un Weber, voire les innovations d'un Debussy, n'inspire aux analystes éventuels que de la littérature ou presque. Au temps où il vécut, Rameau pouvait peut-être à peine pressentir la portée de ses conceptions. Son génie y fut amené par le plus noble instinct de l'intelligence humaine, la recherche de la vérité, le besoin de savoir le pourquoi ou le ressort caché des choses. Au lieu de systématiser à priori, il interrogea la nature, scruta le phénomène objectif, émerveillé devant ses plus humbles aspects. Au lieu d'aligner de belles phrases, de s'épandre en grandiloquence, il dénombra des vibrations, observa des rapports, démonta d'un soin scrupuleux le complexe mécanisme du *son*, dont la musique est faite. Et, sans probablement s'en douter, il découvrit ainsi l'indéfectible critérium du contenu spécifique des chefs-d'œuvre et formula la loi occulte qui régit l'immémoriale évolution de son art.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

La Vingt-cinquième Exposition des Indépendants. — Cette année est une date importante dans l'histoire des Indépendants. L'obligation pour chacun d'eux de réduire son envoi à deux œuvres seulement faisait de l'exposition nouvelle l'occasion d'une expérience intéressante devait changer — mais en bien ou en mal? — l'aspect général et le sens du Salon.

Le changement est considérable et excellent. Numériquement res-

treintes, les manifestations qui comptent ont presque toutes plus de décision et de concentration, plus de signification que de coutume. Quant aux sottises qui encombraient les serres du Cours-la-Reine innombrablement, sans doute aux Tuileries elles ne manquent pas, mais je crois bien qu'elles y sont, toutes proportions gardées, moins abondantes. Ainsi les artistes reçoivent des faits une indication utile et bénéficient de la persécution qui les contraint à se souvenir de la période héroïque.

Ce caractère d'attention studieuse, ce désir déclaré de faire tout son effort, n'a, toutefois, produit, que je sache, rien de nouveau. Chaque signature, de celles que nous aimons ou que nous respectons, est fortement justifiée; personne n'abandonne ses positions; les talents suivent avec une logique de plus en plus ferme leur développement; d'un mur à l'autre tant de sincérités qui se contredisent continuent à échanger des défis, et les conquêtes que je signalais, l'an passé, au Salon d'Automne, s'affirment et se confirment aux Indépendants; nous noterons même chez ces artistes, presque tous jeunes encore, des symptômes rassurants de consciencieuse et généreuse étude; enfin, l'expression décorative reste leur principal souci. Mais rien n'annonce un mouvement général; nulle part plus tyranniquement qu'ici ne règne cet individualisme dont partout plus ou moins nous souffrons à cette heure. Mille voix chantent à la fois, et plusieurs sont fort belles, et l'ensemble est discordant.

Il est pourtant un artiste qui me paraît avoir fait, cette année, un pas décisif. J'ai d'autant plus de plaisir à lui rendre hommage que je crois bien avoir été l'un de ses premiers défenseurs, sans toutefois lui épargner les critiques. C'est M. Pierre Girieud. Ses deux études de nu, surtout le *Nu* qui n'est pas *dans un paysage,* nous prouvent que la période de recherche trop exclusivement intellectuelle, presque abstraite, où le peintre naguère s'attardait, est heureusement dépassée. Sans renoncer à ses desseins de pure et vaste décoration, il a regardé la nature, il l'a observée directement, avec passion, et il a réalisé une œuvre admirable de richesse plastique et d'intensité expressive. Il y a de la sensualité et de la tendresse, il y a aussi de la douleur et de la pensée dans ce puissant nu féminin sculptural avec une rare richesse de coloris ; c'est une grande page. C'est pour M. Pierre Girieud un départ nouveau, par une route plus large, vers un but plus élevé.

Il nous avait habitués à des déformations parfois violentes et qu'on ne parvenait pas toujours à justifier. Si je distinguais, dans cette exposition, les imitateurs et les déformateurs de la nature, je ne sais plus dans laquelle des deux classes je le rangerais.

§

... Il y a, dis-je, ceux qui respectent et s'efforcent de reproduire les formes objectivement considérées.

Il va sans dire que ce caractère si général réunit des esprits très différents; ils ne voisinent pas tous volontiers. Ce respect de la nature comporte, du reste, des degrés et des nuances en nombre infini. Il est nécessairement plus sensible dans la figure que dans le paysage, et l'interprétation décorative — je pense, par exemple, à la tapisserie de M. Valtat — lui échappe fatalement, encore qu'il y ait décoration docile à la nature et décoration révoltée, arbitraire et de pure invention humaine; et de même la révolte peut être très sensible dans un paysage ou même dans une nature morte : c'est quand une maison, ou un nuage ou quelque racine d'arbre révèlent, en évoquant le schéma d'un corps ou d'un visage, les intentions symboliques de l'auteur. Et des ouvrages symboliques de cet ordre, on en trouva toujours aux Indépendants.

Ce principe, non pas précisément de classification, mais de division, reste donc plausible.

Du point de vue où il m'oblige à me placer je fais cette observation, que la plupart des Pointillistes ne sont pas, ou plutôt ne sont plus des déformateurs. Seurat lui-même, dans ses grands tableaux, où il assujettissait les données de l'observation directe au souci de la composition et à l'intention décorative, simplifiait plutôt qu'il ne déformait. Il est bien certain que les inventeurs de la recette néo-impressionniste y ont été conduits par un désir, sincère jusqu'à la naïveté, de serrer toujours de plus près la nature et de la surprendre dans le secret de ses opérations. MM. Angrand, Signac, Cross, croient à la réalité des choses et, autant qu'ils peuvent, s'effacent devant elles. Ils n'y parviennent pas, et cette défaite est une éclatante démonstration de leur talent. Mais c'est un talent immobile. La servitude du procédé et la superstition de la science ne lui permettent que de très faibles développements, et il faut attribuer aux mêmes causes la déconcertante froideur des effets, pourtant, de pleine lumière dont les néo-impressionnistes nous éblouissent : cette lumière, elle aussi, est immobile, morte. Très sûrement, le procédé, pour curieux qu'il soit, est gênant, stérilisant. Il condamne ceux qui l'emploient à une attristante uniformité. Et déplorablement ils sont par lui réduits à rendre avec les seules ressources d'une palette unique les ciels du Nord et ceux du Midi. Comme on comprend que des artistes épris de la vie, tels MM. Van Rysselberghe et Maximilien Luce, après de persévérants efforts qui doivent paraître méritoires même au regard de M. Signac, se soient évadés de cette glacière et de cette prison, « l'art scientifique » ! Comme on souhaiterait qu'un peintre

de la valeur de M. Henri-Edmond Cross à son tour s'en affranchît!

Seul entre les Pointillistes, M. de la Rochefoucauld (absent de ce vingt-cinquième Salon) se permet de sensibles déformations; il y est entraîné par le parti pris décoratif : décoration ou expression, il n'est pas d'autre raison légitime de déformation.

M. Luce soutient sa grande réputation par des œuvres d'une honnêteté supérieure. La distinction leur manque, non pas la force, non pas le sentiment. Dans le paysage, que je préfère à la grande composition du *Bon Samaritain,* on respire un sincère amour de la nature, on admire une habileté rare d'exécution.

Parmi les meilleurs, ici, des paysages qui gardent le scrupule de la fidélité, je cite ceux de MM. Chénart-Huché (*le Maquis de Montmartre*), Francis Jourdain, Albert Marquet, Lempereur, Emile Roustan, Louis Charlot, Ricardo-Florès, Louis-Mion, Morerod, Peccatte, Mme Philosophoff, Fernand Piet, René Prath.

Bien entendu, des œuvres d'artistes si divers ne sont pas d'égal mérite, non plus que les désirs dont elles sont l'expression. Mais j'observe en chacun de ces peintres, selon leur nature et leur vision, un effort de réflexion, de concentration qui marque une phase intéressante dans leur développement. Et plusieurs se sont modifiés. Par exemple, M. Lempereur montre plus de goût que naguère, surtout plus de légèreté dans ses interprétations simplifiées, et M. Roustan, dans un paysage de ville (*la Neige, place de l'Institut*) témoigne d'une fermeté et d'une douceur, d'une qualité d'harmonie exquises.

Le Faune à l'affût, *le Cortège de Bacchus* de M. Xavier K. Roussel renouvellent sans beaucoup le varier l'enchantement poétique et plastique dont ce délicieux artiste est l'inventeur. MM. Vuillard et Bonnard, qui sans doute évoluent plus nettement que leur ami, nous rassurent moins, tout en nous intéressant toujours.

M. Maurice Denis a rassemblé ses certitudes dans ce décor qu'il intitule *Galathée*. C'est une composition infiniment gracieuse et fragile.

Plus solide, mais moins aimable, M. Charles Guérin, dans *la Femme au grand chapeau* et une étude de nu, nous offre à admirer, sinon à aimer, des morceaux de belle exécution. Il manque à l'art de M. Guérin de dépasser les préoccupations exclusivement picturales pour participer à l'art général. Sa technique, très forte, reste un peu froide.

Mais qu'elle paraît ardente si on la compare à celle de M. Vallotton! A propos de sa *Baigneuse*, on parle, m'assure-t-on, de David. Plaisanterie dont la gaîté m'échappe. David avait, au moins, des désirs de style : M. Vallotton..? Le plus curieux, c'est que, parmi les défenseurs de ce dessin de basse académie et de cette couleur

affreuse, comptent quelques-uns des plus audacieux novateurs de l'instant. Gageure ?

Combien plus émouvantes ou plus intéressantes les pages signées par MM. Jean Puy, — ses jolis gris ! — Ottmann, Briaudeau, Von Bulow, Doucet, Mlle Frémont, MM. Blanchet, Lebasque, Boudot-Lamotte (de ce dernier j'aime surtout la nature morte), Deborne, Nonell-Monturiol, Bouche, Fornerod, Blot, Tarkoff, Urbain, Torent, de la Villéon, Zak !

§

... Et il y a les artistes qui ne sauraient s'exprimer sans procéder par des déformations, plus ou moins hardies. Ceux d'entre eux dont on ne peut méconnaître le talent rendent plus sensible que ne font leurs émules de la première catégorie l'essentielle transposition. Ceux dont le dénûment spirituel est incontestable eussent vainement appris l'orthographe académique ; et jamais les faiblesses personnelles ne prouveront rien contre une doctrine, pas plus les incohérentes témérités des uns que l'outrageante soumission des autres, bien que le public persiste à voir seulement dans ces grotesques de l'imprudence ou de la timidité les vrais Indépendants,

Les transformations annuelles de M. Henri-Matisse continuent à déconcerter ceux qui, de douze en douze mois, croyant toujours l'artiste parvenu enfin à sa « formule » définitive, pensaient avoir compris ses principes, ses directions, et aussi ses changements de direction. La sincérité de M. Henri Matisse, que rien ne permet de mettre en doute, sa science, ses dons, notamment ses dons de coloriste, donnent un grand intérêt à cette recherche si inquiète. Du reste, et l'une des deux études qu'il expose cette année (*la Femme aux yeux verts*) en témoigne, cet esprit systématique semble acculé au terme extrême de son système. On se demande avec curiosité, mais avec inquiétude, où peut le conduire le chemin dangereux et divers qu'il a choisi.

C'est peut-être pourquoi les intransigeants, les absolus qui, naguère, agréaient sa tyrannie, l'ont reniée. Aujourd'hui, de fait sinon de son propre aveu et du leur, le chef des audacieux est M. Georges Braque. J'ai déjà ici même dit ma pensée sur la tentative de cet artiste. Je ne suis pas de ceux qui croient en faire justice d'un éclat de rire, et tant, du moins, que ces gens gais ne riront pas avec moi de la « tentative » de M. Bonnat, je ne rirai pas avec eux de celle de M. Braque. Mais peut-être m'intéresserais-je moins à M. Braque si M. Bonnat n'avait pas lieu. Et je crois bien voir que M. Braque est victime, en somme, « cubisme » à part, d'une admiration trop exclusive ou mal réfléchie, pour Cézanne.

M. Othon Friesz maintient ses conquêtes plutôt qu'il ne les agrandit ; ou doit-on croire que ses deux toiles des Indépendant sont contem-

poraines des œuvres exposées l'an dernier par lui au Salon d'Automne? Toutefois, *l'Etude au cirque* semble annoncer, dans l'évolution de ce très intéressant artiste, une tendance à vrai dire déjà pressentie, vers une coloration plus franche, plus sonore, plus joyeuse. Lui aussi, M. Friesz a trop longtemps étudié Cézanne. (Il est pourtant notable que la tyrannie de ce maître dangereux devient, d'année en année, moins opprimante.)

De même, M. Kiss Van Dongen n'ajoute rien à l'impression qu'il a récemment produite par son grand ensemble de la galerie Bernheim. Mais *la Valse chaloupée* et *l'Enfant à l'ours* ont du moins le mérite de synthétiser les découvertes, ou les désirs de l'artiste, de prouver une fois de plus son étrange puissance de suggestion décorative et expressive par d'amplement synthétiques lignes colorées.

MM. Derain, Vlaminck, Metzinger, tout comme M. Braque, inquiètent ceux qu'ils n'égayent pas.

De Mme Marval une grande composition, *Juin*, l'une de ses meilleures dans la formule qui est sa signature, et cette merveille, une fleur, *la Malmaison*.

De M. André Lhote, *le Jardin d'Amour*, composition harmonieuse, fortement équilibrée, la plus belle manifestation du jeune peintre jusqu'à ce jour. L'influence de Gauguin est évidente; ce n'est pas moi qui reprocherai à M. Lhote d'avoir choisi, pour maître, ce Maître.

Un nu admirable de M. Boussingault, une page de maître coloriste, car les relations de tons y sont d'une délicieuse justesse.

Un mouvement charmant, incomplètement traduit, de M. Manguin.

MM Diriks, Flandrin, Boigegrain, Verhœven, Mlles Charmy, Alice Bally, Kleiman, MM. Deltombe, Beaufrère, Dufy, Blot, Ramon Pichot... Je voudrais m'arrêter longuement aux œuvres de chacun de ces artistes. L'espace me manque, et comme je sens l'imperfection fatale de ces critiques en bloc des Salons! N'est-ce pas plutôt au cours de l'année, à propos des expositions individuelles ou par groupes restreints, qu'il faudrait pouvoir définir le talent des peintres et des sculpteurs dignes de retenir l'attention publique? Et je ne puis même pas dire tout le bien que je pense des études de M. Dufrénoy, du *Cirque* de M. Raoul de Mathan, des *Juges* de M. Rouault, et des paysages composés de MM. Charles Lacoste, Pierre Laprade, Alcide Le Beau.

§

Les nus abondent, en cette vingt-cinquième exposition. C'est encore un trait qui la distingue heureusement des précédentes, où les paysages et les natures-mortes tenaient presque tous les murs. Il faut considérer ce retour à l'étude de la forme humaine comme un

phénomène très important, comme un signe caractéristique de l'actuel état d'esprit de nos jeunes artistes. Malgré toute l'adresse, et si l'on veut toute la science technique, et même tout le goût dont ils faisaient preuve en des études de sites ou d'objets, qui plus ou moins toujours relevaient de l'impressionnisme, ils nous donnent à coup sûr un témoignage plus probant de leur force et plus net de leur désir par ce parti qu'ils semblent en grand nombre prendre de se chercher dans l'image, pour l'homme, la suprême, — la sienne. Cette orientation indiquee un développement reel chez tous ceux qui l'ont choisie, récente chez plusieurs. Je sais certains, les mêmes qui triomphaient dans les pommes et les pots, qui n'eussent pas osé, il n'y a guère que deux ou trois ans, aborder la grande figure nue. Et je vois bien qu'ils hésitent encore, la plupart du moins, devant le portrait. Il y a fort peu de portraits, aux Indépendants, et il n'y a guere de bons, s'il convient de voir dans *la Femme au grand chapeau*, de M. Charles Guérin, plutôt une étude qu'un portrait proprement dit, que ceux de MM. Delkombe, Blanchet et Amiet. — On reproche aux études de nu de ce Salon leur tristesse ; je crois que ce reproche, généralisé, ne serait pas juste. Oui, le nu de M. Vallotton est triste désespérément, et froid affreusement. Mais les figures nues de MM. Puy, Boussingault, Lhote n'ont rien de désolant, et il y a dans celles de M. Pierre Girieud de l'austérité mystique, non pas de la tristesse.

La sculpture n'est pas abondante. Je ne vois à noter que les adorables statuettes d'enfants de M. Albert Marque, *la Baigneuse au buisson* de M. de J. Halou, *le Vieux paysan* de M. Duchamp-Villon, l'étude de M. Pimienta, le buste de M. Edwin Bucher, et cette œuvre curieuse de M. Boleslas-Biégas, *Silence*.

Les faïences et poteries vernissées — particulièrement intéressantes cette année — de M. André Méthey, les céramiques de M. et Mme Félix Massoul, les reliures de M. Gabriel Delteombe (pour l'une desquelles je signale une composition charmante de Mlle Hervieu), les cuivres repoussés de Mme Émilie Gosselin : la section des arts décoratifs est, elle aussi, numériquement, très pauvre.

Même dans la peinture, du reste, que d'absents ! En songeant que ni M. Van Rysselberghe, ni M. Gaston Prunier, ni M. Desvallières, ni M. Bernard Boutet de Monvel, ni d'autres et tant d'autres ne sont là, on se confirme dans la pensée que, si l'on a néanmoins pris tant de plaisir à étudier cette exposition, si elle garde une incontestable et même exceptionnelle valeur, il en faut bien chercher la cause dans la réduction des envois individuels : elle a mis dans l'ensemble plus de variété et exigé de chaque exposant un effort plus énergique.

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

G. Ouckama Knoop : *Aus den Papieren desFreiherrn von Skarpl ;* Berlin, Egon Fleischel u Co, M. 2. — Otto Flake : *Strassburg und das Elsass* (*Staedte und Landschaften*, vol. 8) ; Stuttgard, Carl Krabbe, M. 2. — Hermann Esswein : *August Strindberg im Lichte seines Lebens und seiner Werke ;* Munich, Georg Müller, M. 4. — R. Francé : *Sinnesleben der Pflanzen* ; Stuttgart, Kosmos, M. 1. — R. Francé : *Liebesleben der Pflanzen ;* Stuttgart, ib. id. M. 1. — R. Francé : *Streifzüge im Wassertropfen* ; Stuttgart, ib. id., M. 1.— Memento.

Aus den Papieren des Freiherrn von Skarpl. — M. G. Ouchkama Knoop nous avait narré, il y a cinq ans, les aventures de Sebald Soeker, ce jeune Allemand, né en Amérique, qui, venu pour visiter le pays de ses ancêtres,trouve,à sa grande surprise, que rien n'y est conforme aux traditions germaniques dont sa famille avait conservé le culte. Tout le blesse chez cette nation qui l'accueille en étranger et lui-même, malgré la bonne éducation qu'il a reçue, ne cesse de faire des impairs. Les Américains ont été les premiers à observer que l'empire allemand avait complètement transformé les Allemands, que depuis trente ans le caractère de la race et jusqu'à l'aspect extérieur de celle-ci avaient subi une altération profonde. Une population réaliste et commerçante, vivant à l'extérieur et cherchant les réalisations immédiates,a remplacé le peuple rêveur et profond, ayant le goût de la vie intérieure... « Combien j'étais Allemand, disait plus tard Sebald Soeker,lorsque,dans mes jeunes années, j'étais venu en Allemagne ! Par là mes rapports avec l'Allemagne devinrent singuliers, ils ressemblaient à ceux d'Hamlet avec sa mère. Je ne m'étais pas encore aperçu que l'Allemand moderne doit oublier ses ancêtres trop allemands. »

Pourtant, revenu dans son pays, le jeune Américain, conservait de quelques Allemands exceptionnels, rencontrés au cours de ses voyages, un souvenir attendri. Il sait ce qu'il doit à leurs conversations abondantes et variées et il se rappelle le bénéfice qu'il a su tirer de leur expérience d'hommes désabusés. Parmi eux, le plus extraordinaire était certainement le baron de Skarpl, gentilhomme sceptique et mentor averti. Jusqu'à sa mort Sebald est resté en correspondance avec lui et longtemps après il se souvient encore des saillies du bonhomme. « Depuis combien d'années est-il mort maintenant, et toujours je retrouve dans ses lettres jaunies des observations qui me font croire qu'avec son air bouffon et sérieux, avec sa voix de fer blanc il est en train de me les nasiller à l'oreille. » (*Sebald Soekers Vollendung*, page 33).

Ce sont ces lettres du baron Skarpl, augmentées de quelques autres papiers du défunt, que M. Ouckama Knoop nous présente aujourd'hui dans un élégant petit volume. A vrai dire, nous n'apprenons pas grand'chose de nouveau, concernant la personnalité de ce chevalier errant qui traîne son traditionnalisme d'un autre âge dans

la plus singulière bohème. S'il raconte avec esprit ses aventures, tour à tour comiques et douloureuses, son rire sardonique ne s'élève cependant jamais à la grande satire. Il souffre de son temps et ne sait pas s'élever au-dessus du milieu où il est condamné à vivre. Aux yeux de l'Américain Sebald Socker, il apparaît certainement comme le type le plus parfait de la décadence européenne.

Écoutez-le raconter une soirée dans une famille bourgeoise où un haut fonctionnaire récemment anobli étale son orgueil de parvenu. Monter, ce n'est pas un signe de noblesse, lui explique Skarpl. Ce qui nous caractérise, nous autres aristocrates, c'est que nous pouvons déchoir. Nous et nos enfants nous descendons toujours plus bas, sans que notre regard puisse embrasser la fin de notre décadence.

L'homme de la misérable moyenne, par contre, se trouve placé sur un terrain si solide qu'il ne saurait avoir la notion de la chute des corps et qu'il n'apprendra jamais à connaître ce sentiment du plus doux des vertiges.

« Je ne suis pas un poisson », répond il à Sebald Socker qui lui conseille de ne pas nager contre le courant. « Je suis un oiseau qui vole contre le vent. »

Involontairement, ces boutades nous font penser aux sentences de *Zarathoustra*. Mais l'auteur semble avoir deviné les rapprochements que l'on ne manquera pas de faire et il s'en est expliqué en faisant dire à Skarpl que Nietzsche « n'est pas son prophète ». Il trouve chez lui trop de théologie. Ses propos sont ceux d'un prédicateur tombé dans la démence. Il ne parle pas comme un fils des dieux qui a grandi en liberté. Chez le demi-aristocrate Nietzsche, Skarpl croit deviner l'homme qui n'a jamais joui d'une parfaite santé sexuelle.

Il faudrait citer ici toutes les observations désabusées de ce gentilhomme sur la société et l'armée allemandes, sur la vie publique, le théâtre, les journaux. Parfois il nous agace par son goût de raisonner qui va jusqu'au pédantisme — quand, par exemple, il nous explique comment devrait être aménagé un café idéal. — Mais à côté des détails puérils et des grosses naïvetés, que de remarques justes qui valent plusieurs volumes de sociologie !

Enfin, mentionnons, pour finir, les essais matrimoniaux de notre héros, lesquels finissent par le laisser « solitaire comme une puce dans les jupons d'une princesse, et probablement plus solitaire encore ».

§

M. Oackama Knoop, sous le masque de M. de Skarpl se plaint des dangers de la civilisation européenne. Et, de fait, jamais on n'a tant vilipendé ce terme, jamais on ne lui a prêté tant de significations différentes. Récemment la presse française et allemande s'en est

encore servie avec excès, sans avoir voulu s'entendre au préalable sur le sens précis qu'il faudrait lui donner. Ces débats ont eu lieu à propos du « problème alsacien » et nous en trouvons le reflet dans un volume et dans un article qui nous sont parvenus. Ils ont tous deux pour auteur M. Otto Flake, jeune écrivain allemand né en Alsace de parents immigrés.

Dans la *Neue Revue*, M. Flake veut écrire un « épilogue » à la « question alsacienne » et il nous semble bien que son étude soit ce qu'il a paru jusqu'à présent, outre-Rhin, de plus raisonnable et de plus intelligent sur cette épineuse question. L'auteur demande que l'on respecte les mœurs françaises des annexés. Toutes les mesures administratives ont eu jusqu'à présent un effet contraire à celui que l'on espérait à Berlin. Moins on fera effort de germanisation, plus la province s'attachera à l'empire.

On peut trouver cette conclusion un peu paradoxale et on pourrait soutenir que, loin de solutionner le débat, elle ne fait que l'ouvrir en le plaçant sur son véritable terrain. Mais il faut reconnaître la justesse des observations que fait M. Flake au sujet de l'influence des mœurs allemandes sur la protestation alsacienne.

L'Alsacien éprouva dès le début ce que nous avons nous-mêmes appris à sentir quand vinrent les charges du *Simplicissimus*. Il a fallu que les caricaturistes nous ouvrissent les yeux pour nous faire voir les angles, les exagérations, les prétentions de l'Allemand dans ses différents rôles de fonctionnaire, de citoyen, de soldat, de professeur et de prédicant. Or, du premier coup, l'Alsacien avait vu tout cela, lui qui possédait le sens critique, vu qu'il connaissait l'autre manière et que, dès lors, sans effort d'intelligence, il découvrait le caractère caricatural de notre extérieur.

M. Flake néglige de dire que bien avant le *Simplicissimus*, un de ses grands compatriotes, en observant les Allemands, était arrivé à la conclusion qu'ils ne possèdent pas de véritable culture. Il y a trente-cinq ans déjà, dans sa *Considération inactuelle*, Frédéric Nietzsche avait relevé le « caractère caricatural » des Allemands.

L'examen de la question alsacienne, continue M. Flake, pourrait m'amener ici à une critique des mœurs allemandes, dont l'étude approfondie me conduirait trop loin... Mais je préfère renoncer à insister sur l'effet caricatural des manières allemandes, bien que ce côté particulier du problème soit celui qui a le plus influencé la protestation alsacienne dans la vie de tous les jours.

En fin de compte, M. Flake, pour quitter le terrain négatif, se tire d'affaire par une subtilité de langage : les Allemands qui sont venus en Alsace après l'annexion avaient une profonde culture, mais ils ne savaient pas *cultiver* les sujets qu'ils avaient conquis.

L'étude que nous venons d'analyser peut servir de conclusion à un

petit volume que le même auteur a publié dans une collection des *Villes et des Paysages*, dirigée par l'éditeur Krabbe de Stuttgart. **Strassburg und das Elsass** représente l'hommage pieux d'un « assimilé » à sa patrie d'élection. Avec quelle émotion M. Flake s'entend à parler de Strasbourg, de la vieille ville, et de ses quais, de son antique cathédrale, d'un soir d'été sur la place Broglie. Il y devine plutôt qu'il ne comprend, la vie française, et il se laisse imprégner par toute cette atmosphère du passé qui réjouit son esprit autant qu'elle émeut son cœur.

Il nous conduit ensuite dans la magnifique plaine d'Alsace, dans les vallées des Vosges, où chaque village a son clocher, chaque montagne son château en ruines, où chaque coteau est planté de vigne. Les retours sur le passé ne manquent pas, et l'avenir est envisagé avec un optimisme que pouvait se permettre la robuste jeunesse de l'auteur.

Après une monographie de M. Hermann Bahr sur Vienne, une autre de M. J. Ruederer sur Munich, celle-ci est certainement une des meilleures. Elle est accompagnée d'illustrations de MM. Ritleng, Paul Braunagel, Schneider, J.-J. Waltz, etc.

§

Auguste Strindberg. — L'éditeur G. Müller de Munich prépare une édition des œuvres complètes de l'écrivain suédois Auguste Strindberg. Elle n'aura pas moins de trente-cinq volumes. La présente étude biographique et critique peut être considérée comme le prospectus de cette formidable entreprise. Jugeons-la donc avec indulgence. M. Hermann Esswein a fait un très louable effort pour saisir les faces multiples du talent de Strindberg. Il montre sa formation intellectuelle, son tempérament d'accusateur qui l'a poussé à choisir l'étude de tel ou tel personnage. Un chapitre s'intitule : « Strindberg et les femmes », un autre : « Strindberg et les sciences naturelles », un troisième : « Strindberg et l'histoire », un quatrième : « Strindberg et la religion ». Nous apprenons que Strindberg s'est marié trois fois et qu'il a toujours été malheureux en ménage. Un chapitre nous promet par son titre des renseignements biographiques, mais ceux-ci sont assez maigres. Après le séjour de l'écrivain à Paris, l'auteur semble à peu près perdre sa trace. Il y aurait eu pourtant d'intéressantes pages à écrire sur les mois que Strindberg passa à Berlin vers 1895 ou 1896, sur ses rapports avec MM. Richard Dehmel, Scheerbart, Przybyzewski et l'influence qu'il exerça, par une fréquentation presque quotidienne, sur tout un groupe d'écrivains.

M. Esswein nous donne une singulière idée de sa culture intellectuelle et de sa capacité critique quand il écrit que « la littérature française, après la singulière (*sic*) apparition de Zola, est restée en friche »

et que « des voyageurs venus du nord ont voulu chercher l'univers à Paris et qu'ils n'y ont trouvé que le néant ».

Mais nous avons écrit que ce livre n'était qu'un prospectus. Ne soyons donc pas trop sévère pour son auteur. Quatorze portraits de Strindberg, à différents âges, et dans les costumes les plus variés, pourront peut-être compenser la pauvreté du texte.

M. R. Francé a repris le thème populaire de la vie amoureuse dans la nature, à quoi se sont toujours appliqués certains disciples de Darwin et de Hæckel. Il y a une dizaine d'années, M. Wilhelm Boelsche avait mêlé à ces données élémentaires quelques fantaisies philosophiques. R. Francé n'est plus modeste. Les « amis de la science » lui en sauront gré.

§

Memento. — *Deutsche Rundschau* (avril) commence une étude de Lady Blennerhasset, la célèbre biographe de Mme de Staël, sur « Louis XIV et Mme de Maintenon ». M. Richard M. Meyer critique l'édition des œuvres complètes de Théodore Fontane.

Nous avons déjà fait mention plus haut, dans *Neue Revue*, devenu hebdomadaire depuis la nouvelle année, l'étude de M. Otto Flake sur la question alsacienne (nos 10, 11, 13). M. Max Osborn publie un article sur Hans von Marée qu'accompagnent de fort belles illustrations, d'après les œuvres du maître.

Das *Literarische Echo* (1er avril) par la plume de M. H. Spiero, donne une importante notice sur Wilhelm von Polinz, le romancier mort il y a quelques années et dont les œuvres complètes viennent de paraître. M. Arthur Eloesser rend compte de la nouvelle pièce de Gerhart Hauptmann, *Griselda*, jouée au Lessing-Theater le 6 mars dernier et qui fut accueillie assez fraîchement.

Deutsche Kunst und Dekoration reproduit, dans son fascicule du mois de mars, d'intéressants projets de costumes dessinés par M. Karl Walser, de Berlin. La fascicule d'avril contient une étude de M. Max Osborn sur Ludwig von Hofmann, accompagnée de fort belles reproductions de ce merveilleux décorateur.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

L'Art de la Traduction et les Traducteurs. — Mrs. Humphry Ward : *Carrière d'Artiste*, trad. par Th. Bentzon et A. Fliche, 3,50, Hachette. — Conan Doyle : *Le Drame du Korosko*, trad. par Henry Evie, 1 fr. Hachette. — Arthur Conan Doyle : *La Grande Ombre*, trad. par Albert Savine, 3,50, Stock. — Alice et Claude Askew : *La Sulamite*, trad. par Charles Giraudeau, 3,50, Fasquelle. — Mrs. A. K. Green; *Lequel des Trois ?* trad. par J. Heywood, 3,50, Tallandier. — Alfred Ollivant : *Bob, Fils de Bataille*, adapté de l'anglais par Mlle Dupin de Saint-André, 3,50, Pierre Laffitte. — Memento.

L'art de traduire a-t-il jamais été estimé comme il le mérite, malgré tout ce qu'on a pu dire et faire en sa faveur? Le public, cependant,

manifeste, à l'égard des littératures étrangères, un intérêt considérable ou tout au moins une curiosité réelle, et comme il est, en somme, fort peu de gens qui puissent lire une œuvre dans le texte original, il faut bien avoir recours aux traductions. Mais par qui sont faites ces traductions ? C'est une question dont on ne se soucie guère. La traduction, prétend-on généralement, est une besogne nécessairement inférieure dont on s'acquitte en hâte et à regret, un travail à la portée de tout le monde, qui n'exige aucun talent spécial, aucune connaissance véritablement approfondie, et qui sera toujours assez bien fait. Le nombre des traducteurs incompetents est infiniment plus élevé qu'on ne le suppose, et la foule des gens dont le désir est de traduire, et qui vous offrent leur bonne volonté, dépasse toute imagination. Quels prétextes on invoque, quelles excuses on fait valoir pour légitimer cette ambition ! Ce n'est jamais le désir de consacrer son talent à faire connaître un écrivain étranger qu'on admire et dont le génie vous enthousiasme ; non : les raisons que donnent les candidats traducteurs sont lamentables, grotesques, ou stupides. Des exemples, pris à notre expérience personnelle : un courtier d'assurances dégoûté de son métier, dans lequel il ne réussit guère, voudrait s'adonner à la traduction ; une dame, qui vient de prendre sa vieille mère à sa charge, souhaite d'augmenter son maigre budget en *faisant* des traductions ; un monsieur, qui s'ennuie en province, et qui a appris l'anglais en Egypte, offre d'entreprendre, avec sa femme, des « travaux de traduction » dans l'espoir de charmer ses mornes loisirs. Ou bien c'est une agence, dirigée par un « traducteur-rédacteur-publiciste », qui vous offre, avec « discrétion absolue et satisfaction garantie », de se charger à bon compte de traductions en tous genres. L'art de traduire est ainsi ravalé à une besogne sans nom ; ce n'est plus qu'un métier exercé par des personnes n'ayant qu'un minimum d'aptitudes, que des aptitudes insuffisantes. Nous sommes loin du traducteur en qui Gœthe voit « l'interprète des nations dont le rôle est et demeure d'une importance et d'une dignité très grandes, quelle que soit l'inexactitude inhérente à toute traduction ».

A l'heure actuelle, le nombre de volumes traduits qui paraissent en librairie est si élevé que de divers côtés l'on récrimine. Depuis le colossal succès du *Quo Vadis*, de Sienkiewicz, traduit et habilement abrégé par MM. de Janasz et B. Kozakiewicz, quiconque connaît plus ou moins vaguement une langue étrangère traduit ce qui lui tombe sous la main, sans choix, sans discernement. Le mal, il est vrai, ne date pas d'hier. Au XVIIIe siècle, grâce surtout à l'influence de Voltaire, on traduisit en français un nombre considérable d'ouvrages anglais. Mais les traductions de cette époque sont d'une fidélité toute relative, et l'on avait de l'art de traduire une idée fort discuta-

ble. La première édition de la version française des « Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver » contient une préface où, invoquant l'autorité de Voltaire comme une excuse plausible à sa tentative, l'abbé Desfontaines exprime les idées couramment admises de son temps sur la traduction. Ces idées, il les répéta dans une lettre qu'il écrivit à Swift en lui adressant un exemplaire de la seconde édition des « Voyages de Gulliver ». A cette lettre, le doyen de Saint-Patrick répondit par une épître admirable qui figure en français dans ses œuvres complètes et où le malheureux traducteur, qui paraît, du reste, avoir été de parfaite bonne foi, est malmené vigoureusement. Après une critique outrecuidante de l'ouvrage anglais, l'imprudent abbé émet la prétention d'arranger, de supprimer et d'ajouter à son gré :

... Je me suis figuré que j'étais capable de suppléer à ces défauts et de réparer ces pertes par le secours de mon imagination... Je proteste, dit-il encore, que si j'eusse trouvé dans mon auteur des traits piquants dont l'allusion m'eût paru marquée et naturelle et dont j'eusse senti le rapport injurieux à quelque personne de ce pays-ci, je les aurais supprimés sans balancer, comme j'ai retranché tout ce qui m'a paru grossier et indécent.

C'est d'après ces principes que l'abbé Prévost traduit les romans de Richardson, que Targe traduit Smollett, que La Place donne une version de *Tom Jones* et huit volumes du *Théâtre anglais* (traduisant entre autres choses, *Love's Last Shift* par *la Dernière chemise de l'Amour!*) c'est ainsi que tous les auteurs sont trahis et travestis. Car, au XVIIIe siècle, une traduction fidèle est impossible, bien plus, elle est condamnée sévèrement, et l'abbé Desfontaines écrit à propos d'une autre version que la sienne, qu'on dit devoir paraître en Hollande :

... Si elle est littérale et si elle est faite par quelque traducteur ordinaire de ce pays-là, je prononce, sans l'avoir vue, qu'elle est fort mauvaise et je suis bien sûr que, quand elle paraîtra, je ne serai ni démenti, ni détrompé.

Quelque traducteur ordinaire de ce pays-là ! Quel dédain, monsieur l'abbé ! Cela nous rappelle un souvenir personnel. Il y a quelques années, nous dûmes faire remarquer à un traducteur, qui n'était pas ordinaire celui-là, que la version qu'il nous soumettait avait besoin d'une sérieuse révision, encore qu'elle eût paru avec son fourmillement de contre-sens et de non-sens dans un grand journal parisien. Notre homme se refusa tout d'abord à toute modification de ce qu'il appelait emphatiquement « son texte ». Son obstination nous obligea à ménager moins son amour-propre, et il nous fallut lui fournir des exemples que nous supposions convaincants : « Monsieur, insinuâmes-nous, non sans quelque impatience, le mot anglais *confectioner*, malgré l'analogie qui vous l'a fait traduire par « marchand de confections », veut dire « confiseur », de même que *con-*

fection veut dire « fruit confit » ; *an ash-tray* n'est pas « une canne », mais un « cendrier de fumeur », « *his heady face* » ne signifie pas « son visage ecclésiastique », et *as a beacon on a headland* peut difficilement se traduire comme vous le faites par « comme une couenne de lard sous une motte de terre », puisque le sens véritable serait, selon nous, « comme un fanal sur un promontoire ». Menacé d'être écrasé sous l'avalanche, notre homme nous interrompit : « Tout cela est bel et bien, Monsieur, mais je comprends la traduction autrement que vous, et, quoi que vous puissiez dire, vous n'êtes, somme toute, qu'un traducteur professionnel ! » C'est lui qui avait trouvé l'argument sans réplique — momentanément, du moins, comme on le lui fit bien voir.

Voilà le type du traducteur non professionnel, de l'amateur. Et si nous procédons à une confrontation de la version et de l'original pour les traductions dont les éditeurs nous inondent, extrêmement rares seront celles où nous ne relèverons pas d'inconcevables, d'inexplicables erreurs — ou plutôt des erreurs concevables et explicables facilement, si nous admettons tout net que ces soi-disant traducteurs ne savent pas la langue qu'ils prétendent transcrire dans la leur. Ils « retapent » des « mot à mot » qu'ils font faire par des malheureux, enchantés de gagner quelques louis, et ils ne sont même pas capables de vérifier sur le texte le semblant de version qui leur est ainsi fourni. Aux contre-sens du traducteur s'ajoutent les pataquès et les tripatouillages du « retapeur » et vous pouvez juger de ce que le lecteur avale ! Il serait vain de demander à ces gens-là de rendre avec exactitude et fidélité les aspects divers d'une œuvre étrangère.

Il y a encore une autre méthode : un directeur de journal ou un éditeur, soucieux uniquement d'une affaire commerciale lucrative, achète les droits de publication en français d'un roman anglais. Dès lors, qu'importent l'exactitude et la fidélité ? On ne s'inquiète pas de choisir un traducteur capable, il s'agit seulement de payer le moins cher possible une version quelconque qu'on aura encore défigurée, dénaturée par égard aux préjugés ou aux susceptibilités du public. Tout cela se dénomme l'industrie de la traduction.

Un auteur étranger n'a pas souvent la chance de rencontrer un Baudelaire, capable de le vêtir plus magnifiquement qu'il ne s'est lui-même vêtu. Sans chercher le traducteur idéal, on peut cependant exiger de quiconque se mêle de traduction certaines qualités indispensables : être expert également dans sa propre langue et dans celle que l'on prétend traduire. Or, cela va plus loin que de savoir l'orthographe et la grammaire. Pour parvenir à une intelligence complète d'un auteur, il ne suffit pas de pouvoir transcrire servilement son texte, il faut aussi discerner et comprendre les idées qu'il expose, il faut surtout avoir une culture semblable, autant que possible, à celle

de l'auteur, afin de suivre toute sa pensée, afin de penser avec lui, avec les mêmes moyens. Donc, lorsqu'un traducteur a déjà le rare mérite de pouvoir transcrire en français un texte étranger sans le fausser, sans le dénaturer, sans le défigurer, nous exigerons de lui des qualités plus rares encore. Non seulement nous lui demanderons de nous répéter ce que l'auteur dit à ses compatriotes, mais nous voulons qu'il respecte la forme et la couleur, qu'il nous donne un équivalent, un calque aussi approchant que possible du style et de la pensée, qu'il nous joue le morceau dans le même sentiment, dirait un musicien, et s'il est obligé de transposer, nous voulons reconnaître et la mélodie et l'harmonie de la composition. Aucune finesse, aucune nuance ne doit lui échapper, aucune allusion non plus qu'aucune réminiscence classique ; il doit être familier avec ces « proprieties » et ces « délicacies » du langage dont Dryden dit que

To know them requires not only learning but experience of life and good society... It appears necessary that a man should be a nice critic in his mother tongue before he attemps to translate a foreign language. Neither is it sufficient that he be able to judge of words and style, but he must be a master of them too : he must perfectly understand his author's tongue and absolutely command his own.

Rien n'a changé à ce sujet depuis Dryden, et l'on peut toujours demander du traducteur, « non seulement l'indispensable savoir, mais encore l'expérience de la vie et de la bonne société ». Pour traduire une œuvre anglaise vraiment littéraire, il faut avoir de l'anglais une connaissance approfondie ; il faut le parler couramment sinon l'écrire, et, en tous cas, le lire facilement ; il faut en outre et indispensablement connaître tout ce qui concerne l'Angleterre, la géographie du pays, l'histoire de la nation, les phases diverses de ses développements intellectuels et économiques, les grandes époques littéraires et artistiques, les auteurs illustres de chaque siècle, les grands ouvrages classiques qui contribuent à la formation des intelligences ; il faut connaître la psychologie présente et passée des individus et de la nation ; les mœurs, les coutumes, les préjugés, les habitudes de vivre et de penser ; il faut être familier avec toute la vie anglaise, dans les villes, les provinces, la campagne, avec toutes les classes et toutes les conditions. Il y a une infinité de différences qu'on ne perçoit qu'après une longue intimité, des différences intérieures et extérieures, qui donnent son caractère spécial à l'œuvre anglaise que l'on traduit, des nuances qu'il faut rendre pour conserver la couleur et l'intérêt particulier de l'original. Au savoir, qui s'acquiert par l'étude, par les livres, il faut adjoindre l'expérience, la connaissance pratique des hommes et des choses qui s'acquiert sur place, dans la société même de ceux dont on veut faire connaître

aux siens les richesses littéraires. A ces conditions seulement, on devient, selon le mot de Gœthe, l'interprète des nations.

Memento. — Dans la précieuse collection Tauchnitz ont paru récemment quelques ouvrages intéressants : *The War in the Air*, par H. G. Wells, *The Man of Property*, par John Galsworthy (2 vol.), *The Waters of Jordan*, by Horace Annesley Vachell, *The Gorgeous Isle*, par Gertrude Atherton, *A House of Pomegranates* et *Lord Arthur Savile's Crime and Other Prose Pieces*, par Oscar Wilde. En outre, une jolie édition, à deux shillings, de *The Picture of Dorian Gray*, par Oscar Wilde, vient d'être publiée, complète, avec la préface, par M. Ch. Carrington, à Paris.

La *Fortnightly Review* d'avril offre des articles sur les événements politiques et les questions économiques du jour, des essais sur l'histoire et la légende d'Antoine et de Cléopâtre, par Guglielmo Ferrero, sur Edward Fitzgerald, par Francis Gribble, sur l'incompatibilité du journalisme et de la littérature, par J.St Loe Strachey, etc.

Très intéressant numéro d'avril du *Cornhill Magazine*, avec un poème de Thomas Hardy, des souvenirs sur Coquelin, par lady Bell, des essais sur la musique des vers de Browning, par F.-M. Paldelford, sur Flaubert, martyr du style, par W. P. James, sur Edward FitzGerald à Woodbridge, par A. C. Benson, etc.

The Oxford and Cambridge Review qui paraît une fois par « term » sous la direction de Mr. Oswald Rr. Dawson donne, dans son sixième numéro, un sommaire des plus variés, avec des articles remarquables.

Une extrême variété dans les articles et les illustrations est aussi la caractéristique du *Word's Work*, qui traite brièvement et clairement des questions du jour dans toutes les branches de l'activité humaine.

Dans *The Forum*, de mars, qui paraît à New-York, M. Albert Schinz publie un bel article sur Péladan. Dans *le Collier's* du 27 mars, paraît *Little Foxes*, une nouvelle de Rudyard Kipling, qui paraît aussi dans le premier numéro du *Nash's Magazine*, où l'on trouve en outre des nouvelles et des romans de Anthony Hope, Rider Haggard, H.-A. Vachell, Max Pemberton, Rita, William Le Queux, etc.

Reçu *The Empire Review*, *The Atlantic Monthly*, *Harper's Magazine*, *The Athenæum*, *The Saturday Review*, *The Bibelot*, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le Lyrisme. — Antonio Patricio : *O Fim* ; Lib. Chardron, Porto. — Thomaz da Fonseca : *Os Desherdados* ; Chardron, Porto. — Teixeira de Paschoaes : *Senhora da Noite* ; Magalhaès e Moniz, Porto. — Olavo Bilac : *Poesias* ; (*Panoplias*, *Via lactea*, *Sarças de fogo*, *Alma inquieta*, *As Virgens e o Caçador de Esmeraldas*) ; H. Garnier, Rio-de-Janeiro. — Dario Velloso : *Helicon*, Annibal Rocha, Curityba. — Dario Velloso : *No solio de Amanhan*, Coritiba. — Cunha Mendes : *Divorciados* ; Almeida Marquès, Rio-de-Janeiro. — Xavier Marques : *Praieiros* (*Janna e Joël*) ; Laemmert, Rio-de-Janeiro. — Memento.

On a pu dire avec raison que la meilleure caractéristique d'une civilisation, d'un peuple, d'une époque était incluse à sa conception de l'amour. Or, cette conception ne peut s'exprimer nulle part de

façon plus frappante et plus spontanée que dans le **Lyrisme**, lequel se nourrit d'émotion, d'admiration, d'enthousiasme, et l'on ne saurait ainsi cesser de considérer la poésie comme un élément social de premier ordre. Plus grande sera la place occupée par l'amour dans les soucis humains, plus vivace et plus fervent s'affirmera le lyrisme, jusqu'à vouloir associer la nature aux sursauts de la vie individuelle. Le monde extérieur devient alors une dépendance de notre âme et la tendresse notre principal élément de compréhension. C'est un état d'esprit « istaque », affirmé par le Symbolisme, et qui tend à confondre le charme féminin avec le prestige des choses. Ainsi s'avère que le sentiment de la nature n'est qu'une forme affinée du sensualisme. L'un et l'autre ont fait partie intégrante de la poésie portugaise dès les origines, mais c'est bien la première fois que celle-ci se trouve renforcée dans ses tendances natives par les influences extérieures, en l'espèce celles de France. Au rebours de la nôtre, l'âme portugaise n'est pas encline à l'analyse ; elle songe, elle s'exalte, elle se passionne ; mais son subjectivisme même offre matière abondante à nos réflexions, puisque la formule est nôtre et que nous avons manqué de flamme pour la pousser jusqu'au bout.

Ces réactions, dans une sensibilité étrangère, d'expériences intellectuelles où nous eûmes la priorité, nous montrent particulièrement les aspirations païennes de l'âme moderne aux prises avec les atavismes chrétiens, autour desquels gravite l'idéal traditionnel des races d'Occident, et c'est à joindre ces deux contradictoires au sein d'une tendresse transcendante que s'efforce le lyrisme portugais de l'heure actuelle.

Chez les uns, héritiers plus directs du naturalisme panthéistique de Guerra Junqueiro et du réalisme adorant, swinburnesque de Cesario Verde, c'est l'instinct d'une vie simple, idyllique, à l'écart des artifices de la civilisation qui triomphe ; chez les autres, que requiert davantage, à l'instar d'Anthero de Quenthal, la recherche d'une foi, c'est la glorification de l'effort humain dans la nature consentante qui appelle leur inspiration. Un certain goût de vie sincère, intense et rédemptrice, adéquat au rajeunissement des formes d'expression innové par Eugenio de Castro, est venu ainsi fleurir les inquiétudes d'un peuple, sur qui pèse lourdement, depuis l'ultimatum de 1891, le cauchemar de sa ruine et qui veut subsister à tout prix.

Pictural, sensuel et magnifique comme celui de notre Verhaeren, l'art d'Antonio Patricio, le poète d'*Oceano*, exalte cette plénitude ardente où l'orgueil passionné rejoint l'héroïsme. C'est une âme dionysiaque.

Son amour de la liberté, son ivresse d'aventures sans limite font songer aux conquistadors de sa race, et trouvent leur naturelle expres-

sion dans la splendeur mouvante des horizons marins. Il y a là comme une aspiration d'héroïsme, qui peut servir à expliquer l'orientation nouvelle du poète et la genèse de sa récente « histoire dramatique en deux tableaux », **La Fin**, où palpite fiévreusement toute l'angoisse actuelle du Portugal. Avec des exagérations voulues et nécessaires, avec des longueurs, des maladresses même, c'est là une pièce de Maeterlinck conçue par Eschyle. Il y a moins de terreur immanente en la *Princesse Maleine*, et la réalité qui fournit leur thème aux *Perses* n'est pas plus saignante.

Car Antonio Patricio ne fait que transposer les faits actuels. Une royauté figée dans l'effroi et n'attendant son salut que de prières ; une pauvre vieille reine démente à force de chagrins en un palais où la misère est entrée après l'assassinat des princes ; un peuple qui sent sa perte et qui est prêt au suicide héroïque devant l'imminente mainmise des escadres étrangères sur son indépendance ; tout le problème angoissant d'une destinée qui sent la catastrophe ; telle est la fresque tragique et grandiose qui nous est offerte.

Certes, il y a là des éléments incomparables d'émotion, mais si vraiment, comme le dit le Poète, la logique de la Race exige l'héroïsme, pourquoi cet héroïsme ne serait-il pas rédempteur ? Si la royauté est une garantie d'indépendance, cette royauté ne peut-elle persister, en respect absolu des droits du peuple, à l'effort commun de résurrection ? N'y a-t-il pas de possibles alliances ? Au fait, le régicide n'a pu favoriser l'idée républicaine, et l'histoire nous montre de sombres époques où les partis qui vivent de la royauté n'eussent pas hésité à soudoyer un tel attentat pour à eux entraver la réussite de leurs adversaires. Il n'y eut rien de tel à coup sûr dans l'assassinat des Bragance ; mais les Portugais feront bien de réfléchir mûrement au fâcheux résidu des révolutions en général, à seule fin de réserver leur enthousiasme pour les œuvres d'éducation, profitables et sûres.

La tentative d'Antonio Patricio possède une grandeur qui doit porter, par réaction, à l'affirmation de la vie, et, à ce titre, elle a un caractère humain qui fait vibrer en nous des fibres en apparence endormies par trop de subtilités malsaines.

L'art de M. Thomaz da Fonseca donne également à la vie une expression de lutte ; il chante le travail ardu, le bonheur et la peine des humbles, et toute la philosophie de son premier recueil, *Douleur et Vie*, tient dans la fable du *Laboureur et ses enfants* ; mais il reste à l'écart des paroxysmes et son inspiration puise à même le sol, comme un riche froment.

Parfois, la révolte éclate ; mais ce ne sont pas ses meilleures pièces, et ce qui fait la séduction de ses **Déshérités**, c'est l'exaltation des vertus de simplicité, gage certain du progrès véritable ; c'est la condamnation de tout mensonge, la glorification de l'effort soutenu,

caractéristiques de l'*Elégie sur les travailleurs de la terre* et de l'*Idylle sur la montagne*, dont João de Barros parla naguère si noblement à Paris même.

Hommes de labeur, à qui vous comparer?
Allemagne et France, vieux peuple en guerre, vos généraux ne sont pas plus vaillants que mon père déjà vieux, en train de retourner la terre,

chantait déjà le poète à ses débuts. Il est resté fidèle à lui-même et chaque œuvre nouvelle est une affirmation d'originalité, encore qu'il ait à se méfier de tout ce qui n'est pas son domaine propre.

Antonio Patricio, Thomaz da Fonseca, Nunes Claro — ce dernier mis en lumière par des sonnets d'allure ardente — sont des poètes de l'énergie. En cela ils se différencient notablement d'un autre poète de leur génération, Teixeira de Paschoaes, dont l'inspiration, toute de songe musical, excelle à transmuer en bonté suprême la multiple beauté des choses. Il est l'auteur de *Jésus et Pan*, un poème significatif de ses préoccupations d'unir un rêve païen à l'esprit du Christ, et dont nous parlâmes.

Il nous donne aujourd'hui **Dame de la Nuit**, où se transposent, par la magie d'un art suprêmement personnel, tous les bruits du silence, toutes les lueurs de l'ombre. L'atmosphère frémissante et nuancée est celle d'un poème de Shelley, et je crois bien n'avoir jamais rien lu, à part certaines pièces d'Affonso Lopes-Vieira, qui sente d'aussi près l'effluve particulier du sol portugais. C'est comme une prière à minuit sous les étoiles, une prière exécutée sur un violon, et toute l'ivresse de la vie la traverse. Pour s'adresser à la Nuit, le poète trouve tout à la fois des paroles d'amant et de prêtre.

§

La terre de Brésil exhale de plus chaudes vapeurs, et nous eûmes plus d'une fois l'occasion d'insister sur les qualités proprement américaines dorénavant des productions qu'elle fait naître. Le lyrisme y est particulièrement sensuel et, chaque fois qu'il réussit à dépasser les virtuosités redondantes, ce qu'il laisse apercevoir, à travers l'entrelacs musical des rimes, ce n'est pas l'élégie des lointains brumeux, mais l'horreur passionnée des forêts vierges.

La *Meute* du regretté Théophilo Dias — meute farouche des désirs charnels acharnés à la curée — demeure, sous ce rapport, un chef-d'œuvre caractéristique. Les *Pêches* de Medeiros e Albuquerque s'enveloppent d'une pareille atmosphère; mais la plupart du temps cette rouge violence se tempère d'une pointe d'esprit madrigalesque ou d'un trait sentimental.

Tel se manifeste Olavo Bilac, dont on a coutume de citer le nom près de celui de ses deux compatriotes : Raymundo Corréa et Alberto de Oliveira, parnassiens comme lui.

Non moins musical que le premier, il a plus d'imagination et autant de coloris que le second. Surtout il sait faire songer.

De ses **Poésies**, les trente-cinq sonnets intitulés *Voie lactée* sont la meilleure part, celle qui restera avec quelques pièces des *Buissons de Feu* et d'*Ame inquiète*. La disparition du grand Machado de Assis le fait passer au premier plan, et il faut savoir gré à l'Académie brésilienne de lettres, dont les soucis d'autochtonisme viennent de promulguer la réforme orthographique, d'avoir placé à sa tête ce talent spontané et bien national. Moins puissant, toutefois, que Luiz Murat, l'auteur des *Ondes*, moins ample et moins varié que le grand prosateur Coelho Netto, Olavo Bilac est à la fois poète, conteur et journaliste, et représente ainsi toute une génération.

En regard de ce beau groupe de Parnassiens, il faudrait placer la triste figure tourmentée du nègre Cruz à Souza, qui prepara les voies au Symbolisme; mais la place nous manque et nous préférons nous attarder à Dario Velloso, occultiste et poète, à qui l'on doit la fondation du *Cénacle de Coritiba* et qui sut grouper ainsi autour de lui toute une pléïade de brillants écrivains : les poètes Silveira Netto, auteur de *Clair de lune hivernal*, Emiliano Pernetta, auteur des *Musiques*, Emilio de Menezes, un José Maria de Heredia mystique, auteur des *Poèmes de la mort*, les prosateurs Julio Pernetta, Nestor Victor, etc.

Les dix sonnets que nous offre aujourd'hui Dario Vellosa sous le titre d'**Hélicon** sont lourds de sens et de joaillerie verbale. Ce sont des talismans ouvrés comme des bijoux, et l'on songe à Stanislas de Guaita. C'est une production d'ordre unique, dont toutes les qualités de style et de symbole se retrouvent dans le roman **Au seuil du Futur**, avec une ardeur infatigable de propagande et de combativité.

Ici le mysticisme le plus transcendant se mêle à l'observation la plus incisive, et si les deux figures d'Euzebio, le renonciateur, et de Margarida, la fiancée d'au-delà, ne sauraient être dépassées en idéalité, celles du docteur Flavio, le libre-penseur, et du Père Gregorio, le jésuite, synthétisent merveilleusement la lutte acharnée de deux esprits contradictoires, au sein des réalités les plus immédiates. Je ne crois pas qu'il existe rien de plus haut, ni de mieux écrit même, dans la littérature sud-américaine, que le Roman brésilien — car il y a déjà au Brésil toute une tradition dans ce domaine — illustre particulièrement. *Au seuil du Futur* est une œuvre d'apôtre dont le dénouement, d'une insoupçonnée grandeur, affirme la souveraine vertu du sacrifice et de la bonté. Par tout ce qu'il enferme d'initiatique, ce livre s'apparie au *Zanoni* de Bulwer Lytton et il a le mérite d'être clair.

Divorcés, de Cunha Mendès, est aussi une œuvre de combat,

mais d'une construction assez défectueuse et dont l'intrigue ne conclut pas. Toute la seconde partie n'est qu'un plaidoyer d'allure trop juridique en faveur du divorce; mais les six ou sept premiers chapitres mériteraient d'être classés à part pour leur impayable humour, leur style incisif, alerte et net. Le Machado de Assis de *Braz Cubas* et notre Anatole France auraient pu signer certaines de ces pages, et ce n'est pas un éloge médiocre.

Au reste, nous avons eu déjà l'occasion de dire en quelle estime nous tenons cet écrivain comme lyrique original, et les quelques critiques que nous lui adressons ne veulent que prouver l'intérêt que nous portons à sa production.

On sent chez Xavier Marquès le souci d'une composition plus étudiée et plus savante. Nul ne parle une langue plus pure et plus imagée tout ensemble; nul n'excelle à sertir avec plus de soin dans une phrase harmonieuse des détails pittoresques. Exclusivement préoccupé d'esthétique verbale et d'expressivité nuancée, aimant sa terre avec ferveur, il s'égale, dans ses **Gens de la côte**, aux meilleurs conteurs d'Europe et d'Amérique.

La réédition de son inimitable idylle *Janna et Joël* nous permet de redire ici son nom, qui est à retenir. Il est l'héritier direct de José de Alencar, et il y a bien des détails, dans le récit dont nous venons d'indiquer le titre, qui font songer à *Paul et Virginie*. Je ne veux rappeler que l'épisode de la marraine emmenant Janna à la ville prochaine, au grand désespoir de Joël, le courageux pêcheur. Au reste, le grand mérite de cette œuvre est ailleurs que dans l'intrigue, qui est assez rudimentaire; il est dans le dessin des figures, dans la notation précise des moindres gestes, dans le paysage, dans le choix des mots et l'arrangement du dialogue.

L'auteur n'est pas un violent, et c'est une qualité dans son pays ; mais on lui reprochera peut-être de manquer de puissance. En échange il a le charme.

Comme Xavier Marquès, le romancier et critique Almachio Diniz illustre la cité de Bahia.

Ses récents **Paons** valent qu'on s'y attarde et nous nous réservons d'y revenir. Œuvre de fantaisie et d'observation tout ensemble, ce livre touffu manifeste de vigoureuses qualités créatrices. C'est bien le meilleur livre que l'auteur ait écrit jusqu'ici, et il nous saura gré de le lui dire tout de suite; car de précédentes restrictions auraient pu lui faire croire que nous étions prévenus contre sa technique. Il ne lui reste qu'à se méfier des adjectifs. Ce sont les ennemis de sa race.

Memento. — L'*Instituto* publie une remarquable étude de José Maria Rodrigues sur *Camoens et l'infante D. Maria*, avec citations copieuses de vers du poète.

Nous analyserons prochainement *Omeu Flos Santorum* de José Severino Rezende, et pour répondre au mouvement de curiosité qui se dessine ici en faveur du Brésil : *Alma encantadora das ruas* de João do Rio ; *Os Bandeirantes* de Baptista Capellos ; *Constellaçoès* d'Arnaldo Damasceno Viera, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES ROUMAINES

L'Union des Principautés. — Les éditions Minerva. — *Analele Academiei Române.* — Pomp. Pârvesco : *Hore din Carpati* ; Academie Roumaine. — Al. Vlahuta : *România pitorească* ; Nicolay, Bucarest. — Mih. Sadoveanu : *Oameni si locuri* ; Minerva, Bucarest — *Buletinul comisiunei Monumentelor istorice* ; Gœbl-Rasidescu, Bucarest. — Memento.

La Roumanie a célébré, ce 24 janvier v. st., le cinquantenaire de l'Union des deux Principautés. Qui dit Union, dans le pays, dit Couza. Pour le peuple comme pour les érudits, le nom du prince Alexandre-Jean reste attaché aux premières grandes réformes qui ont fait la nation roumaine une et libre d'aujourd'hui. On lui conserve un culte naïf dans les campagnes ; tel vieillard dira : « s'il avait encore vécu, il aurait bien fait », ou bien : « saint soit son os, pour tout le bien que nous lui devons » (*Graiul nostru*) ; et M. Sadoveanu rapportera les récits de cet autre qui se souvient d'avoir pleuré avec la foule de paysans accourus au-devant du cercueil dans lequel revenait d'exil ce père de son peuple (*Viata românească*, fév. 09). Les historiens ont repris à cette occasion les phases du grand événement et ajouté à la réhabilitation de Couza, sur lequel d'ailleurs l'opinion du prince Charles équivaut déjà au jugement de l'Histoire : « Le Prince Couza s'est servi du coup d'Etat pour réaliser une série de réformes nécessaires et bienfaisantes. Les mesures qu'il a prises ont blessé les intérêts de certains groupes et de certaines classes. » Citons le panégyrique de Couza par le Prof. P. Rascanu, de l'Université de Jassy, réimprimé par M. Gârleanu dans la *Biblioteca română* ; une plaquette de M. Jorga ; à Jassy la conférence de M. A.-D. Xénopol, auteur d'une *Vie de Couza* en deux volumes, pour qui l'Union n'est réalisée qu'en 1862 ; celle de M. G. Ghibanesco ; à Bucarest, celle de M. D. Onciu à l'Académie ; ces deux derniers rappellent que l'idée de l'Union ne date pas que du XIXe siècle et que les règnes fanariotes même l'ont favorisée ; une autre du Prof. Floru à la Société des Femmes roumaines, etc. Dans les nos de novembre et décembre 1908 de la *Viata româneasca*, M. N. Banesco publie les *lettres* de Dem. Bratiano qui dépensait à Londres (1856-57) une multiple activité pour gagner d'une part le consentement de l'Europe et pour soutenir d'autre part le patriotisme de ses amis unionistes ; au même n° de novembre M. J. C. Filitti examine les *premières* conventions (1832-1850) passées entre les deux provinces, dès le temps où la Rus-

sie avait acquiescé en principe à la formation d'un grand-duché de Dacie. N'omettons pas les belles fêtes scolaires du Théâtre National, à Bucarest, où fut acclamé d'enthousiasme le *Carmen sœculare* de MM. Anghel et Josif, dans la remarquable interprétation de l'acteur-poète et de Mme Zah. Bârsan. Enfin, les nos spéciaux des revues et des quotidiens, abondants en documents et en illustrations, en particulier ceux du journal *Minerva*, qui a aussi reproduit là, pour la première fois, l'esquisse d'une Allégorie de l'Union par Grigoresco.

§

La librairie roumaine fournit de plus en plus. Depuis le nouvel an, le seul établissement Minerva a lancé une vingtaine de volumes, presque tous importants. Quatre précieuses rééditions : le IIIe volume des œuvres complètes d'Odobesco : *Etudes d'histoire et d'archéologie;* le IIIe vol. des *Critiques*, de T. Maioresco (1882-1907); le IIe vol. des œuvres complètes de C. Negruzzi : *Poésies*, et les *Poésies* d'Eminesco, revues sur les manuscrits originaux et annotées par M. J. Scurtu. Trois volumes de vers : *Un printemps*, de Mme Nath. Josif-Negru; *Poésies* (1880-1908), de M. Al Vlahutza; *la Terre nous appelle*, de M. Oct. Goga. Deux volumes illustrés de M. Al. Tzigara-Samurcas: *l'Art en Roumanie* (études critiques, I), réunion d'articles parus dans les revues *Viata Romaneasca*, *Convorbiri literare*, *Semanatorul*, et le *Musée National Roumain*, réunion d'autres articles sur ce que ce Musée a été, ce qu'il est et ce qu'il devrait être. Enfin nombre de volumes de *contes et nouvelles*, sans compter une autre vingtaine de volumes dans la *Biblioteca Minervei* à 30 centimes, œuvres originales de Beldiceanu (*Premier amour*, nouvelles), de Doinaru (*le Moine Gherasim*, et autres nouvelles), de J. Slavici : *Des vagues de la vie; morceaux choisis* de Mumuleanu (1794-1838), Hrisoverghi (1811-1837), Cuciureanu (1819-1844), et traductions du français, du russe, de l'italien : Daudet, Jacolliot, Flammarion, Gogol, Tourguénief, Potapenko, Grazzia Deledda, etc. Ces éditions de la maison Minerva présentent le double avantage d'une typographie soignée avec des recherches d'art décoratif pour les couvertures, les en-tête et culs-de-lampe, et d'un bas prix qu'elle a inauguré sur le marché du livre roumain.

Signalons encore parmi les plus récentes publications: à Iassy (chez Iliescu-Grossu) *les Chants et Poèmes* (1902-1908) de Mme Riria, préfacés par M. Xénopol, dont on peut ne pas apprécier la philosophie, mais dans lesquels il faut admirer le jeu très personnel d'un vocabulaire aussi riche que pur. A l'Académie roumaine le tome XXX des **Annales** (1907-08); la critique des travaux présentés aux divers prix de l'Académie, le choix des sujets proposés aux concurrents pour les prix des années suivantes et les délibérations forment déjà

un fascicule de 475 pages. Les *Mémoires de la section historique* comprennent la IVe partie de l'étude de M. Radu Rosetti sur *la Censure en Moldavie:* la censure sous Gr. Ghyka et jusqu'à son abolition (12 mai 1856); une note de M. I. Puscariu sur *le Château de Neamtz* (3 illustr.) du district de Muscel fondé, comme celui de Moldavie, par les Chevaliers de l'Ordre Teutonique qui en avaient construit toute une ligne le long des Carpathes dont ils avaient la garde, dans des sites souvent magnifiques et sur l'emplacement probable de forteresses daces et romaines; une étude de M. N. Docan sur les *Monnaies de Petru Musat*, prince de Moldavie (1375-91), curieuses par leur variété et leurs inscriptions rétrogrades; la *Lutte entre les Draculesti et les Danesti*, de M. Xénopol, déjà parue à Archiva; une contribution à l'*étude des chroniqueurs moldaves* (N. Costin, Tud. Dubau, Vas. Damian), par M. C. Giuresco; un relevé critique des *inscriptions de la ville d'Akkermann* (5 illustrat.) par M. I. Bogdan établissant, de 1402 à 1484, les dates de la domination moldave sur le port fortifié; on y peut voir combien étaient stables, par exemple, sous le règne d'Etienne le Grand, les fonctions de préfet; une autre étude de M. Bogdan sur *l'Organisation de l'armée moldave au XVe siècle. Les Mémoires de la section littéraire* comprennent deux travaux consécutifs (220 pages) de M. G. Grigoriu sur la *médecine populaire*, par ordre alphabétique des maladies; des recherches sur *l'origine orientale de certains mots roumains* (avec des réponses à l'ouvrage de M. Lazar Sainéan: *Influence orientale sur la langue et la culture roumaines*), par M. Teofil Lœbel, directeur de la Censure près le Ministère ottoman de l'Instruction publique, auteur de plusieurs ouvrages français et allemands sur les *Coutumes des noces en Turquie*, la *Femme turque et la vie de famille chez les Turcs*, la *Barbe chez les Musulmans*, de vocabulaires allemand-turc, turc-grec, etc. Enfin, une étude sur la *nasalisation et le rotacisme*, par M. Al. Procopovici qui montre cette nasalisation comme antérieure à la séparation des dialectes, n'ayant eu lieu que sur le territoire daco-romain et donc comme un argument puissant en faveur de la persistance des Roumains en Dacie. Le fascicule 2 du tome XXXI contient l'historique par M. Radu Rosetti d'un *procès en sacrilège* intenté en 1836, et d'ailleurs assez maladroitement conduit, contre huit juifs de Târgu-Ocna, en Moldavie, qui avaient parodié pendant la Semaine Sainte les scènes de la Passion, mais qui en furent quittes à bon compte, l'argent n'ayant pas manqué, comme toujours, pour graisser les rouages nécessaires.

Et voici une nouvelle collection de monographies formées des recueils de littérature, coutumes, superstitions, chants et jeux populaires, que l'Académie reçoit chaque année. Excellent encouragement aux prêtres et instituteurs de campagne. M. Tud. Pamfile, à qui

l'on doit déjà les *Jeux d'enfants*, a réuni cette fois les *Cimilituri* (devinettes, sortes de charades) accompagnées d'un glossaire; le vicaire de Maramures, M. T. Bud, des *Poésies populaires* différentes de celles, déjà nombreuses, que M. Al. Tzipléa y a aussi récoltées, avec indication très précise des sources, plusieurs variantes et un glossaire également; M. Pomp. Pârvescu est le premier à s'être occupé spécialement des danses: dans sa **Hora din Cartal** il fait d'abord, d'après les auteurs anciens et modernes, roumains et étrangers, un bref historique de la chorégraphie populaire, puis il donne la description de chaque danse avec photographies d'après nature (où l'on a le regret de ne plus apercevoir trace de costume national) et il apporte, c'est là la nouveauté et son grand mérite, la notation de 63 airs, recueillis au phonographe et transcris par M. Cordoneanu, professeur de musique à Bucarest; l'étude, bien que restreinte à un seul village de Dobroudja, est sérieusement documentée et enrichie de tous les usages, légendes, devinettes qui se rapportent à la danse et aux différentes danses.

Dans le même ordre d'idées, c'est-à-dire comme œuvres inspirées d'un même culte pour les choses et les gens du pays, je rapprocherai encore ici les trois ouvrages suivants: **la Roumanie pittoresque**, cette sorte de rapport que le Ministère avait confié à M. Al. Vlahutza et qui devient, dans le style attendri dont le poète a le secret, le journal d'une promenade sentimentale. Des Portes de fer à l'île des Serpents et des montagnes de Gorj à la vallée du Prouth « maudit », se succèdent les visions délicieuses, les fières légendes, les souvenirs historiques, sans une fausse note. C'est un peu de complaisance. Certes, le paysan mérite qu'on l'aime, le pays possède un charme auquel nul n'échappe et le passé détient de beaux titres de gloire; mais dans un livre d'éducation vulgarisatrice comme celui-ci, qui en est à sa troisième edition (Socec, Alcalay, Minerva), ce serait encore faire œuvre de patriotisme, et du meilleur, que de savoir proportionner ses éloges à la valeur réelle des progrès réalisés... Mars 1909 semble vouloir rappeler que mars 1907 n'est pas si loin, et l'on peut s'étonner que M. Vlahutza ne jette pas à d'autres qu'au roi les brutales apostrophes du poème où il constate aussi que, ce qu'il disait si rose... devient rouge au pays roumain. Ce qui lui manque, c'est un peu de la franche ironie du vigoureux prosateur qu'est M. Sadoveanu. Celui-ci ne rapporte aussi dans ce 1er vol. de **Sites et gens** que des impressions de courses et de tournées, encadrant une anecdote, une page de chronique galante, un récit dramatique, des souvenirs, qu'il a recueillis en route; mais en contraste à l'émotion sincère de l'histoire ou au recueillement profond de la nature, où passe dans les mots, comme un tremblement de voix, l'attache intime de l'écrivain à son pays

et à ses habitants, que M. Sadoveanu a donc tôt fait de rabrouer à son juste niveau le modernisme improvisé, l' « action civilisatrice » de tant d'installations qui ne sont là que pour la montre, sans aucun profit matériel, ni moral pour la population et au préjudice du pittoresque qui meurt grand train! C'est déjà un soulagement, au sortir de son livre, de feuilleter les premiers numéros du **Bulletin de la Commission des Monuments historiques**, dont la publication était décidée par la loi de 1892 et qui paraît enfin en livraisons trimestrielles magnifiques, au prix de 2 fr. 50, extrêmement modique, si l'on compare ce qu'offre telle grande revue d'Art pour 7 fr. 50. Voici des notices historiques sur les Monastères de Comana, de Horez (avec description des fresques personnage après personnage), sur le petit joyau d'église de Ludesti, sur celle de Balteni, par M. Al. Lepadatu, sur les ermitages du monastère de Bistritza (Vâlcea) par Odobesco (1860), des notes architectoniques détaillées par MM. Baicoiano, N. Ghica, Mincu, Mihaesco, I. Vulcan, qui font le plus grand honneur à la compétence des historiens et à la conscience des architectes roumains. Sous la direction d'un comité que président MM. Kalinderu, Tocilesco, Cerkez, Gabrielesco et Gârboviceanu, les travaux de restauration, de conservation sont conduits avec un tact parfait, et la Commission a presque mené à bien l'inventaire des monuments nationaux ; le *Bulletin*, luxueusement illustré, constituera des archives minutieuses des édifices du pays, dans l'état où ils se trouvent, et réunira dans la mesure du possible l'iconographie complète de tant d'autres monuments aujourd'hui modifiés ou disparus. Tel qu'il s'annonce, on ne peut douter qu'il ne contribue puissamment aux progrès des études historiques et artistiques, qu'il ne développe dans le public un goût éclairé pour les œuvres du passé.

Memento. — Reçu : un volume d'*Epigrame* (Fortuna, Bucarest), signé Cridim, portant pour épigraphe un mot de Carmen Sylva qui revient à celui de Molière : « Dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots. » Ses quatrains, très bien tournés, d'une impertinence toute bucarestoise quand ils s'adressent aux femmes, n'auront, je pense, pas rencontre que des gens d'esprit. Si difficile qu'il soit d'en donner une bonne idée, je transcris à peu près mot à mot : « L'enseigne des objets à vendre — est connue des plus bouchés. — Que symbolise donc, Madame — cette croix sur votre sein ? » — « Tu as abordé tous les genres — ô poète carpathin ; — mais tu réussis surtout — dans le genre... féminin. » — « Quand je t'appelle mon trésor — voudrais-tu dire que je mens ? — Et le pourrais-tu, pétrie d'or — ... jusques aux dents ? »

Le *Calendrier* du *Neam Romànesc*, genre almanach, avec de brèves nouvelles, des pièces de vers, puis des *pensées* et une *chronique de l'année* par M. Jorga (directeur de la revue la *Nation roumaine*), pleines d'ensei-

gnements, mais où les faits sont présentés sous un angle spécial par le grand polémiste.

Le journal *Minerva*, dont l'apparition a fait événement. Loin de se complaire à la politique de parti, il s'efforce de prévenir les déplorables effets de la politique de personnalités telle qu'elle a été trop longtemps pratiquée. Le directorial est toujours un modèle de bon sens éclairé, d'impartialité conciliante et d'élévation morale. L'abondance et la rapidité de son information, l'intérêt de ses chroniques littéraires et artistiques, le compte-rendu le plus complet de la vie intellectuelle et politique l'ont placé en quelques mois au premier rang de la presse roumaine.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES SCANDINAVES

Chr. Rimestad : *Ilden og asken, le feu et la cendre*, poèmes, Copenhague, Gyldendal. — Edmund Gosse : *Ibsen*, Londres, Hodder and Stoughton. — *Catalogue du fonds scandinave de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Châlon-sur-Saône, Emile Bertrand. — Memento.

« Le cours des temps » — une série de poèmes sur les saisons, — et « les années », tels sont les principaux thèmes du recueil nouveau de M. Christian Rimestad : **le Feu et la cendre**. On peut juger que le volume ne manque pas d'unité : l'auteur nous fait assister au mélancolique spectacle éternel du temps qui s'écoule, auquel la vie brève ne nous permet d'assister qu'un moment. S'il y a du feu dans les vers de M. Rimestad, et il y en a, et très brûlant, il est toujours enveloppé de cendre, et l'on voit que le poète finit par l'y étouffer. Le feu représente ici la subjectivité, l'instinct, les désirs infinis, les aspirations puissantes et vagues. La cendre, c'est la raison objective qui arrête l'essor. Et c'est, il me semble, parceque l'esprit objectif de l'époque domine même les poètes que M. Rimestad est mélancolique lorsqu'il nous manifeste en poète sa soumission à la loi du temps qui fuit.

§

Il n'existait pas encore de travail d'ensemble sur la vie et l'œuvre d'Ibsen, lorsque M. Edmund Gosse, l'illustre critique anglais, a publié son excellente biographie, il y a plus d'un an. Je ne compte pas, naturellement, le volume de Henrik Jæger, qui date de 1888, et ne vaut qu'à titre de document, par les renseignements que fournit Ibsen lui-même à l'auteur. En Norvège, des articles étudiés, renseignants, apportent de temps en temps une contribution utile ; on retrouve des lettres, des poèmes oubliés. Mais on paraît, suivant la méthode recommandée par les historiens scrupuleux, vouloir préparer patiemment par une série de monographies modestes la grande histoire d'ensemble qui fait hésiter tout le monde. Plus hardi, peut-être justement parceque étranger, on ne pouvait lui supposer la pré-

tention de donner un travail définitif, M. Edmund Gosse nous a donné un **Ibsen** dont il convient de le remercier.

M. Edmund Gosse a été le premier Anglais qui ait connu Ibsen, et parmi les premiers qui en ont parlé en une autre langue que la sienne. Les lettres d'Ibsen à M. Edmund Gosse, remontent à 1872. La littérature et la langue norvégiennes lui sont depuis longtemps familières. Nul n'était mieux qualifié que lui pour situer Ibsen dans son temps, dans son milieu, et dans l'histoire de la littérature de son pays. Car c'est là une des difficultés que rencontre quiconque veut s'adresser, en parlant d'Ibsen, à un public européen, c'est-à-dire complètement ignorant de l'histoire littéraire aussi bien que de l'histoire politique, des mœurs et des courants d'idées de la Norvège et du Danemark. Les compatriotes du poète peuvent difficilement choisir et limiter ce qu'il convient de faire connaître au public européen, et souvent ils ont des préjugés ou des illusions, car chacun sait qu'il est difficile de se juger soi-même. M. Edmund Gosse a su en peu de pages, sans étalage facile de ses connaissances en histoire littéraire norvégienne, par des appréciations sobres et sages, donner une idée de ce qu'était la Norvège littéraire au moment où elle allait faire son entrée dans la littérature internationale.

M. Edmund Gosse, avec raison, s'attarde à la première période de la vie d'Ibsen, non pas à son enfance, mais aux années de Grimstad, qu'il estime déjà décisives, puis aux années de travail plus calme, à Bergen, et il marque les étapes parcourues, les progrès successifs, sans dissimuler les faiblesses d'œuvres dont Ibsen était loin d'être satisfait. Ses jugements offrent cet intérêt de n'être ni ceux d'un norvégien, ni ceux d'un critique étranger à la littérature norvégienne. Il les propose, d'ailleurs, et ne les impose pas, et il indique, notamment, les points sur lesquels il se sépare du traducteur anglais d'Ibsen, M. William Archer.

Je m'étonne que M. Edmund Gosse, si bien documenté, ne se soit pas servi du livre de T. Blanc sur le théâtre de Bergen. Il est intéressant de voir la liste des œuvres mises en scène par Ibsen sur ce théâtre, et l'énorme prédominance des comédies ou vaudevilles français de Dumanoir, Bayard, Mélesville, et surtout de Scribe (quinze pièces de celui-ci en cinq ans). Le goût d'alors imposait ce répertoire, dont Ibsen est d'autant moins responsable que, ne lisant pas le français, il prenait évidemment sans choisir ce que lui apportaient les traducteurs — entre autres, sa future belle-mère, Magdalene Thoresen. La technique de Scribe est donc celle qu'il a le plus étudiée, et M. Edmund Gosse a raison d'en relever les traces.

Il semble cependant qu'Ibsen ait eu un droit d'initiative assez large pour le choix des pièces, et, malgré sa soumission volontaire au goût de l'époque, on peut apercevoir nettement, sur quelques

points, soit ses préférences d'alors, soit la direction de ses lectures et de ses études. On voit ainsi que Ludvig Holberg, le « Molière scandinave », n'a jamais été aussi souvent joué que sous sa direction. Il est même singulier que Bergen, sa ville natale, ait autant négligé, par la suite, le plus grand auteur dramatique (jusqu'alors) des pays scandinaves, et Ibsen a évidemment essayé d'imposer au public son auteur favori. Par contre, il n'a fait à Oehlenschlæger, le tragique romantique à la psychologie élémentaire et noble, qu'une très minime place.

La liste des œuvres mises en scène par Ibsen apporte un élément d'appréciation à une question fort controversée, que M. Edmund Gosse tranche avec une grande décision. M. Georg Brandes a soutenu que *la Fête à Solhaug* est une imitation du danois Henrik Hertz, dont les pièces sentimentales sont inspirées par les romans et poèmes de la dernière période du moyen âge. Malgré la dénégation d'Ibsen, M. Edmund Gosse se range nettement à l'avis du critique danois — « it was a deliberate exercise » — contre l'opinion des critiques norvégiens. Car en ces questions la rivalité littéraire entre la Norvège et le Danemark paraît influencer trop souvent les esprits, et le jugement d'un homme impartial et aussi autorisé que M. Edmund Gosse acquiert une importance d'autant plus grande. Or il se trouve qu'en 1853 et 1854 Ibsen a mis en scène quatre pièces de Henrik Hertz, parmi lesquelles *la Fille du Roi René*, et M. Edmund Gosse rappelle que le 24 février 1906, moins de deux mois après *la Fête à Solhaug*, le théâtre de Bergen jouait *Svend Dyrings Hus*, la pièce même de Hertz dont *la Fête à Solhaug* serait une imitation. Ces faits confirment l'opinion de M. Georg Brandes et de M. Edmund Gosse. Il est du moins indéniable qu'Ibsen avait de l'œuvre de Hertz une connaissance étendue, et a fait à cette œuvre, sur le théâtre de Bergen, une place importante, plus grande, par exemple, qu'aux tragédies d'Oehlenschlæger. Hertz a donc grandement contribué à développer dans l'esprit d'Ibsen la théorie qu'il a développée dogmatiquement en 1857 sur l'importance, pour l'art dramatique, de la poésie de la fin du moyen âge, et a aussi exercé une influence momentanée sur l'orientation de ses tâtonnements d'auteur cherchant sa voie.

Mais on a dit autre chose: que dans *la Fête à Solhaug* les situations, les caractères, l'affabulation même ont été empruntés à *Svend Dyrings Hus*, et c'est surtout contre quoi Ibsen a protesté. Et en effet on peut trouver dans les pièces d'Ibsen, et avant et après *la Fête à Solhaug*, des situations analogues à celle de Gudmund Alfsœn entre Margit et Signe, bien plus qu'à celle du chevalier Stig, dans la pièce de Hertz, entre Ragnhild et Regisse. Et la parole d'Ibsen peut ici faire foi. Car s'il convient, comme l'observe juste-

ment M. Edmund Gosse, de se méfier des affirmations générales sur l'origine ou la portée de telle de ses œuvres, longtemps après sa publication, on doit, au contraire, le croire, lorsqu'il raconte qu'il a été amené à transformer en *la Fête à Solhaug* son premier projet des *Guerriers à Helgeland*. Il a pu seulement oublier que, à côté des poésies de Landstad et de ses impressions personnelles, Hertz a aussi contribué à lui faire descendre le cours du temps, de l'époque rude des sagas au XIVe siècle, plus aimable.

Mais je m'excuse, au lieu de rendre compte du livre de M. Edmund Gosse, de m'attarder au plaisir de discuter avec lui. Si je continuais à dire les réflexions qu'il m'a suggérées page par page, j'aurais bientôt fait de lui substituer, pour les lecteurs du *Mercure*, un commentaire fastidieux. Je n'ai plus que la place d'en recommander chaudement la lecture. On ne trouvera pas de grandes dissertations sur la philosophie d'Ibsen et le sens de ses drames. C'est un ouvrage très plein de faits, où l'on voit vivre non un être trouble de vague légende, mais, tout simplement un homme. M. Edmund Gosse professe pour Ibsen et pour son œuvre une admiration profonde et simple qui ne trouble en rien les facultés d'analyse du critique et ne se manifeste par aucune exaltation. Ce livre, il me semble, aurait plu à Ibsen.

§

Un consul de France à Christiania, pendant la première moitié du siècle dernier, s'est intéressé au pays où l'attachaient ses fonctions au point d'en rapporter une bibliothèque importante et variée qu'il a léguée à Sainte-Geneviève, où elle a formé le *fonds Laroquette*. Les livres scandinaves furent naturellement attirés vers cette collection, qui grossit peu à peu, et forme, depuis quelques années, une section à part de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, avec son local distinct, et ses bibliothécaires particuliers. Journaux, revues et livres parviennent maintenant en grand nombre, et certains libraires envoient tout ce qu'ils publient. Le fonds scandinave compte maintenant plus de 20.000 ouvrages, et c'est une bibliothèque fort utile, à la fois comme club de lecture et surtout bibliothèque de prêts (plus de 100 volumes par mois), très fréquentée par son public peu nombreux, composé naturellement surtout de Scandinaves ; toutefois cinq ou six Français y comptent parmi les lecteurs les plus assidus.

Le **Catalogue du fonds scandinave de la Bibliothèque Sainte-Geneviève** vient enfin d'être publié, et rendra les plus grands services aux travailleurs. Il a été dressé par les soins du très obligeant bibliothécaire français, M. Capet, assisté successivement de M. Erik Lie au début, puis de M. Fritjof Palmér, attachés à la section scandinave de Sainte-Geneviève. Le résultat de leur considérable travail est très satisfaisant : le catalogue est clair, commode

à consulter, pratique. Il ne faut pas prétendre y faire des recherches bien minutieuses : malgré l'étendue, et, le plus souvent, l'heureux choix des collections réunies à Sainte-Geneviève, on n'est certain d'y retrouver que les œuvres importantes : c'est déjà beaucoup. Et plus tard, sur la période actuelle et celles qui suivront, on trouvera un fonds beaucoup plus riche, dont les chercheurs pourront, le plus souvent, se contenter.

Une petite chicane. Pourquoi, parmi des traductions de titres faites généralement en français, faire exceptionnellement des traductions en allemand ? Car j'imagine que Drontheim, par exemple, n'est pas la traduction française de Trondhjem.

§

Memento. — Après la mort d'Ibsen, les revues scandinaves ont naturellement toutes été pleines d'articles, documents, souvenirs, anecdotes, de valeur très inégale. Maintenant, il n'est plus question de lui qu'assez rarement, mais pour des communications vraiment intéressantes. A signaler surtout, dans *Samtiden*, la revue de M. Gerhard Gran, une suite importante de lettres d'Ibsen, au critique danois Clemens Petersen, à Bjœrnstjerne Bjœrnson, au professeur allemand Hoffory et à quelques autres ; — un fragment d'Ibsen sur son voyage en Egypte pour l'inauguration du canal de Suez (nº 2 de 1908) ; — enfin un article très étudié du philologue H. Eitrem sur « l'Essor d'Ibsen », c'est-à-dire sur la composition de *Brand* (nºˢ 9 et 10 de 1908).

Dans *Tilskueren* renouvelé, agrandi, je signale le commencement (janvier 1909) d'une étude philosophique de M. Sigurd Ibsen sur « la Nature et l'Homme » (j'y reviendrai lorsqu'elle sera complète).

Dans le premier numéro d'une revue suédoise d'art, Arktos, un intéressant article du rédacteur, M. Harald Brising, sur Gauguin.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES TCHÈQUES

Josef Holecek : *Nasi*, Vlastni nakladatelstvi. — Josef Branis : *Obrazy z dějin jihoceskeho umeni*, A. B. Cerny. — Josef Teige et Jan Herain : *Staromestsky rynk v Praze*, Spolecnost pratel starozitnosti ceskych, ainsi que — *Casopis*, — Jan Herain : *Vysehrad*, — Herain et Teige : *Kaple Sv. Lazara*, — A. B. Cerny : *Karluv Most*, — Cyrill Merhout : *Jenstejn*, — Teige : *Jan Taborsky z Klokotské Hory*. — *Kralovské klavni mesto Praha*, Edition de la ville de Prague. — *Hudebni Revue* : Um. Beseda.

Si l'on veut bien se rendre compte de la persistance chez le terrien tchèque de l'esprit hussite, ou plutôt de l'esprit qui a produit le hussitisme, il faut ouvrir la série de six volumes que M. Josef Holecek a, sous le titre de **Nasi** (*les Nôtres*), consacrée au peuple du Sud-Ouest de la Bohême, sa région natale, comme celle de Jean Huss. Il s'agit d'écrits sans prétention, souvenirs d'enfance aussi bien que tableaux généraux ou épisodes de la vie rurale, qui ont surpris cha-

cun à Prague par leur fort accent de terroir, leur honnêteté et leur langue savoureuse. Les écrivains les plus raffinés de la littérature tchèque aussi bien que ces lecteurs, plus nombreux en Bohême que partout ailleurs, qui lisent uniquement pour le fond, ont su gré à l'auteur d'avoir enfin donné au pays cette fidèle image de lui-même, qui ne se rencontre jamais aux débuts d'une littérature neuve, toute préoccupée de produire immédiatement du drame, du roman et des poèmes, analogues à ceux, dont d'autres littératures, qui ont mis des siècles à les préparer, tirent leur gloire. N'oublions jamais que s'il y a eu une littérature tchèque ancienne, très féconde, et marchant d'un bon pas égal, parallèle à celui dont marchaient celles d'Occident, il y a eu solution de continuité pendant deux siècles. Qu'on s'imagine le français et la littérature française, interrompus sous Louis XIII, et subitement ressuscités sous Charles X, après avoir été complètement étouffés, dans l'intervalle, sous une langue étrangère. Les grands écrivains tchèques ont été si pressés de combler la lacune qu'ils ont peut-être abattu plus de besogne qu'il n'en fallait, pour constituer une base littéraire solide à leurs après-venants, et qu'il s'opère déjà aujourd'hui dans leur œuvre un terrible tassement. Les nouveaux quartiers de Prague et Vinohrady sont pleins de rues qui portent des noms d'auteurs célèbres que personne ne lit plus aujourd'hui. Et même on entend journellement de jeunes iconoclastes blaguer la « montagne de papier » de tel ou tel de leurs aînés. Devant ces mêmes iconoclastes, M. Holecek a trouvé grâce. Et cependant il parle de l'art, par exemple, comme en pourrait parler le pire primaire de l'école, dite là-bas, réaliste : « l'art n'est que la fleur ; le vrai fruit de l'esprit humain, c'est la parole de vérité. » Comme si l'art n'était pas, lui aussi, vérité ou mensonge autant que tout autre langage. Heureusement de tels jugements ont encore ceci de bon d'être un exemple de plus de la tournure d'esprit de ceux qui les portent, et ils sont importants, puisque ces mêmes individualités représentent la nation tout entière, sérieuse, rude, obstinée, travailleuse et morose. Or, justement c'est parce que M. Holecek ne fait qu'un avec son sujet, qu'il est arrivé à réaliser une œuvre d'art de profonde vérité humaine, en même temps que la plus tchèque, écrite depuis Bozena Nemcova. Elle comporte la même beauté, le même enseignement que ce triste et rude pays de Bohême, qui ne fait rien pour conquérir, ni retenir le passant, mais qui, à la longue, garde un peu du cœur de ceux qui y reviennent trop souvent, comme un buisson d'épines conserve la laine des moutons qui s'y sont frôlés, emportant en échange dans leur toison quelques pétales de ses églantines. Raconter un peuple et un pays par le menu, en se rappelant de sa propre vie autrefois, en rapportant les propos et les aventures de son père, des domestiques et des voisins, du drouineur slovaque hospitalisé, le vrai chante-

histoire de pays slaves, peut faire un bien beau livre, toujours le même et toujours varié en de nombreux volumes. Le premier est intitulé : *Comment on vit et comment on meurt chez nous.* C'est une sorte d'introduction destinée à servir de base et pour ainsi dire de ciment aux autres récits. Aucun plan tracé d'avance. L'auteur se promène à son gré dans la campagne et dans ses souvenirs, et à travers la vie des siens, comme il s'est promené un peu partout chez les autres peuples de même race. On dit, en effet, grand bien des récits de voyage, qu'il a rapportés de Bosnie-Herzegovine, du Montenegro et de la Russie. Certain de ces volumes a eu les honneurs d'une suppression de 87 pages sur 295, par la censure autrichienne, c'est dire qu'une édition entière a été confisquée. Dans l'immense étendue de l'Empire, les Allemands seuls ont le droit incontesté de parler de solidarité entre les peuples allemands, et une poignée de Madyars seuls d'autonomie. Malheur aux autres peuples, sous leur tutelle, qui voudraient faire valoir les mêmes droits. Je ne sais qu'un seul livre en français, qui pourrait donner idée des *Nasi* de M. Holecek : c'est ce *Village dans la Montagne*, où M. Ramuz a épuisé en un volume de généralités la vie valaisane. Seulement l'écrivain tchèque ne s'en est pas tenu aux généralités ; il nous a donné et il nous donnera tous les épisodes de son vaste et magnifique sujet. Chose impossible également, ailleurs qu'en Bohême, il s'est fait son propre éditeur, et pourtant libraires, journalistes et public l'ont pris aussi bien au sérieux que si ses volumes sortaient des meilleures maisons de Prague, dont aucune n'eût refusé de l'éditer. Et il se trouve bien de sa décision. Et pour cause.

Restons au Sud de la Bohême, dont le livre de M. Josef Branis, **Obrazy z dějin jihoceskeho umeni**, nous donne un tableau à grands traits du développement artistique, depuis la construction de bois, dont quelques ravissants et trop rares échantillons subsistent encore dans les campagnes reculées, et les premiers temples du christianisme, seuls édifices de pierre avant le XIVe siècle environ, jusqu'aux splendeurs baroques des églises de la réaction catholique, des châteaux de l'aristocratie de l'Empire et des hôtels de ville de ce style particulier autrichien, qui mériterait bien de s'appeler Habsbourg. En décembre des années 1905 et 1906, les conférences de M. Branis à la Société des amis de l'archéologie tchèque eurent un tel succès que leur publication s'imposa. Ce volume ne prétend point du reste être une image complète de l'art sud-bohême, mais un recueil de notes et de souvenirs que l'auteur, pendant plusieurs années de voyage, a rassemblés plus particulièrement sur certaines phases artistiques. Jindrichuv Hradec, Krumlov, Pisek, Trebon et Zvikov, sont, dans des sites sévères et froids, des villes dont les trésors d'art, tout à fait inconnus, mériteraient bien d'attirer l'attention des touristes

qui, de Dresde à Vienne, brûlent toutes les étapes, sauf celle de Prague. Je rappelle que le Sud de la Bohême est une région de forêts et de hauts plateaux marécageux, beaucoup plus *septentrionale* de climat que le Nord, où poussent la vigne et les plus beaux arbres fruitiers. De même villes, châteaux et couvents y sont-ils plus rares et d'un aspect plus revêche Mais si le développement communal et la culture locale y ont subi de forts retards sur ceux du Nord, du moins est-ce ici même que les particularités, qui donnent une tournure tchèque aux arts du moyen-âge et de la renaissance, voire même de l'époque baroque, s'étudient aujourd'hui le mieux : il suffit de feuilleter les illustrations du livre de M. Branis pour comprendre combien est fausse la thèse qui voudrait que les arts romans et gothiques aient ignoré toute nationalité, et à la fois combien il serait temps pour quelque *Touring-club* de découvrir enfin la Bohême.

Le beau livre de MM. Josef Teige et Jan Herain sur le centre même du vieux Prague, le **Staromestsky rynk**, la place de l'Hôtel de Ville, n'est encore qu'un premier volume, consacré spécialement à ce dernier édifice. L'un des deux auteurs est archiviste et historien, le second est plutôt un spécialiste des choses d'art ancien Leur collaboration nous vaut de l'importante besogne et pas mal de découvertes de détail. Laissons ces dernières. L'histoire de l'hôtel de ville de Prague, même écrite d'après les pierres, fût-ce même celles du XIXe siècle, est, comme l'a fort bien remarqué M. Karel B. Madl, l'histoire même de la lutte entre l'esprit centraliste est bureaucratique et l'esprit autonome. Et avec M. le Dr. Lubos Jerjabek constatons une fois de plus, même en cet édifice, qui fut le refuge des dernières franchises du pays, le jeu déplorable de cette mystérieuse volonté d'en haut qui depuis trois siècles s'acharne à l'enlaidissement systématique d'une des plus nobles, des plus belles cités du monde.

Et aujourd'hui il est triste de dire que l'Hôtel de Ville, personne morale, est le seul coupable et qu'il porte cette culpabilité avec un certain cynisme Je ne sais si les crocodiles abondent dans la Vltava, mais leurs larmes sont trop souvent mises en bouteille à la Radnice. En effet, tandis qu'une main signe les ordres de démolition les plus sauvages, une autre réunit pieusement les irrécusables preuves de ce vandalisme. Sous le titre de **Kralovské Hlavni Mesto Praha** (*la royale capitale Prague*), le conseil municipal de Prague vient d'éditer somptueusement un recueil de tous les tableaux, quelques-uns fort remarquables, commandés aux divers artistes de la ville, pour commémorer avec magnificence le souvenir de la beauté si rudement entamée. L'Hôtel de ville, qui compte tant d'amis parmi de bons écrivains parisiens, aurait bien pu solliciter l'un ou l'autre d'entre eux de revoir la traduction qu'il a donnée de sa succincte et

intéressante introduction. Et cette remarque je l'appliquerai, en passant, aussi bien à toutes les revues de Prague qui publient leurs sommaires en français.

Pour achever de donner à cette chronique son unité, énumérons quelques-unes des publications, si consciencieuses, de la société, signalée plus haut, des amis de l'archéologie tchèque. Son **Casopis**, qui paraît quatre fois par an, est un modèle du genre. Il faut se contenter de donner une idée de la variété des travaux produits au cours de l'année 1908. M. Zd Wirth y a étudié les cimetières; M. J. V. Simak, la réaction catholique sur le domaine de Bransko; M. Branis, la fondation de Stara Boleslav; M. Ruzicka, les Emigrants de Nemecki-Brod pendant la réaction catholique; M. Snajdr, l'ornementation en volutes; M. Choloupecky, l'évêque Jan de Drazice, mort le 5 janvier 1343, célèbre par ses démêlés avec les ordres mendiants, ses rapports avec la papauté d'Avignon, celui auquel les approches de la mort inspirèrent de si graves réflexions. M. Josef Vobornik s'est occupé de la verrerie de Rejdice; M. Fr. Tichy du séjour des armées françaises et bavaroises à Prague en 1741. Le dernier numéro paru, premier de 1909, dix-septième année, contient une étude de l'architecte Hilbert sur la tribune des chanteurs à la cathédrale de Saint-Vit, une de M. Havlik sur les trouvailles préhistoriques de Rozdalovice, une enfin de M. Karel Polesny sur les portes de la ville de Pelhrimov.

De loin en loin quelque volume, soigneusement édité, de précieuses brochures mettent en lumière quelque figure oubliée de l'histoire, attirent l'attention sur quelque recoin intéressant de ce pays abandonné, réparent dans la mesure du possible quelque attentat des municipalités, car il semble que monument photographié et raconté soit un peu moins mort, si c'est l'être moins que d'avoir un joli tombeau. Telle la monographie, des mêmes MM. Teige et Herain, de **la chapelle de Saint-Lazare**, au cœur de la nouvelle ville, barbarement rasée, en dépit de son plan architectural si curieux, de son tympan, orné d'une si étrange résurrection de Lazare, et de tant d'autres particularités sur la disparition desquelles on pleurera amèrement avant peu. — Telle encore la monographie de M. Jan Herain, du fameux rocher de **Vysehrad**, dont on peut dire que la ville de Prague descend et que les ingénieurs ont éprouvé le besoin de perforer. Les vues de 1420 nous montrent une opulente guirlande de palais, d'église et de tours, la gloire étincelante en cent pinacles et flèches du poème symphonique de Smetana. Aujourd'hui tout est rasé et l'on retrouve à grande peine les restes de la chapelle romane de Saint-Laurent. — Une autre monographie encore plus importante est celle de M. A.-B. Cerny sur le fameux pont Charles, où toute la Bohême a passé et dont chaque pile était ornée de statues baroques

en groupes d'un haut pittoresque. Plusieurs ont été stupidement remplacées, d'autres emportées par les inondations qui, à réitérées fois, la dernière en 1890, rompirent ce pont dont la magnificence est restée légendaire. On trouvera dans ce travail extrêmement complet l'historique de chacun de ces monuments et des renseignements aussi complets que possible sur les artistes à qui on les doit. — M. Cyrill Merhout a réuni tout ce que l'on sait sur les seigneurs de **Jenstein**, petite ville sur l'Elbe, commandée par une énorme tour ronde, en ruine. Mais de tous ces travaux aucun ne m'a intéressé davantage que celui de M. le Dr. Josef Teige sur **Jan Taborsky de Klokotska Hora**, mécanicien et horloger émérite, qui, au milieu du XVIe siècle, restaura l'antique et surprenante horloge astronomique de l'hôtel de ville. Il s'éprit tellement de ce grand œuvre que, désespérant, si un nouvel accident venait à la détraquer, qu'il se produisît au cours des siècles, un nouvel artiste aussi habile que lui, il nous en a laissé une description minutieuse, rouage après rouage, et pour ainsi dire clou après clou, grâce à laquelle il eût été possible à quiconque, sachant un peu de mécanique et d'astronomie, de remettre les choses en état. Ce véritable monument de la langue tchèque en l'an 1570, qui se déroule en phrases interminables, admirablement calligraphié et orné, commence et finit par des inscriptions et invocations en vers, d'un style vraiment lapidaire.

L'excellente **Hudebni Revue**, revue musicale tchèque, à laquelle MM. Karel Stecker et Karel Hofmeister donnent tous leurs soins est entrée dans sa seconde année d'existence. Les morceaux essentiels des dernières livraisons ont été jusqu'ici les études de M. Hofmeister sur les *lieder* de Gustave Mahler et sur le *Conte d'été*, la gigantesque troisième symphonie de M. Josef Suk, orgueil de la musique tchèque contemporaine. Mlle Katynka Emingerova, poursuivant la série de ses études sur *Prague et les grands musiciens*, en est arrivée au séjour de Berlioz à Prague, et nous rend sensible l'état des esprits, à la révélation de ce romantisme musical, par d'abondantes citations des journaux du temps. M. Otokar Nebuska y a donné une bonne analyse de récentes œuvres de M. Vitezslav Novak. Des correspondances, bien informées, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Russie y tiennent au courant du mouvement musical. Parmi d'autres, des diverses villes d'Autriche, il convient de signaler celles, si soignées, de Vienne (Dr. R. Stretti) et de Laybach (De Vl. Fœrster).

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

L'Exposition des Beaux-Arts à Monte-Carlo. — Le

Salon de Monte-Carlo n'est peut-être pas ce que les fervents de l'art souhaiteraient qu'il fût : plein de vie et de variété, chaud de ton, quelque chose comme la sélection des meilleures œuvres de toutes les écoles contemporaines. Il est trop académique, trop réservé aux mêmes artistes, donne un peu trop l'impression du « déjà vu ».

Oui, nous avons vu ailleurs cette *Ruée,* de M. Louis Beroud, dont le principal mérite est d'être de dimensions regrettables. Ailleurs, également, nous vîmes le *Portrait de M. Louis Diémer*, par Joseph Wencker, une des meilleures œuvres de cet artiste consciencieux. Le *Parc abandonné*, de M. Maxence, n'est pas inédit non plus. Et de combien d'autres tableaux en est-il de même?

En outre, on déplore que la plupart des peintres aiment à se répéter, à recommencer toujours le même tableau. N'est-ce pas le cas de MM. Brispot, César Detti, Brunery, Marchetti, Avitabile? Ce sentiment, il est vrai, le public l'éprouve non seulement au Salon de Monte-Carlo, mais à presque toutes les expositions.

Accommodons-nous de ces maux plus ou moins inévitables, et cherchons nos joies où nous pourrons. En général, c'est dans de petites choses que nous les trouverons, et c'est à des artistes pas encore illustres que nous les devrons.

L'Escarpolette, de M. Emile Foubert, a du charme et de la grâce. Huit jeunes filles — pourquoi pas neuf pour figurer les muses? — jouent dans un paysage parfaitement nuancé, aux détails très fouillés. *Le Retour*, de M. Henri Foreau, possède cette rare qualité d'éveiller une émotion. Au premier plan, à droite, un paysan et sa charrette suivent la route qui mène au village; à gauche, dans un champ, une bergère rassemble ses moutons. Au second plan, des accidents de terrain ménagent habilement des lointains qui se dégradent en une savante perspective. Sur l'ensemble tombe un jour bleuâtre, le jour qui précède la venue de la nuit, et qui vous pénètre d'une grande mélancolie. M. Paul Bouchard donne une note tout à fait différente avec sa *Promenade au Cap Martin*. Ici, c'est de la joie et de la douceur. Des pins bordent un chemin qui serpente au bord de la mer et semble conduire aux pieds de hautes montagnes étagées les unes sur les autres. Toutes ces couleurs — le vert des arbres, le bleu-vert de la mer, la grisaille des rocs, le bleu tendre du ciel — composent une jolie harmonie. *Mauresque sur la Terrasse*, de M. Girardot, n'est qu'un tableautin, mais un tableautin point déplaisant. Quel dommage que *le Soir d'Austerlitz* manque de mouvement! M. Malespina compose un peu comme Van der Meulen et peint en miniature comme Van Blarenberg. M. René Billotte reste un peintre habile et raffiné. *Un Coin de l'île de la Jatte* ne laisse pas indifférent. De M. Jan Styka on rencontre deux œuvres. L'une, *les Ambassadeurs Polonais à la Cour de France proclamant l'élec-*

tion du duc d'Anjou comme roi de Pologne, mesure plusieurs mètres de longueur sur plusieurs mètres de largeur. Elle a dû coûter beaucoup de peine à son auteur. Mais elle est si dépourvue de vie et d'expression que je n'insisterai pas sur elle. Je lui préfère *la Frileuse*, dont le visage, d'une ligne si pure, se détache à merveille parmi des feuilles d'automne. Une scène pompéienne, *les Joueuses d'osselets*, de M. Emile Vasarri, retient l'attention.

On goûterait volontiers le *Portrait de Mme Litoinne*, par M. Alexis Harlamoff, si des défauts de dessin ne venaient pas altérer notre plaisir de voir des couleurs somptueuses.

Au point de vue du métier, on ne saurait rencontrer plus de perfection qu'en M. Gabriel Ferrier. Les portraits dus à son pinceau sont d'un réalisme — ou plutôt, d'une réalité saisissante. Le *Portrait de M. Noblemaire* se distingue par une ressemblance surprenante, de même, sans doute, le *Portrait de Mme C...* Que leur manque-t-il donc pour être des œuvres complètes, admirables et durables? Il leur manque... oui, il faut le dire, il leur manque « ce quelque chose, ce rien », ou « ce tout », qui est l'originalité. *Sous la Révolution*, de M. Tony Robert-Fleury, comporte les mêmes éloges et les mêmes réserves. M. Jean Béraud expose une *Lycéenne*. C'est une œuvre soignée, fignolée, devant laquelle on pense, malgré soi, à une illustration de mode. M. Léon Bonnat a peint avec plus d'ampleur *Femme Fellah et son enfant dans le désert*. M. Zwiller imite la manière de feu Henner. M. Rondel s'efforce à être plus personnel, tout en rappelant ce maître : on s'arrête sans déplaisir devant *Femme blonde* et *Femme brune*. Le tableau de M. Alphonse Lalauze, *Reddition de la garnison de Mayence*, évoque trop directement la facture et les sujets de M. Edouard Detaille. M. Julien Dupré se montre parfois fort plaisant. Il nous offre une petite toile, *Dans la campagne*, où nous voyons de fraîches et grasses prairies dignes d'enchanter nos yeux. Mais pourquoi sa paysanne du premier plan porte-t-elle une jupe bleue, une chemise blanche et un foulard rouge sur la tête? Ces trois couleurs conviennent surtout à un drapeau. Personne ne s'étonnera que M. Didier-Pouget mette des bruyères dans ses tableaux. *Le Soir, paysage limousin*, comporte donc des bruyères. Du moins, l'artiste en a accentué le rose jusqu'au rouge. C'est déjà une nouveauté dont il faut lui savoir gré. Il sied aussi de le remercier de nous présenter un ciel enflammé de beaux et tragiques nuages au lieu d'un ciel coutumièrement rose et brumeux.

Ce sont des joies qu'un sage ne méprise point!

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Raoul Allier : *La Compagnie du Très-Saint-Sacrement de l'Autel à Marseille ;* Champion. 6 »

Guy Chardonchamp : *Quelques propos d'un Centre Révolutionnaire ;* Lethielleux. 1 50

Gazeau de Vautibault : *Les d'Orléans au Tribunal de l'Histoire, 1649-1815 ;* Daragon. 8 50

Léonce Pingaud : *Jean de Bry, 1760-1835 ;* Plon. 7 50

Jules Simon : *Figures et Croquis ;* Flammarion. 3 50

Littérature

Maurice Gauchez : *Le Livre des Masques belges ;* « La Société Nouvelle ». 5 »

La Mésangère : *Les Petits mémoires de Paris. III : Le Carnet d'un suiveur ;* Dorbon. 2 »

Albert Léon : *Une Pastorale basque. Hélène de Constantinople ;* Champion. 10 »

Philosophie

Georges Deherme : *Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme ;* Giard et Brière. 2 50

Pierre Duhem : *Etudes sur Léonard de Vinci. Ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu ;* 2e série Hermann. 15 »

H. Espinasset : *L'Etre et le Connaître ;* Leroux. » »

Camille Fondet : *Deux Interviews chez un Philosophe ;* Giard et Brière. 3 »

Albert Léon : *Les Eléments Cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet ;* Alcan. 6 »

Poésie

Georges Dessoudeix : *Les Tendresses ;* B. Grasset. 3 50

Julie [illegible] : *En deçà et par delà ;* Sansot. 3 50

Joseph Maggini : *Au Souffle du Rêve ;* Toulon, Impr. Artistique. 2 »

Camille Santerre : *Segomar ;* Sansot. 3 50

Jean Segresta : *L'Amphore ;* Perrin. 3 50

Léon Soulié : *L'Anse d'argent ;* Carcassonne, Patau. 2 50

Psychologie

Dr H. Bouquet : *L'Evolution psychique de l'Enfant ;* Bloud. 1 50

Raymond Meunier : *Le Hachich ;* Bloud. » »

Publications d'Art

E. Lefèvre-Pontalis : *Le Château de Coucy ;* Laurens. 2 »

René Merlet : *La Cathédrale de Chartres ;* Laurens. 2 »

Louis Réau : *Archives, bibliothèque, musée. L'Organisation des Musées ;* Cerf. 2 »

Questions juridiques

Eugène Prevost : *De la Prostitution des Enfants ;* étude juridique et morale. Plon. 3 50

Questions militaires

Pierre Baudin : *Notre Armée à l'Œuvre ;* Charles-Lavauzelle. 3 50

Général Donop : *Un Voyage d'Etudes militaires du duc d'Orléans ;* Nouv. libr. nation. 3 50

Romans

Paul Acker : *Le Soldat Bernard ;* Fayard. 1 50

René Bazin : *Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe ;* Calmann Lévy. 3 50

Francis Bœuf : *Le Cœur Nu ;* « La Mutuelle des Auteurs ». 3 50

Sylvain Bonmariage : *Attitudes ;* Soc. française d'éd. modernes. 3 50

Clea Lucius : *Inferna ;* Garnier. 3 50

Henri Davignon : *Le Prix de la Vie ;* Plon. 3 50

Maurice Duplay : *Léo ;* Mathot. 3 50

Jules de Gastyne : *Un homme à bonnes fortunes ;* Libr. Universelle. 3 50

Gaston Leroux : *Le Parfum de la Dame en Noir*; Laffitte. 3 50
Victor Margueritte : *Le Talion*; Fasquelle. 3 50
Jean Morgan : *La Dupe*; Plon. 3 50
Georges Philippe : *Les Jardins de Bade*; « Le Beffroi ». 3 50
Charles Sau[illegible]le : *Nitaoukrit*; Fasquelle. 3 50
Henryk Sienkiewicz : *[illegible]*, trad. de Halperine-Kaminsky ; Flammarion. 3 50
Paul Tany : *Les Deux Routes*; Perrin. 3 50
Guy de Téramond : *Le Mystérieux Inconnu*; « Monde Illustré ». 3 50
Victor Tresange : *La Voix du Large*; Ollendorff. 3 50

Sciences

Charles Albert : *Qu'est ce que l'Art?* Schleicher. 3 50
Dr Georges Bohn : *La Naissance de l'Intelligence*; Flammarion. 3 50
Emile Borel : *Eléments de la Théorie des probabilités*, Hermann. 6 »
Drs A. Marie et R. Martial : *Travail et folie*; Bloud. 1 50
Henri Schoen : *François Coppée, l'homme et le poète, 1842-1908*; Fischbacher. » »
Dr Camille Spiess : *Recherches sur l'évolution de la fonction digestive, avec quelques réflexions sur les Progrès de la Physiologie*; Vigot. » »

Sociologie

Félicien Challaye, P. G. La Chesnais, Alb. Thomas : *L'Année*; « Pages Libres ». 4 »
Alexandra David : *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise, Yang-Tchou*; Giard et Brière. 2 »
André Mater : *Le Socialisme conservateur ou municipal*; Giard et Brière. 6 »
Sigurd Tornudd : *Cosmopolitisme*; Giard et Brière. 3 50

Théâtre

André de Lorde et Eugène Morel : *Terre d'épouvante*, pièce en 3 actes; Libr. Molière. 1 50
Carlos M. Noel : *La Bourgeoisie française et l'Œuvre de M. A. Capus*; Soc. française d'imprimerie. 3 50

Voyages

Dr P. Bouloumié : *Vingt jours parmi les sinistrés, Naples, Calabre, Sicile*; Calmann-Lévy. 3 50
Xavier Torau Bayle : *Une Française aux États-Unis*; Mathot. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Gabriel Fabre. — Le Potage aux hannetons. — Le monument Villiers de l'Isle Adam. — Le monument Adam Mickiewicz. — Erratum. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Gabriel Fabre.

Mon cher Directeur,

Je lis dans le nº du 16 février 1909 un article de M. J. Roger Charbonnel : *La Musique et la Renaissance de l'Inconscient*; je n'ai pas à discuter les opinions de M. Charbonnel, mais le mot de *romances* s'appliquant à mes compositions me paraît inexact, et à l'appui de ma réclamation je me permets de citer un écrivain de haute valeur, M. Camille Mauclair, qui dans une étude : *le Lied français contemporain* (*Musica*, novembre 1908), dit :

Depuis une vingtaine d'années, M. Gabriel Fabre s'est imposé à l'attention du public, à la sympathie des poètes, en écrivant pour eux un grand nombre de *lieds* dont l'inspiration reste populaire et dont la facture, tout en s'abstenant à dessein de complications techniques est d'une harmonie très fine, d'une texture très souple, d'une émotion très sincère, et avant tout témoigne d'une compréhension parfaite

de chaque poète interprété. Avant de se limiter presque exclusivement aux poèmes de Maeterlinck, M. Fabre a commenté Cros, Moréas, Van Lerberghe, Klingsor, Mallarmé, Verlaine, H. de Régnier, l'auteur de ces lignes, et enfin les *Poèmes de Jade* traduits du chinois par Mme Judith Gautier. Son œuvre est intimement liée à celle des poètes récents, et aucune peut-être n'est plus apte, par sa simplicité même, à les faire goûter, à établir dans le public la tradition du lied nouveau.

Je vous serais très reconnaissant, mon cher directeur, de bien vouloir faire paraître ces lignes dans votre très estimable revue, et croyez à mon entier dévouement.

GABRIEL FABRE.

§

Le Potage aux hannetons. — On lit dans : Charles Baudelaire, *Œuvres Posthumes*, Paris, Mercure de France, 1908, in-8°, p. 71, note : « Pour clore ce chapitre (*Poésies apocryphes*), disons que nous n'avons pu encore retrouver le Potage aux hannetons, pièce mentionnée par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul... »

Voici ce « Potage », qui nous est communiqué par le Dr Paul Fabre, baudelairien fervent et directeur de l'intéressante revue, *le Centre médical*, de Commentry (Allier), où il fut publié dans le n° du 1er janvier 1908 :

LE POTAGE AUX HANNETONS

O temps des grands amours, ô jeunesse passée !
Le petit restaurant était au fond des bois.
Quel calme !... Dans la soupe aussitôt que versée,
Un lot de hannetons s'abattait chaque fois.

On les sentait craquer sous la dent agacée,
Leurs pattes du palais éraflaient les parois;
Comme un fil de la Vierge, en la masse écrasée,
Un long boyau filant s'enroulait à nos doigts.

Vous en souvenez-vous, ô ma maîtresse blonde,
Combien l'odeur était âcre et nauséabonde ?
Et ce goût, qui toujours, vingt-quatre heures vous suit !...

Ce sont des jours pourtant que je pleure, Madame,
Et leur souvenir tremble au lointain de mon âme,
Comme une pure étoile en l'ombre de la nuit !

§

Le monument Villiers de l'Isle-Adam. — Voici la composition du Comité :

Président : M. Jean Richepin, de l'Académie française.

Vice-Président : M. Henry Roujon.

Secrétaire : M. F. du Puy de Nartus.

Trésorier : M. A. Blaizot, éditeur.

Membres : Mmes la comtesse A. de Chabannes-La Palice (Armand de Polignac), Daniel Lesueur, Judith Gautier, la comtesse M. de Noailles, la princesse E. de Polignac, R. Raoul-Duval, la duchesse de Rohan, G. Roussel-Despierres. MM. Léon Bloy, Jules Bois, Henri Bordeaux, René Boylesve, Adolphe Brisson, le comte de Chabannes-La Palice, Armand Dayot, Ernest Delahaye, Lucien Descaves, Jean Destrem, Léon Dierx, Anatole France, Alexandre Georges, Louis de Grammont, Gustave Guiches, Edmond Haraucourt, Lucien Hubert, Gustave Kahn, Georges Lemaire, le comte

Léonce de Larmandie, Henri Lavedan, Pierre Louÿs, Maurice Maindron, Maurice Maeterlinck, Paul Margueritte, René Marineau, Roger Marx, Massenet, Octave Mirbeau, Frédéric Mistral, le comte Robert de Montesquiou-Fezensac, le général comte du Pontavice de Heussey, Jacques Reboul, Henri de Régnier, Xavier de Ricard, Gustave Rouault, Camille de Sainte-Croix, Saint-Georges de Bouhélier, Saint-Saëns, Pierre Termier, Henri Turot, Alfred Vallette, Jean Veillon.

Les souscriptions sont reçues chez M. A. Blaizot, éditeur, 22, rue Le Pelletier, et au *Mercure de France*.

§

Le monument Adam Mickiewicz. — Adam Mickiewicz est en même temps un des enfants les plus glorieux de Pologne, un des plus grands poètes de l'humanité et un des apôtres les plus ardents de l'idéal moderne. Au Collège de France, il fut le collègue et l'ami de Michelet et de Quinet. Sa statue se dresse dans toutes les villes de Pologne pour y signifier le dévouement absolu et enthousiaste à la Patrie ; il faut lui élever un monument dans Paris dont il fut l'hôte, pour attester, avec l'attachement de la France à son idéal traditionnel, la force de son inaltérable amitié pour les Polonais, race héroïque et généreuse qui se sacrifia sans cesse pour la civilisation européenne et versa sans mesure son sang dans les armées sous nos drapeaux.

En conséquence, un Comité s'est formé pour recueillir les fonds nécessaires à l'érection de ce monument, dont l'exécution a été confiée au sculpteur Antoine-Émile Bourdelle. Ce Comité est ainsi composé :

Comité d'honneur. — Paul Adam, Dr Joseph Babinski, Maurice Barrès, Pierre Baudin, Victor Bérard, Comtesse de Berteux, Prince Roland Bonaparte, Prof. Ch. Bouchard, Léon Bourgeois, Émile Borel, Antoine-Émile Bourdelle, Comte Branicki, A. Brisson, Alfred Budzinski, Gaston Calmette, Francis Charmes, Marya Cheliga, Jean de Chelminski, Jules Claretie, Prince Adam Czartoryski, Prince Witold C. Czartoryski, Armand Dayot, Ernest Denis, Eugène Fasquelle, Jean Finot, Paul Flat, Anatole France, Joseph Galezowski, Venceslas Gasztowtt, Henri Gaidoz, Dr Gierszynski, A. Hébrard, René Henry, Paul de Jurjewicz, Bronislas Kozakiewicz, Étienne Lamy, Fernand Laudet, Ernest Lavisse, Jules Lemaître, Anatole Leroy Beaulieu, Émile Levasseur, André Lichtenberger, Prince Lubomirski, Adrien Mithouard, Comte Étienne de Nalèche, Comtesse de Noailles, Ignace J. Paderewski, Comte Plater, Prince André Poniatowski, Mme Poradowska, Mgr Léon Postawka, Comte Nicolas Potocki, Auguste de Radwan, Prince Radziwill, Jean de Reszke, Prof. Albert Robin, Rodocanachi, J. H. Rosny, Jacques Rouché, Gabriel Sarrazin, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Henryk Sienkiewicz, Casimir Stryienski, Henri Turot, Comte Tyszkiewicz, Alfred Vallette, Henri Welschinger, Comte Zamoyski.

Comité d'action. — Ernest Denis, Maurice Maret, Alexandre Schurr, Dr Victor Nicaise, trésorier, Marius-Ary Leblond, Abel Bonnard, André Gide, André Lebey, Stuart Merrill.

Les souscriptions sont reçues par M. le Dr Nicaise, trésorier, 3, rue Mollien, et au *Mercure de France*.

§

Erratum.

1er avril 1909.

Mon cher Vallette,

Dieux! que j'ai peur de figurer au *Sottisier*...

Il ne s'agit pourtant que de cinq mots omis dans mon article de ce jour. J'avais écrit sur mon brouillon :

« Invariablement — chez l'Actrice ou chez ses Maîtres hiérarchiques, au Théâtre Français, rue de Valois — la porte du fond, en s'ouvrant laisse voir un dodo vers quoi ceux-ci celle-là poussent d'une ardeur inlassable et faunesque ».

L'absence des mots « ou chez ses Maîtres hiérarchiques » a rendu la phrase quasi-incompréhensible.

J'aurais dû m'en apercevoir en corrigeant les épreuves. Mais vous le savez, elles me parvinrent, grâce à la grève postale, avec dix jours de retard, — et je les expédiai à la hâte.

Que va penser de tout cela la Postérité, si sévère? Le désespoir de Vatel, en ne voyant pas arriver le poisson attendu, ne saurait s'égaler au désespoir d'un auteur devant cet inattendu... même un jour de 1er avril!

Cordialement à vous,

GEORGES POLTI.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'Intelligence et le Cerveau, par Georges Matisse (Collection *les Hommes et les Idées*, nº 12). Vol. in-16, 0.75.

§

Le Sottisier universel.

Un jeune homme de retour du régiment qui avait la triste habitude de se découvrir devant les femmes lorsqu'il les rencontrait derrière le Jeu de Paume a été condamné par le tribunal correctionnel à 50 francs d'amende. — *Le Démocrate Soissonnais*, 24 mars.

Un soldat brulé vif [titre]. — Un jeune enfant de vingt-et-un mois, nommé Sably Jean, de Grazac, s'étant trop approché du feu, a mis le feu à ses vêtements. L'enfant, grièvement brûlé, expirait quelques instants après dans de terribles souffrances. — *L'Humanité*, 4 avril.

Le distingué magistrat se trouvait, en effet, légèrement fatigué à la suite des nombreux assauts qu'il dut livrer à la veuve tragique. — *Paris-Journal*, 1er avril.

Beaucoup diront en l'ouïssant, etc. — *Paris-Théâtre*, 27 mars.

Les crimes n'ont en rien augmenté, en effet, depuis que l'on ne pratique plus d'exécutions. Les Fualdès, les Troppman, plus récemment les Eyraud, les Vacher, ne furent en rien retenus, au moment où ils se disposaient à accomplir leurs forfaits, par la crainte de la peine encourue. — *Le Démocrate Vervinois*, 18 juin.

Coquilles.

... au cours d'une conférence sur le momisme et le christianisme. — Bruxelles, *Petit Bleu* du matin, 18 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

par M. Claude, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

Si l'on jette en ce moment un coup d'œil sur l'ensemble du marché, on constate une poussée toutes les valeurs. Les événements, d'ailleurs, n'ont jamais été plus propices.

La situation politique extérieure est excellente. Si la question d'Orient donna à tous, depuis mois, des émotions vives jusqu'à l'angoisse, elle se présente aujourd'hui, et tout au moins p quelques semaines, avec un aspect tranquille. La jeune Turquie organise ses destinées parlem taires, la Bulgarie jouit de son indépendance, la Serbie a rentré son glaive, la Russie digère échecs diplomatiques, l'Autriche triomphe avec une modestie relative de ses succès; l'Angleter la France et l'Italie ne sont pas contentes mais se taisent, et l'Allemagne jubile en secret.

Quant à la situation intérieure particulière à la France, elle est plutôt trouble. La question fonctionnaires et de la grève générale ne laisse pas d'inquiéter les esprits clairvoyants. Du mo nous sommes gratifiés d'un répit momentané. Comme il faut savoir se contenter de peu, le mo qui travaille remue des capitaux, impulse la vie économique d'un pays, a repris un éphémère esp devant ce calme apparent. Cet espoir ne demandait qu'à grandir. Il a grandi en effet soudai ment en présence d'un petit événement que nous devons au Sénat. Celui-ci a nommé, pour étud le système Caillaux sur l'impôt sur les revenus, une Commission nettement hostile au projet.

Et, aussitôt la rente française de monter d'un demi-point, de passer de 97,80 à 98,32, et tou les autres valeurs de suivre son ascension. Nous trouvons en effet l'Extérieure espagnole à 99, le Turc unifié à 94,65, le Russe consolidé à 87,40, le 4 o/o 1901 à 85,10, le 3 o/o 1891 à 73, le 3 o/o 1896 à 71,10, le 5 o/o 1906 à 102,30, le 4 1/2 o/o 1909 à 92,42.

Les établissements financiers sont aussi en notable progression. Le Crédit Lyonnais s'avance 1220, le Crédit foncier à 749, le Comptoir d'Escompte à 736, la Société générale à 674. Pres tous viennent de tenir leurs assemblées générales. Nous donnons plus loin le compte rendu celle du Comptoir d'Escompte. Nous publierons la prochaine fois celui de la Société généra Quant à celui du Crédit Lyonnais, en voici un bref résumé.

Les bénéfices pour l'exercice 1908 se sont élevés à 33 888.851,79, sur lesquels 27,000,000 ront prélevés et distribués aux actionnaires. Ceux-ci ayant reçu 25 fr. par action le 25 M dernier, recevront encore 30 fr. le 25 septembre prochain. Le dividende de cette année est d de 55 fr. par action, égal à celui de l'année dernière. Quant au surplus des bénéfices, s 6.388.851,79, il a été reporté à nouveau, si bien que la réserve dépasse actuellement 15 millio L'assemblée tenue à Lyon le 20 Mars, approuva cette répartition. Elle élut comme administ teurs, MM. le baron Brincard, Joseph Gillet, André Madinier, administrateurs sortants, et choisit comme commissaires MM. Ernest des Vallières, Théodore Vautier, Pierre Tresca, Le M de Vilers.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée Générale des Actionnaires s'est tenue le 1er Avril, sous la présidence de M. Ale Rostand, président du Conseil d'administration.

Après avoir entendu les Rapports du Conseil d'administration, de la Commission de contr et des Commissaires des comptes, l'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'an 1908 qui se soldent par un bénéfice de 10.264 975 fr. 52, et décidé la répartition de 30 fra par action, et de 2 fr. 8521 par part de fondateur.

Le Rapport du Conseil montre que les efforts faits pour élargir le cercle des affaires et agran la clientèle ont été couronnés de succès, malgré le ralentissement commercial et industriel de l'Etra ger, qui a eu sa répercussion en France, et malgré la difficulté de trouver pour les capitaux di ponibles des emplois rémunérateurs.

La situation au 31 décembre 1908 s'élève à 1.301 millions au lieu de 1.224 millions à la de l'année précédente, les dépôts à 975 millions contre 882 millions.

Le mouvement des Caisses a été de 55 milliards 055 millions à l'entrée et à la sortie; les eff entrés dans le Portefeuille ont atteint 14 milliards 473 millions, chiffre à peine inférieur à ce de 1907 malgré la réduction des remises sur l'Etranger.

Parmi les affaires intéressant des entreprises françaises, auxquelles le Comptoir National rése toujours ses préférences, il faut citer en 1908 la souscription aux Obligations 4 o/o de la Cie des Voitures à Paris, le placement d'Obligations Communales du Crédit Foncier de France, d Cie Gle Française des Tramways, de la Cie Gle de Distribution d'Energie Electrique, de la Cie Tho son-Houston, l'augmentation du capital de la Cie Gle Transatlantique et des Tramways-Sud.

Il a également prêté le concours de ses guichets au placement de l'emprunt Tunisien 3 o/o, l'Emprunt Chinois, des Obligations des Chemins de fer nationaux du Mexique, des Obligations Chemin de fer du Nord-Donetz; du Crédit Foncier Egyptien et de la Land Bank of Egypt; il a tra directement avec la Banque Hypothécaire du Royaume de Danemark pour des obligations 4 o/

Le Comptoir National possède maintenant 51 Bureaux à Paris et dans la Banlieue, 140 Agenc dans les Départements et 23 Agences à l'Etranger, et il résulte des communications faites à l'A semblée que les frais de premier établissement de cet outillage, créé au prix de tant d'efforts pe sévérants, sont maintenant entièrement couverts.

La situation du Comptoir se présente donc absolument libre, dégagée, libérée de tout poids.

C'est dans ces circonstances particulièrement opportunes que le Conseil d'Administration, usa de l'autorisation qui lui en a été donnée par les statuts, va procéder à l'augmentation du capit rendue nécessaire par la progression des affaires, au moyen de la création de 100,000 actions 500 fr. qui seront émises au prix de 650 fr. et réservés par préférence jusqu'au 22 avril procha aux actionnaires actuels à raison de *une* action nouvelle pour *trois* actions anciennes à titre irr ductible et à titre réductible sur la quantité de titres pouvant rester disponibles, ces demand éventuelles étant reçues à l'exclusion de toutes souscriptions émanant de tiers non actionnaires.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

Augmentation du capital social

Le conseil d'administration, autorisé par l'assemblée générale extraordinaire d'avril 1900 à porter le capital social à 200 millions, en une ou plusieurs fois, et qui, en vertu de cette autorisation, avait, les 26 avril-3 juillet 1900, augmenté le capital de 100 à 150 millions, émet actuellement et jusqu'au jeudi 22 avril courant, 100.000 actions nouvelles qui porteront le capital social définitivement à 200 millions.

Ainsi que l'assemblée générale du 1er avril 1909 en a été instruite, tous les frais de premier établissement de l'outillage représenté par ses bureaux à Paris et dans la banlieue, ses agences dans les départements et à l'étranger, sont maintenant entièrement couverts.

La situation du Comptoir se présente donc absolument libre, dégagée, libérée de tout poids.

C'est dans ces circonstances particulièrement opportunes que le conseil d'administration, usant de l'autorisation qui lui en a été donnée par les statuts, va procéder à l'augmentation du capital rendue nécessaire par la progression des affaires, au moyen de la création de 100.000 actions de fr. 500 qui seront émises au prix de fr. 650 et réservées par préférence jusqu'au 22 avril prochain aux actionnaires actuels à raison de une action nouvelle pour trois actions anciennes à titre irréductible et à titre réductible sur la quantité de titres pouvant rester disponibles, ces demandes éventuelles étant reçues à l'exclusion de toutes souscriptions émanant de tiers non actionnaires.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Augmentation du capital social

Le conseil d'administration de la Société Générale usant des pouvoirs qui lui ont été conférés par l'assemblée générale extraordinaire du 30 mars dernier, a décidé de procéder de suite à l'augmentation de 100 millions de francs, nominal, du capital social qui est porté de 300 à 400 millions par la création de 200.000 actions nouvelles de 500 francs libérées de moitié.

Ces actions seront émises au taux nominal de 650 francs, ce qui fait ressortir le prix effectif d'émission à 400 francs. Cette somme se décompose comme suit : 250 francs moitié du capital nominal et une prime de 150 francs. Le produit de cette prime, déduction faite des frais d'émission, servira à grossir les réserves et à égaliser les dates de jouissance des actions existantes et à créer les nouvelles actions donnant droit au dividende de l'exercice 1909, en cours, au même titre que les actions anciennes.

La souscription à ces actions sera réservée par préférence aux actionnaires actuels, qui pourront souscrire, à titre irréductible, une action nouvelle pour trois anciennes. En outre, le surplus éventuellement disponible, est mis, à titre réductible, en souscription publique.

La souscription sera ouverte du 6 au 22 avril courant.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an..............	25 fr.	Un an..............	30 fr.
Six mois............	14 »	Six mois............	17 »
Trois mois..........	8 »	Trois mois..........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.